



MINISTÈRE  
DE L'ÉCONOMIE,  
DES FINANCES  
ET DE LA SOUVERAINETÉ  
INDUSTRIELLE ET NUMÉRIQUE

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

Secrétariat  
général

Créathon 

Association  
Place  
des Arts | la culture aux  
ministères  
économiques  
et financiers

# Futur du travail : recueil de nouvelles





# SOMMAIRE

<b>UKRAINE – 2048</b> .....	5
<b>EN QUÊTE D'ÉQUILIBRE</b> .....	11
<b>POUR LE MEILLEUR (DU PIRE)... ET POUR LE PIRE !</b> .....	17
<b>QUAND LES CHATS AURONT DES CŒUFS</b> .....	23
<b>STATION ALPHA</b> .....	35
<b>ENSEMBLE, UN AVENIR RADIEUX</b> .....	45
<b>UNE JOURNÉE ORDINAIRE</b> .....	57
<b>LE TRAVAIL DU FUTUR</b> .....	63
<b>L'EXPLORATEUR DE CONSCIENCE</b> .....	75
<b>UN TRAVAIL DE TOUT REPOS</b> .....	81
<b>VIVEMENT LUNDI</b> .....	87
<b>MADAME DARLÈS &amp; L'OBSOLESCENCE DU FONCTIONNAIRE</b> .....	91
<b>LE SOURIRE DE TONI</b> .....	103
<b>LE PANIER FISCAL</b> .....	107
<b>À LA POURSUITE DU BONHEUR À VITAVI CITY</b> .....	113
<b>LES RÊVERIES D'UNE ASSISTANTE SOCIALE SOLIDAIRE</b> .....	117
<b>SYMPHONIE EN TAMBORION GÉANT</b> .....	127



Place des Arts, en tant qu'association culturelle du MINEFI, se félicite des résultats du concours de nouvelles organisé conjointement avec la Mission Innovation de Bercy. L'association a ainsi pu renouer avec sa tradition des concours d'écriture mettant en lumière l'imagination et la créativité des agents du ministère et de ses adhérents.

Ce concours permet de découvrir les perceptions d'aujourd'hui de ce que sera le travail de demain. Les nombreuses participations d'agents de toute la France et des différentes entités du ministère, notamment le SG, la DGFIP et la DGDDI dessinent une vision imaginée et diversifiée de notre futur.

Place des Arts est heureuse de s'être associée à la démarche de la Mission Innovation sur le futur du travail avec son point culminant, le Créathon du 30 novembre 2023. Nous souhaitons remercier les contributeurs pour leur participation ainsi que le ministère dont l'implication a favorisé l'organisation de cet événement dans d'excellentes conditions.

Nous espérons que vous apprécierez autant que nous la lecture des nouvelles présentes dans ce recueil.

Bonne lecture à toutes et à tous.

L'équipe de Place des Arts

<https://laplacedesarts.fr>

**Association** | la culture aux  
**Place** | ministères  
**des Arts** | économiques  
et financiers



# UKRAINE – 2048

---

**Jean-François  
GUILLAUME**

*Quand le serpent arc-en-ciel eut fini de créer la Terre,  
le cœur de la planète se mit à battre. Ce qui faisait battre ce  
cœur était une ruche placée dans son centre.*

*Bernnard Werber, Article mythologie aborigène  
(Encyclopédie du savoir relatif et absolu)*

Je m'arrête devant la porte blindée et tape le code à six chiffres sur le clavier. La porte s'ouvre lentement accrochant au passage un éclat de soleil qui glisse tel un serpent sur le métal poli et je pénètre dans le sas. J'attends que la porte se referme et que les jets de vapeur aseptisée déposent sur ma combinaison, mes sur-chaussures et mon casque des gouttelettes d'un liquide jaunâtre. Le processus dure trois minutes pendant lesquelles je dois rester bras et jambes écartés afin que toute la surface du vêtement de protection soit imprégnée de la substance. C'est comme cela chaque fois que l'un d'entre nous doit sortir de la ruche.

Une fois l'opération de désinfection terminée je me déshabille, range mes vêtements de protection dans une valise en métal et, en sous-vêtement pose ma main sur une plaque métallique qui s'allume aussitôt déclenchant l'ouverture d'une seconde porte. Je m'avance alors, traînant derrière moi la valise, dans une petite pièce et pose ma main sur une autre plaque métallique qui déclenche l'ouverture de mon casier. J'y récupère une combinaison en matière synthétique de couleur bleue, des chaussures souples et une casquette de même couleur et y range la valise. Je m'habille et, après avoir refermé le casier m'engage dans un long couloir aux murs blancs.

Je croise des hommes et des femmes vêtus comme moi de combinaisons dont les couleurs varient, bleues pour les administratifs, rouges pour les ouvriers et jaunes pour les soldats. Je marche comme cela dans différents couloirs tous du même blanc immaculé pendant cinq bonnes minutes avant d'arriver dans une immense salle rhomboïdale. Il règne dans cette salle une ambiance très agréable. Nous appelons cet endroit « le jardin d'autrefois ». On peut y voir de

nombreuses espèces d'oiseaux qui volettent d'arbre en arbre sous le toit très haut et translucide. La température et le taux d'humidité y sont plus élevés que dans les couloirs et une musique très douce y est diffusée de jour comme de nuit. C'est un lieu de bien-être où l'on peut se retrouver, s'asseoir sur un banc ou s'allonger sur des carrés de pelouse et se détendre.

Je traverse la salle et enfile un nouveau couloir percé de chaque côté de nombreuses portes. Je m'arrête devant celle qui porte le numéro A-824. Je pose à nouveau ma main bien à plat sur une plaque métallique et la porte s'ouvre en silence. L'alvéole que je partage avec ma compagne Ukraine n'est pas très grande mais suffisante pour nous deux. Comme toutes les autres alvéoles qui composent la ruche elle contient un coin cuisine que nous n'utilisons que pour le petit déjeuner puisque nous prenons les autres repas au restaurant, un coin salle de bain, un espace de rangement, notre lit, un bureau double et un canapé. Un message affiché sur le mur opposé à la porte m'indique que ma compagne est partie faire du sport à la salle commune qui se trouve au premier sous-sol. Elle me demande de la rejoindre au restaurant à dix-neuf heures. Je lui envoie ma réponse qu'elle recevra dans son oreillette : « Ok ma chérie. Ne te fatigue pas trop : -) » Sa réponse me parvient aussitôt par le même procédé : « Tu sais bien que je suis increvable ! Je t'aime ».

J'ai une heure devant moi pour transmettre mon rapport de contrôle à la direction centrale qui se trouve un peu plus au Nord dans la zone Nord-Est D-01. Rien de bien méchant. Juste une batterie qu'il a fallu changer. La hausse constante des températures nous oblige à les changer de plus en plus souvent. Nous en avons profité avec mon collègue Axel pour vérifier l'état des capteurs extérieurs et faire un relevé de températures avec le matériel portatif pour voir s'il n'y avait pas de problèmes avec le matériel sur place. Cinquante-quatre degrés. Nouveau record pour un 28 avril. D'après les prévisions de VULCAIN – V6 notre logiciel de gestion climatologique, au plus fort de l'été les températures devraient de nouveau passer au-dessus des soixante degrés.

Ces températures élevées ainsi que la contamination de l'air suite à l'hyper-pandémie de 2042 qui a fait plus de cinq milliards de morts sur toute la planète, notamment dans l'hémisphère sud où 95 % de la population a été anéantie ont obligé les gouvernements à s'unir et à envisager un nouveau mode de vie. La quasi-totalité de l'humanité vit maintenant dans la partie la plus septentrionale de l'hémisphère nord confinée dans d'immenses ruches dont la sortie n'est autorisée que pour les cas vraiment indispensables. Seuls les « barbares » vivent en-dehors de cette nouvelle organisation socio-économique. Regroupés en hordes, ils tentent régulièrement d'attaquer les structures existantes afin de les piller. Il est donc nécessaire de conserver une armée de soldats professionnels prêts à intervenir à tout moment.

À dix-neuf heures précise, je suis devant l'entrée du restaurant où des files d'hommes et de femmes se sont déjà constituées devant les différents serveurs automatés. Il suffit de donner son matricule et les serveurs d'après les données transmises par les clients au préalable, invitent ceux-ci à les suivre jusqu'à leur table où les repas leur sont servis dans des plats de couleurs vives.

Je vois Ukraine qui arrive en compagnie de trois autres femmes aux tenues jaunes, des anciennes collègues militaires avec qui elle continue à pratiquer divers sports depuis la fin de sa période militaire obligatoire. Les trois femmes s'éloignent après avoir embrassé ma compagne qui me rejoint, sourire aux lèvres.

— Tout s'est bien passé dehors ?

— Oui pas de souci.

— Mes potes me disaient que des barbares avaient été repérés autour des silos.

— Ah bon, on n'a rien vu en tout cas.

Nous prenons notre place dans la file et une fois installé, prenons notre repas en discutant de choses et d'autres.

Une fois rentré chez nous Ukraine me dit qu'elle va travailler un peu avant de se coucher. Elle est employée depuis son départ de l'armée par la division du bien-être. Elle est chargée d'étudier les demandes et les propositions des résidents de la ruche pour améliorer la vie quotidienne. Aucune monnaie ne circule dans la ruche, tout est gratuit. Chacun occupe un logement semblable et bénéficie des installations communes : cinéma, piscine, salle de sport, théâtre... Et chacun exerce le métier qu'il a choisi selon ses appétences. Il est juste requis un minimum de quinze heures de travail hebdomadaire, mais la plupart des résidents font bien plus d'heures que cela. Et si nous voulons changer de métier, il suffit d'en faire la demande. Une formation est proposée avec un parrain qui exerce déjà, et rapidement nous pouvons intégrer un groupe de travail.

Ukraine et moi avons choisi de ne pas avoir d'enfant. Un choix difficile mais indispensable tant que nous vivons de cette manière. Le manque de place a conduit nos gouvernants à proposer des restrictions de la natalité qui ont été approuvées par référendum. De nouvelles ruches vont être créées dont certaines seront reliées entre elles par des tunnels. Peut-être pourrons-nous accéder un jour aux joies de la maternité. En attendant la politique de l'enfant unique est en vigueur pour ceux dont la demande a été acceptée.

Nous nous sommes connues sur les bancs de l'université quelques années avant l'hyper-pandémie. Nous suivions le même cursus en lettres modernes et en début d'année, je m'étais assise seule à une table, aucun visage ne m'étant familier dans la classe. Je vis cette grande fille qui semblait un peu perdue, cherchait un endroit pour s'asseoir et s'avança lentement vers moi.

— Je peux ? me demanda-t-elle en désignant du doigt la place libre à côté de moi.

— Oui bien-sûr, lui répondis-je avec un sourire qu'elle me renvoya, ses grands yeux aigue-marine illuminant son visage diaphane.

Rapidement nous nous sommes découverts des affinités. Nous aimions la littérature notamment la littérature française du vingtième siècle. Romain Gary était au programme et nous avons adoré l'œuvre de ce formidable écrivain, « La promesse de l'aube », bien-sûr mais aussi « Les racines du ciel », qui sont

un peu les miennes. Un soir, c'était fin juin, les examens étant passés, nous avons laissé derrière nous les joyeux fêtards et nous nous étions retrouvés dans sa chambre, dans son lit, sa peau blanche sur ma peau « couleur de l'amour » comme me chantait ma mère, ses cheveux blonds et lisses mélangés aux miens noirs et frisés.

Ukraine est debout devant l'un des murs de l'alvéole sur lequel plusieurs documents sont affichés. Du doigt elle surligne certains passages en jaune puis dicte des annotations qui viennent se copier en marge du document. Ensuite elle demande l'ouverture d'un tableau et dicte des chiffres qui s'écrivent au fur et à mesure dans les différentes colonnes. Au bas d'une des colonnes un nombre s'affiche en négatif. Ukraine annonce :

— Effectuer un report des besoins de la section 2/208 sur la section 2/244 et engager la fabrication de douze fauteuils de type AL-04 pour l'atrium de la section Ouest. Merci de m'indiquer le délai de livraison.

Elle ouvre un autre tableau, dicte une nouvelle série de données alphanumériques et annonce :

— Prévoir une commande complémentaire de 8 tables modèle T/6 de couleur bleue et de 48 chaises modèle C/1 de même couleur pour le restaurant de la zone Nord.

Enfin elle demande la lecture des messages reçus. Une voix masculine retentit aussitôt dans son oreillette :

— Il y a 6 nouveaux messages. Message de Monsieur Claudel...

Ukraine écoute le message attentivement. Il est question d'une porte endommagée qui n'a toujours pas été remplacée. Elle vérifie sur le planning et dicte :

— Répondre à M. Claudel que la prestation est reportée à lundi prochain, la nouvelle porte ne devant être livrée que demain. Ajouter excuses. Message suivant, s'il vous plaît.

Soudain une alarme retentit :

— Alerte intrusion ! Ceci n'est pas un exercice ! Alerte intrusion ! Veuillez gagner les lieux de rassemblement ! Alerte intrusion ! Ceci n'est pas un exercice !

Automatiquement la porte de notre alvéole s'ouvre et nous nous engageons sans précipitation dans le couloir. Des flèches de couleur rouge s'affichent sur les murs blancs nous indiquant la direction à suivre. Nous rejoignons les résidents qui sont déjà sortis et peu à peu se forme une longue file de femmes et d'hommes. Nos combinaisons de couleurs vives donnent l'impression d'une longue chenille multicolore. Mais bientôt le jaune s'en détache par petites grappes. Les soldats revêtus de leurs habits de protection viennent se positionner au début et à la fin de la file. Nous continuons quant à nous, chenille bleue et rouge notre chemin et bientôt pénétrons dans un immense hall. Des soldats sont déjà présents et nous

orientent vers d'autres pièces dans lesquelles nous serons confinés durant la durée de l'alerte. Un confinement à l'intérieur du confinement en quelque sorte.

La dernière tentative d'intrusion remonte à un peu plus de deux mois. Une vingtaine d'individus avaient réussi à déjouer le système de sécurité et à pénétrer dans le couloir principal du rez-de-chaussée. Heureusement ils n'étaient armés que de barres de fer et de couteaux et avaient rapidement été maîtrisés par nos défenseurs dont deux avaient été légèrement blessés. Les agresseurs sont depuis emprisonnés loin d'ici dans une ancienne garnison. Une centaine de résidents qui s'étaient trouvés en contact avec les assaillants avaient été placés en quarantaine. Heureusement aucun d'entre eux n'avait présenté les symptômes des virus mortels, et ils avaient pu reprendre leur place dans la ruche.

Les rondes de surveillance autour de la ruche avaient été doublées, et du personnel supplémentaire avait été recruté parmi les autres corps de métier. Depuis cette intrusion aucun incident n'avait été signalé. Jusqu'à ce soir. Nous restons calmes dans notre confinement. Des informations nous parviennent régulièrement. Les intrus seraient une dizaine et auraient endommagé à l'aide d'explosifs une des portes secondaires d'accès à la ruche. Ils auraient ensuite tenté de faire exploser une porte intérieure, mais auraient échoué et auraient été contraints de sortir de la ruche. Des militaires les auraient alors interceptés grâce à leurs armes laser de dernière génération.

On nous annonce que par mesure de sécurité nous resterons confinés pour une durée indéterminée. Heureusement tout est prévu pour dormir et une réserve de vivres nous assure une autonomie alimentaire pendant plusieurs jours. Des lits de camp sont installés et nos places nous sont assignées. Les rations de survie sont distribuées et un tour de rôle est établi pour l'usage des douches. Tout se passe dans le calme grâce aux exercices régulièrement effectués, et le silence se fait rapidement.

Une fois la menace écartée, la porte est immédiatement réparée et les locaux potentiellement souillés sont décontaminés. Après deux nuits et une journée passée en sécurité nous pouvons sortir, regagner nos alvéoles respectives et reprendre nos activités. Cette après-midi a lieu la réunion d'information hebdomadaire dans le grand amphithéâtre. Certes les informations de toutes sortes circulent en temps réel grâce aux moyens techniques dont nous disposons qui ne cessent d'évoluer et de se perfectionner. Cependant nous tenons à ces réunions qui nous permettent d'échanger de vive voix sur tous sujets dans le calme et la sérénité. Évidemment le sujet principal du jour est la tentative d'agression. Le responsable des armées nous annonce qu'il va soumettre au référendum un projet commun avec les autres ruches de la zone Nord-Est D02 afin d'éradiquer les hordes de barbares en procédant à leur arrestation.

— Une opération d'une telle envergure n'a jamais été organisée, précise-t-il. Il s'agit de mettre fin définitivement aux agissements de ces individus qui mettent en péril nos possibilités de survie par leur comportement irresponsable.

Une femme en combinaison rouge demande alors la parole.

— Oui Madame ?

— Cela veut-il dire que nous allons devoir combattre ?

— Nous disposons d'un nombre suffisant de soldats pour effectuer ces opérations. Toutefois il sera fait appel aux volontaires pour assurer pendant cette période la sécurité de la ruche.

Un homme au premier rang souhaite intervenir.

— Oui Monsieur ?

— Qu'advient-il des barbares ?

— Ils devront se soumettre à notre mode de vie ou seront emprisonnés. Bien-sûr s'ils nous menacent nous devons riposter et dans ce cas il pourrait y avoir des morts. Nous devons malheureusement l'envisager. Mais je vous le répète il en va de notre survie. La dernière attaque aurait pu provoquer la contamination de la ruche si nos agresseurs avaient été plus nombreux.

Nous ne pouvons que déplorer que, même dans les circonstances extrêmes les hommes soient obligés de se battre. Mais nous n'avons pas le choix. Il en va de notre sécurité, de notre survie, de notre avenir.

Quel est-il cet avenir ? Je me souviens de la vie d'avant. Du temps où l'on pouvait vivre à l'air libre. De la prise de conscience du danger climatique. De la montée constante des températures rendant invivables de plus en plus de régions, des phénomènes, inondations, ouragans, incendies de plus en plus forts, de plus en plus fréquents. Des premières pandémies qui se sont succédées avant la plus grande d'entre elles, l'hyper pandémie qui nous oblige à rester confinés.

Je pense aux générations futures qui ne connaîtront que ce mode de vie.

Pour combien de temps encore...

# EN QUÊTE D'ÉQUILIBRE

**Camille  
LARMINAY**

Elle amarra son bateau sur les berges de La Rapée, juste au niveau du Pont d'Austerlitz, en se frayant un chemin entre les mangroves. Il était six heures du matin, et le trafic sur la Seine était encore très calme.

Malgré l'obscurité, Andréa apercevait depuis sa cabine l'échelle hydrographique accrochée au pont. Le fleuve montait à 10,65 mètres depuis maintenant une dizaine de jours, ce qui n'était pas inhabituel pour un mois de février. Elle savait que ce n'était rien par rapport à la crue centennale de 2056, pendant laquelle elle avait travaillé nuit et jour à la rescousse de clients incapables de quitter leur immeuble ou coincés sur le toit de leur voiture. Dix ans plus tard, la clientèle était toujours aussi importante. Mais depuis cet épisode dramatique, la mairie et les habitants s'étaient bien équipés en ponts flottants déployables, en générateurs d'urgence et autres infrastructures d'appoint. Andréa pouvait désormais s'en tenir à ses fonctions de chauffeuse de taxi-boat, sans empiéter sur celles des sapeurs-pompiers – et c'était pour le mieux.

Alors qu'elle s'apprêtait à consulter ses mails sur l'écran de bord, elle vit s'avancer sur le ponton-stop ce qui semblait être le premier client de la journée. L'individu fit un mouvement vif en sa direction. Andréa actionna à regret les palles électriques du moteur. Elle aimait transporter les clients d'un bout à l'autre du Secteur Est à cette heure matinale, mais elle aurait préféré continuer à se préparer pour ce qui l'attendait l'après-midi.

L'agence d'architecture Daumesnil, pour laquelle Andréa travaillait aussi à mi-temps en tant que dessinatrice, accueillait ce jour une nouvelle associée. Aux dires de tous, il s'agissait d'une femme au parcours exceptionnel, qui avait contribué aux plus grands projets architecturaux des dernières années. L'agence maintenait le mystère sur l'identité de cette future associée. Les hypothèses allaient bon train : s'agissait-il de l'architecte en charge du téléphérique de Montmartre ? De la surélévation de la gare de Lyon ?

Au-delà de ces hypothétiques succès architecturaux, personne n'avait d'autre information sur la nouvelle arrivée, pas même si elle exerçait un double-métier. Il était plutôt d'usage que les associés ou autres hauts-gradés échappent à la réforme du double-emploi et réussissent à maintenir leur spécialisation dans un seul domaine. Appelés « spécialistes », ils compensaient cette exception en s'affranchissant d'un impôt supplémentaire – celui-ci était largement compensé par les salaires liés à leurs positions. Andréa, elle, conjugait depuis une dizaine d'année une activité de taxi-boat et de dessinatrice-projeteuse à l'agence Daumesnil. Sur le papier, ses occupations se combinaient particulièrement bien : elle mettait à profit sa connaissance des crues pour concevoir les renaturalisations des berges, et elle était régulièrement consultée au sein de l'agence pour son expertise sur les habitudes de déplacement des Parisiens. Elle organisait donc son emploi du temps au gré des fluctuations de la Seine : dessinatrice à plein temps l'été, et chauffeuse de taxi-boat la majeure partie de l'hiver. Ce mois-ci, elle s'attendait à prendre du retard sur ses modélisations : la décrue n'était pas près d'arriver.

Le bateau dévia légèrement de sa trajectoire en heurtant une racine enfouie à quelques centimètres sous l'eau – Andréa sortit de ses pensées. Il fallait se déplacer avec précaution : les berges parisiennes, complètement renaturées depuis la grande crue de 56, étaient assez difficiles à naviguer avec leurs contre-courants inopinés et leur végétation partiellement immergée. Elle fit zigzaguer le bateau quelques secondes entre les branches d'un saule pour venir se caler contre le ponton-stop. La cliente lui présenta son Naviboat, aida Andréa à accrocher le bateau et s'installa à l'avant.

« Par où je vous emmène ? » demanda Andréa. En guise de réponse, la cliente leva une main évasive en direction du Viaduc des Arts. Andréa reconnut alors sa tenue, une combinaison bleue et verte caractéristique des maraîchers parisiens. Elle avait transporté de nombreux agriculteurs ces derniers jours, bien qu'ils soient généralement équipés de leurs propres embarcations. Elle voyait souvent leurs avirons bleus et verts se concentrer le long du boulevard Daumesnil, le passage du Viaduc des Arts ayant été reconverti en terrains agricoles suspendus. Andréa voyait cela d'un bon œil. Cela signifiait que la production alimentaire intra-muros continuait de battre son plein malgré la montée des eaux ; il n'y aurait pas de rupture d'approvisionnement cet hiver. Elle eut un sentiment spontané de reconnaissance envers sa cliente, qui devait contribuer d'une manière ou d'une autre sa sécurité alimentaire et ainsi limiter le recours aux lentilles en conserve.

Alors qu'Andréa redémarrait les pales du bateau et quittait le lit principal de la Seine, sa cliente restait silencieuse à l'avant du bateau. Andréa avait donc quelques minutes supplémentaires d'introspection devant elle. Une question la troublait : comment l'arrivée de cette nouvelle cheffe allait impacter sa capacité à jongler entre le taxi-boat et ses missions à l'agence ? Andréa s'inquiétait surtout de l'application de la nouvelle charte énergie-climat. Les Ressources Humaines et Environnementales avaient mis en place un système de bilan énergétique mensuel pour tous les salariés, et celui d'Andréa avait enflé ces derniers mois.

Bien qu'elle se soit évertuée à limiter pendant plusieurs semaines la taille de son stockage digital, elle recourait encore régulièrement à l'intelligence artificielle centrale pour trier ses données numériques. Ce léger écart, impliquant une consommation supérieure d'électricité pour l'agence, avait un impact non-négligeable sur le bilan, et donc sur l'évaluation de ses compétences.

Debout derrière l'écran de bord, elle soupira. Andréa espérait que sa prochaine manager pourrait mieux prendre en compte les inconvénients du double-emploi sur les performances de l'équipe. Ce n'était pas parce qu'elle était paresseuse qu'elle n'avait pas réussi à tenir les exigences du bilan énergétique. Elle avait simplement dû doubler ses heures de taxi-boat lorsque la crue s'était manifestée en décembre, et à nouveau en janvier. En fait, ses efforts au sein de la compagnie des taxi-boat n'avaient aucun impact sur sa valorisation au sein de l'agence. Sa hiérarchie ne retiendrait qu'une chose de sa seconde activité : qu'elle utilisait aussi la centrale intelligente pour optimiser ses trajets en bateau dans Paris – qu'importe qu'il faille gagner du temps sur ses courses pour être à l'heure à l'agence. Aucun effort non plus pour adapter ses horaires : les premiers jours de crue, son épuisement devant la table à dessin était pour certains le signe d'un manque de professionnalisme, et non la conséquence naturelle d'allers-retours nocturnes pour mettre à l'abri les ressources stratégiques du secteur Est. Andréa se demandait même comment elle avait réussi à maintenir cet emploi si longtemps.

Son cas n'était pas une exception. Son ancien collègue Georges avait commencé très tôt une double activité de poète et d'architecte au sein de l'agence. Une fois la réforme du double-emploi adoptée, l'administration l'avait sommé de prendre un métier manuel au titre de sa deuxième activité. Ni poète ni architecte ne rentrait dans la liste officielle, mais il suffisait que sa hiérarchie soumette un dossier d'autorisation exceptionnelle, et Georges aurait pu continuer à faire profiter l'agence de son génie créateur. Mais ça ne s'était pas passé comme ça ; la direction n'avait pas voulu soutenir son projet, et Georges avait quitté l'architecture pour se reconvertir dans la maçonnerie. L'agence avait perdu un talent et Andréa, un ami.

La passagère prit soudainement la parole : « Très chère, je crois que nous changeons dangereusement de cap ». Andréa revint rapidement à la réalité. Manipulant le gouvernail par automatisme, elle avait complètement oublié les contre-courants caractéristiques de l'entrée de la Gare de Lyon. Sa cliente avait raison : au lieu de filer droit, le bateau piquait maintenant vers le ponton-stop de la gare. De nombreux voyageurs étaient agglutinés sur la plateforme flottante ; le choc causé par le bateau aurait probablement entraîné la chute de quelques-uns dans l'eau glaciale. Andréa rétablit rapidement la trajectoire du bateau. Sa journée serait suffisamment compliquée comme ça.

« Toutes mes excuses », s'empressa-t-elle de répondre, une fois l'urgence passée. « Il n'y a pas de mal », répondit la cliente avec sérénité. « C'est de plus en plus dur de se concentrer sur une seule chose à la fois ces derniers temps ! ».

Andréa se sentit coupable que la cliente ait repéré son moment d'absence. En plus, celle-ci avait bien raison : sans les tracas liés à l'agence, elle aurait probablement fait plonger des inconnus dans les remous du boulevard. Ses difficultés à conjuguer les deux activités se faisaient de plus en plus sentir au fil des années. Au début de sa double prise de poste, elle avait eu suffisamment d'énergie pour maintenir tout de front : aller chercher le taxi-boat à l'aube, réaliser quelques courses pendant le pic d'activité du matin, puis consulter les premières commandes de l'agence dans ses mails, avant de reprendre le bateau pour un dernier round de trajets en fin de matinée. Rendre le taxi à un collègue pour l'après-midi, avant de rejoindre l'agence en engloutissant un sandwich. Débuter et terminer quelques commandes, peut-être une ou deux visites de chantier en fin de journée... Maintenant, c'était une autre paire de manche. Soit elle arrivait en retard et épuisée à l'agence, soit elle devait abandonner le deuxième round de courses et le manque de productivité était décompté sur son salaire.

Était-il trop tard pour demander un aménagement supplémentaire des emplois du temps ? Ou fallait-il tout simplement renoncer au double-emploi, et se résoudre à payer l'impôt des spécialistes ? Cela faisait partie des discussions qu'elle aurait aimé avoir avec sa hiérarchie depuis quelque temps. Mais celle-ci ne voyait pas d'un bon œil toute proposition d'adaptation des calendriers. « Sinon, on ne s'y retrouve plus », lui avait-on opposé. L'arrivée d'un nouveau management était peut-être une aubaine.

Malgré ces considérations, Andréa n'oublia pas une seconde fois qu'elle devait amener à bon port sa cliente, qui n'avait pas bougé de son siège depuis le ponton-stop d'Austerlitz. Elle se décida à engager la conversation pour dissiper l'incident – et pour faire disparaître momentanément sa propre appréhension.

« Vous travaillez sur les pavillons agricoles du Viaduc ? » demanda-t-elle à brûle-pourpoint. « Oui. Il a plu dru hier et je vais surveiller l'état des semences. J'espère que les bâches que nous avons, continuent de tenir le coup. » répondit-elle tranquillement. Rien de pire que de discuter de la météo, pensa Andréa. Et ses connaissances en matière d'agriculture ne tiendraient pas longtemps non plus. Elle décida d'élargir la discussion.

« Vous exercez depuis longtemps ? » s'avança-t-elle à nouveau. « Oh non, ne vous fiez pas à mon âge ! » répondit-elle en riant. « J'ai commencé ma réorientation juste après la réforme du double-emploi. Ça m'a pris quelques mois, mais j'ai pu compter sur d'anciens collègues qui travaillaient déjà dans le maraîchage. La reconversion du Viaduc en champs suspendus a été une opportunité d'acquérir un terrain et de me lancer un nouveau défi. »

Andréa se félicita intérieurement d'avoir visé juste sur l'occupation de sa cliente. Alors que le bateau s'approchait du premier pavillon agricole, elle regretta de n'avoir pas initié une discussion plus tôt. Elle pensa que ses réflexions sur la compatibilité de ses activités professionnelles ne devaient pas être étrangères à son interlocutrice, surtout avec les horaires exigeants des agriculteurs.

« Et si la réforme du double-emploi n'avait jamais eu lieu, vous pensez que vous seriez devenue agricultrice ? » s'empressa-t-elle de demander. Sa cliente ne parut pas surprise de la question. « Une partie de moi pense que c'était inéluctable. Pas forcément de devenir agricultrice, mais au moins de travailler un jour de mes propres mains. Si on a plus assez d'énergie pour alimenter les machines, il faut bien des bras pour nous alimenter, nous ! Si on ajoute aux pénuries d'énergie les efforts de décarbonation et les quotas d'importation, la réforme était une façon de faire participer plus de monde aux travaux des champs. C'est juste un moyen parmi d'autres pour revaloriser les métiers manuels en les combinant à des activités tertiaires. J'ai choisi agricultrice par intérêt personnel ; mais j'aurais pu finir soudeuse ou cheminot » dit-elle avec un sourire.

Désormais, les champs suspendus n'étaient qu'à quelques mètres de l'embarcation. La perception des choses de son interlocutrice intriguait franchement Andréa. « Et vous arrivez à ajouter ça à votre deuxième activité ? » enchaîna-t-elle rapidement. « Ah ! C'est ma question préférée. Mais je vois qu'on arrive bientôt au niveau de ma parcelle. Vous n'avez qu'à demander autour de vous si Mme Jullien a réussi à combiner ses activités professionnelles. Ça devrait vous rassurer ! Au revoir, ma chère, ravie d'avoir pu échanger ! ».

Le taxi-boat effleurait à peine les escaliers d'accès que la cliente sauta prestement hors du bateau, grimpa les marches quatre à quatre et disparut de la vue d'Andréa. Celle-ci restait encore bouche bée par la dernière réponse obtenue. Quel culot quand même ! Ce nom ne lui disait rien du tout, elle n'aurait jamais la réponse à sa question. Toujours pensive, elle redémarrera les pales du taxi-boat et s'éloigna du Viaduc. C'est alors que son écran de bord s'illumina, indiquant un courrier urgent de l'agence. Andréa n'avait pas d'autre client en perspective. Elle fit dérouler le message sur l'écran, qui se lisait ainsi :

*Chers collègues,*

*Nous avons le plaisir d'accueillir ce jour en nos locaux Mme Théa Jullien, nouvelle associée. Pour l'accueillir dans notre équipe, nous vous proposons un moment convivial à l'adresse suivante :*

*Pavillon agricole n°6 – Viaduc des Arts  
17 boulevard de Daumesnil  
Secteur Est – Paris*

*Cette occasion spéciale sera l'opportunité d'échanger dans un cadre détendu et de mieux connaître les activités parallèles de Mme Jullien en tant que maraîchère au sein de la coopérative du Viaduc.*

*Écologiquement vôtre,  
Les Ressources Humaines et Environnementales*

Elle resta interdite quelques instants, puis ne put s'empêcher de sourire. La journée pouvait continuer plus sereinement : même si tout n'était pas gagné, sa nouvelle cheffe saurait l'aider à naviguer dans les eaux troubles du double-métier.

# **POUR LE MEILLEUR (DU PIRE)... ET POUR LE PIRE !...**

**Alexandre  
GALLO**

*Ou les états d'âme d'un salarié acerbe et désabusé lors  
d'une journée de travail ordinaire dans le monde de demain*

Quelle chaleur étouffante, cette nuit, pas un souffle d'air !

Le thermomètre de ma chambre est resté désespérément bloqué au-dessus des 30°C.

Le sommeil a été agité, de courte durée, et rapidement cette migraine matinale qui serre mon crâne en étau...

Le rare filet d'eau tiède de la douche m'oblige à abréger ma toilette matinale. Point de petit-déjeuner, je prendrai un café en arrivant au bureau si les distributeurs sont en service (un café ristretto, la seule boisson disponible à la vente, car élaboré avec une larme d'eau). Un coup d'œil à ma montre, qui indique bientôt 5 heures du matin, m'incite à accélérer le rythme.

Dehors il fait encore nuit noire, aucun écho de vie, aucune lueur, l'éclairage public ne fonctionnant plus depuis plusieurs mois, un lourd silence m'accompagne jusqu'à l'arrêt du bus. Le bitume transpire sous mes semelles, la respiration courte et le corps déjà moite, chaque pas me demande un pénible et réel effort. Un service très limité de transport subsiste en cet été caniculaire, et mieux vaut ne pas rater les sporadiques navettes qui rejoignent la capitale. Quant au réseau ferroviaire, son fonctionnement est devenu trop aléatoire en raison des nombreuses coupures quotidiennes d'électricité qui cadencent désormais la saison.

Au loin, la vue du bus me donne un sursaut d'énergie et me laisse espérer une possible arrivée sur mon lieu professionnel et dans les temps. Je rejoins quelques âmes essoulées fanées sur leur siège, la mine défaite, visiblement épuisées elles aussi par ces dernières nuits tropicales éprouvantes et peu réparatrices, les plus

vaillantes s'évertuant désespérément à se rafraîchir en agitant devant elles un journal en guise d'éventail.

La pensée éthérée, je songe avec nostalgie à cette période heureuse où le télétravail était concevable, ère faste et à jamais révolue en raison d'un réseau électrique devenu trop défaillant. Le travail sur site est redevenu la norme, les employeurs s'étant équipés de groupes électrogènes permettant de pallier toute absence d'alimentation...

Ouf, le moteur vrombit enfin, je me réjouis d'avance de ce trajet ventilé toutes fenêtres ouvertes qui viendra apaiser quelque peu nos souffrances !...

...

Le soleil se lève sur Paris qui se pare d'une lumière métallique, les façades se fondent avec un ciel trop blanc pour être bleu, la Seine n'est plus, un discontinu et insolent ruisseau ose encore couler sur le fond de son lit asséché.

Les pigeons ont déserté la capitale trop aride. Si l'espèce est toujours en vie, où a-t-elle bien pu migrer ?...

Je ne veux pas penser à demain, j'affronterai aujourd'hui avec le peu de forces qui me restent.

Afin de passer sans encombre le contrôle d'accès dont la reconnaissance vidéo se fait au faciès, mon état d'épuisement me contraint à afficher un sourire de façade, légèrement forcé et grimaçant, que je considère comme le baromètre de la journée qui s'annonce.

Cette semaine, mon travail se calera sur la période diurne, celle qui me déplaît le moins. Je rejoins un vaste espace de bureaux partagés que d'autres collègues viendront occuper à mon départ, dans l'après-midi, selon la règle des « 3\*8 ». Positionné en sous-sol, l'air y est naturellement plus supportable. Puis, ce sera le tour d'une dernière équipe de vigoureux collaborateurs nocturnes, affublés du quolibet de « nyctalopes » par les sarcasmes ambiants que j'entretiens avec délectation. Chaque vague de travailleurs succède ainsi à la précédente dans ces espaces aseptisés, dont les codes couleurs ont été savamment réfléchis : du rouge pour stimuler l'esprit et la créativité sur les surfaces de travail, du blanc au mur ainsi qu'au sol pour refléter la lumière diffuse avec parcimonie, économie d'énergie oblige (et du bleu du sol au plafond dans les sanitaires, probablement pour simuler un espace aquatique ou l'eau régnerait tant à profusion ?).

Un règlement strict s'applique et impose à chacun d'apporter son matériel personnel, de laisser vacant et propre l'espace qu'il a occupé, de porter un bracelet magnétique, véritable outil multifonction destiné au pointage horaire, permettant de déverrouiller l'accès aux toilettes et rationner l'eau courante, à raison d'un unique accès quotidien, également précieux sésame pour activer l'unique prise électrique qui m'est dédiée huit heures d'affilée et à laquelle je peux enfin raccorder mon ordinateur personnel.

Quelques assistants, courageux survivants d'une nuit torride, rejoignent les bureaux voisins sueur au front en m'adressant un timide bonjour d'un râle presque inaudible. De brefs et inamicaux coups d'œil échangés laissent entrevoir une certaine animosité, unique ciment de notre cohabitation forcée.

Il est loin le temps des repas partagés à la cantine et des moments de convivialité !... Les espaces de restauration ont été supprimés il y a bien longtemps, pour raisons sociales, sanitaires mais aussi économiques et écologiques : s'il était de plus en plus difficile de satisfaire diverses revendications alimentaires (haro sur le dernier régime d'insectes !), la multiplication de nouveaux virus a nécessité la mise en place de règles d'hygiène contraignantes et onéreuses, et les restrictions énergétiques ont été un coup de semonce à la préparation des repas collectifs. Je m'en réjouis car ils étaient aussi le lieu de grandes tablées propices à des palabres superflues (et d'aérophagie post-digestive !), peu compatibles avec la dégustation d'un repas qui, selon moi, doit s'apprécier dans le plus pur des silences. Quant aux moments festifs, célébrations de promotions, de clôtures comptables, de mutations ou de départs à la retraite, ils ne sont plus d'usage car désormais bien éloignés des mœurs actuelles dominées par l'individualisme et le « chacun pour soi », et auxquelles j'adhère entièrement !

Point de discussion inutile et chronophage donc, je me mets de suite au travail que mon supérieur hiérarchique pourra vérifier dès son arrivée sur site, dans l'après-midi, soit peu de temps après le départ de la première vague dont je fais partie. Dynamique et avec une partie de ses capacités intellectuelles (et physiques !), mais aussi avec l'aide d'indispensables prothèses visuelles et auditives (mais aussi dentaires et capillaires !), ce septuagénaire compte régulièrement les jours qui le séparent de sa future retraite, point d'orgue d'une vie de labeur intense, soit cinquante-deux années pour bénéficier désormais d'une retraite à taux plein ! Lors d'un rare moment de confiance, il m'avait confié avec un enthousiasme non dissimulé, qu'une fois libéré de ses obligations salariales, il espérait déménager de la région parisienne et passer le reste de sa vie sous des températures plus supportables. La Laponie serait sa terre d'exil (et sépulcrale !), le renne serait son futur frère de cœur (et probablement sa principale denrée !). Me concernant, la retraite m'apparaît dans un halo de brume, inatteignable mirage d'une étroite terre promise, chimère aux contours mal définis, à laquelle seuls les plus vaillants auront la chance d'accéder. Doté d'un caractère bien trempé et d'une âme de redoutable guerrier, je maintiens le cap pour y arriver !

Absorbé par ma tâche, je prête si peu attention au malaise qui vient de faire tomber de sa chaise un de mes collègues. La chaleur et l'air difficilement respirable auront eu raison de ses dernières forces. Par chance, un de ses bienveillants voisins lui vient en aide et à la présence d'esprit de lui détacher son bracelet magnétique. Il peut ainsi accéder aux toilettes et recueillir un peu d'eau pour le pauvre évanoui qui recouvrera ainsi ses esprits... lequel n'aura malheureusement plus accès ni au lieu de soulagement ni à l'eau de la journée !... Quel imprudent nigaud !... À sa place, j'aurais été prévoyant.

Ne pouvait-il pas anticiper son étourdissement et détacher son bracelet afin qu'une tierce personne ne l'utilise pas à sa place?...

Une sonnerie stridente m'annonce la mi-temps de mon jour de besogne, une pause généreusement octroyée de cinq minutes, dont certains profitent pour rompre le silence et engager la conversation avec leurs acolytes (et où il n'est plus question de pluie et de beau temps mais de températures extrêmes, de sécheresse, d'incendie et dommages collatéraux), que plusieurs utilisent pour rétablir leur dose de caféine à l'unique boisson disponible au distributeur, tandis que quelques-uns organisent en catimini un marché noir de bracelets magnétiques piratés donnant un accès illimité aux commodités. D'autres, dont je fais partie, préfèrent économiser leurs forces et rester assis à leur poste, laissant libre court à leur imagination, le regard s'échappant vers les fines et aveuglantes meurtrières à hauteur de plafond qui laissent deviner une atmosphère écrasante au-dehors. Pour ma part, c'est le moment privilégié pour rêver au temps jadis, me rafraîchir la mémoire (au sens figuré comme au sens propre) en me remémorant les lointains hivers où feu la neige tombait à foison (gla-gla, j'en ai de réconfortants frissons !...), me languir d'un temps heureux où la chaleur serait bannie de la météo et définitivement de toutes relations humaines, que j'ai toujours considérées comme stériles et illusoire, espérer un peu plus d'inhumanité dans ce monde professionnel qui me semble encore bien trop peu calibré et réglementé à mon goût... Mais déjà le retentissement de la sonnerie me ramène à la réalité et me rappelle que mon extracte onirique doit s'achever...

Un galet d'eau vitaminée gélifiée dans la bouche, denrée hydratante précieuse dont la vente se fait rare et chère, me donne un coup de fouet et m'aide à entamer la deuxième moitié de mon service. Peu diurétique, il présente aussi l'avantage d'imbiber le palais avec de minimes incidences sur le remplissage de la vessie. Ouf, je ne ferai donc pas usage des toilettes aujourd'hui ! Je rapproche mon siège de l'écran dont la luminosité est automatiquement modulée à la baisse une fois la pause terminée, par mesure de sobriété. Dans un ballet sonore parfaitement synchrone d'avancées d'assises, mes colocataires font de même, et les quelques touffes de cheveux que je pouvais encore voir dépasser des ordinateurs voisins, disparaissent ponctuellement, me ramenant aussitôt à un statut de travailleur esseulé. Lorsque nous serons libérés de nos obligations professionnelles de la journée, il faudra redoubler de vigilance afin que nos yeux de taupes féroces s'accliment progressivement à la luminosité, et ce, avant de braver la cinglante lumière extérieure. De ce fait, il sera de rigueur de porter des lunettes de soleil aussi longtemps que possible. Et après avoir quitté l'espace de bureaux en sous-sol, il sera également fortement recommandé de rester quelques minutes dans le sas d'accueil situé au rez-de-chaussée, de sorte que le corps s'habitue graduellement à une température croissante, et prévenir tout choc thermique avec l'extérieur. Affronter quotidiennement ces conditions extrêmes, endurer cet impitoyable monde du travail, c'est un parcours du combattant sans cesse renouvelé qui renforce le corps et l'âme !

Un rapide coup d'œil au bas de mon écran au baromètre « éco-social », bilan personnel hebdomadaire, me gratifie d'un smiley souriant dont la face allègre

témoigne de mon comportement éco-responsable et respectueux à l'égard de ma hiérarchie et de mes collègues. Je suis fier de réaliser que mes efforts ont été récompensés. Oui, je le revendique, sur cinq jours travaillés de la semaine passée, je n'ai accédé aux toilettes qu'une seule fois, je n'ai pas souhaité me rendre au distributeur lors de l'unique pause quotidienne, j'ai rendu en temps à mon chef les missions qu'il m'avait assignées, j'ai affiché un sourire (forcé) au contrôle d'accès, à mes compagnons de bureau itou, qui semblent avoir été conquis puisqu'eux aussi participent à l'élaboration de ce bilan ! Je leur en suis d'ailleurs bien reconnaissant et ferai en sorte, à mon tour, de bien les noter pour cette nouvelle semaine. Mais je serai probablement moins généreux à l'égard de celui qui a défailli ce matin et qui a quelque peu perturbé la sérénité ambiante du bureau ! Encensé par cette récompense virtuelle, je bombe le torse et pense avec une réelle jouissance au moment où je pourrai bientôt m'en vanter, tête haute, auprès de mes collègues. Il est certain que je susciterai ainsi leur jalousie, ce qui n'est pas pour me déplaire, mon ego n'en sera que davantage flatté. En continuant sur cette lancée, et avec l'attribution de quatre smileys souriants hebdomadaires successifs, je me verrai récompensé d'une prime sur ma prochaine paye. Sans doute l'utiliserai-je pour m'offrir un fruit, denrée exceptionnelle, un véritable luxe, dont certaines variétés ont pu être sauvegardées et cultivées « hors-sol », certes dénué de toute vitamine et bourré de pesticides, mais terriblement juteux et rafraîchissant, miam !...

Qu'il est laborieux ce bilan statistique que je dois transmettre à mon supérieur hiérarchique ! Je vois les minutes s'égrainer inexorablement et je peine à finaliser la tâche qui m'a été dévolue dans le délai imparti. Je me perds dans le calcul des ratios et des moyennes pondérées et commence à paniquer. Suffoquant de chaleur, mon esprit s'égaré et mes neurones dysfonctionnent, et durant un instant, je ne sais plus ce que signifie « pondéré ». D'ailleurs, je n'ai jamais connu de pondération, étant moi-même dans la démesure et l'exacerbation. Je finis aussi par confondre numérateur et dénominateur et mes futiles ratios s'en trouvent faussés. Mon seul dénominateur commun encore connu, fil conducteur de mes actions, est la combativité. Qu'advient-il si je rends cette étude avec retard?... Quid de mon prochain smiley qui risque de perdre sa face hilare?... Et de ma prime, unique motivation et ultime gratification d'intenses journées de labeur d'un salarié émérite?... Il est hors de question que ma réputation soit entachée et que ma gourmandise souffre de la frustration d'un fruit tant rêvé pour quelques malheureux chiffres de piètre importance. En deux temps trois mouvements, je maquille certaines données, invente taux, pourcentages et coefficients que je n'arrivais pas à calculer. Le tour est joué, personne ne verra le subterfuge, et je me félicite déjà de ma créativité bien rusée ! Et si d'aventure ma tromperie venait à être démasquée, il me serait toujours possible de feindre une étourderie et de prétexter une perte de concentration involontaire, conséquence de l'indisposition et de l'effondrement brusque et sonore de mon bien faible collègue !

L'atmosphère viciée de notre « caverne » semi-enterrée, où le moindre souffle d'air vital est recherché, a incité certains d'entre-nous à faire preuve d'une

extraordinaire et ingénieuse créativité pour disposer d'un semblant d'aération. Puisque le branchement de tout dispositif électrique est impossible, hormis l'ordinateur personnel via une prise unique dédiée et activée par bracelet, des bricolages « fait-maison » ont vu le jour afin d'apporter une brise salvatrice individuelle. Un de mes voisins a ainsi bricolé un ventilateur activé par pédalage lui laissant les mains libres pour son clavier. C'est donc à la force de ses mollets qu'il active les pales de son hélice, brulant conjointement des calories superflues. Cependant, la forte sudation causée par l'effort physique nécessite au vaillant athlète d'aller se réhydrater quotidiennement, faisant ainsi usage des commodités. Par conséquent, son baromètre « éco-social » est au plus bas, pas de prime mensuelle pour lui ! Des systèmes peu concluants ont dû être abandonnés rapidement. C'était le cas d'un agencement combinant assise solidaire du bureau, ordinateur solidement arrimé sur celui-ci, le tout posé sur des cales biseautées en bois, faisant de l'ensemble une sorte de « rocking-chair ». Il n'y avait plus qu'à prendre place et amorcer d'un pied le balancement de l'ensemble pour que le doux bercement du poste de travail s'automatise et apporte un infime zéphir sur le front de l'employé. Malheureusement, les vertiges et nausées qui découlèrent du va-et-vient ont rendu le procédé peu concluant... Moi-aussi, j'avais innové et fait preuve d'une grande audace ! Pendant une période, je venais accompagné de 2 tourterelles apprivoisées qui nichaient sur mon crâne, composant ainsi un délicat couvre-chef vivant peu commun. Le port de tête naturellement altier, sans doute en raison du sang royal qui coule dans les veines de mes ancêtres, permettait aux volatiles de facilement s'y reposer. À mes premières suées, une simple inclinaison du visage donnait le signal de l'envol aux oiseaux qui exécutaient ainsi de gracieux tourbillons dans le bureau, ventilant de la sorte l'espace confiné. Leur numéro terminé, les palombes reprenaient sagement place sur le haut de ma personne. Ce spectacle enchanteur n'avait pas fait l'unanimité, les déjections des voltigeurs ayant eu raison de mon initiative.

Ma plage horaire présentielle touchant à sa fin, je plie bagage illico. Dans un silence monacal, accompagné de quelques déserteurs muets, je laisse la place à l'équipe de l'après-midi, que je salue d'un simple mouvement de la tête, réminiscence spontanée de mes anciennes activités avec mes amies à plumes, j'économise ainsi ma salive qui se fait précieuse. J'entr'aperçois mon supérieur qui semble vouloir m'éviter du regard, il découvrira sans tarder mon bilan, véritable travail « perlé » ! Puis le sas qui m'inflige un premier choc thermique, les lunettes de soleil, et me voilà armé pour affronter l'extérieur.

...

Ce fut une journée de travail que je qualifie d'ordinaire, où, comme à mon habitude, j'ai fait preuve de loyauté, d'altruisme et de précision. Le trajet du retour jusqu'à mon domicile sera un autre défi que je relèverai haut la main. Et demain sera un autre jour...

# QUAND LES CHATS AURONT DES ŒUFS

**Laurent  
BRIOIS**

## **1. Comme un air de crise**

*« J'ai rêvé un soir de solitude  
Avec exactitude une heure au bord de l'eau  
J'ai cru voir avec incertitude  
Des machines absurdes passer sur les flots »  
(William Sheller, Les machines absurdes)*

Mardi 25 août 2037, 10h34, dans une salle de la zone réservée « Splendide 3 » du ministère de l'économie et des finances.

Conseiller 1, Conseiller 7 et Conseiller 8 s'agitent autour du rideau virtuel qui flotte au milieu de la pièce. Munis de leurs casques-échos, leurs pensées se matérialisent sur l'écran fantomatique pendant qu'IA-Orga les réorganise par thèmes. L'heure est à la finalisation de la doctrine française en matière d'intelligence quantique mais ça patine et les conseillers ne sont pas très inspirés ce matin. Le document doit pourtant être présenté au Conseil des Minis la semaine suivante, il y a urgence ! Dans un coin, MiniFi prend des notes sur son bureau-tablette. Elle baille négligemment et elle sent l'ennui la gagner quand un signal lumineux se met à clignoter de plus en plus intensément dans le coin droit de sa tablette. « Edition Spéciale, Edition spéciale ! » annonce l'écran avec insistance. Vu le niveau de filtrage des informations imposé au système par MiniFi, la nouvelle doit vraiment être importante ! Elle donne congé aux trois conseillers qu'elle reconvoque à 13h

pour poursuivre les travaux. Le portique placé à l'entrée de la salle scanne leurs puces-identités alors qu'ils sortent et le verre fumé de la porte se referme automatiquement derrière le dernier. Initialement conçues pour assurer la sécurité des bâtiments et des personnes sans entraver les déplacements, les puces-identités ont rapidement été raccordées au système de gestion automatique des édifices pour les rendre autonomes et moins énergivores. Ainsi, à chaque instant, chaque bâtiment a la capacité de mesurer son taux d'occupation, de suivre et de prédire les comportements et les déplacements des usagers, de bloquer et de débloquer des espaces, d'adapter les débits d'air, de chaleur et les flux lumineux en fonction de la densité d'occupation de ses différentes zones. Il peut aussi, s'il détecte un comportement suspect, prédire la cible potentielle de la dégradation, humaine ou matérielle, et la protéger en activant une bulle protectrice autour d'elle. Par la suite, l'usage des puces-identités a été adapté à de nombreuses autres fonctionnalités. MiniFi se souvient des débuts laborieux du système qui a conduit MiniTranger à être enfermé dans une bulle pendant plus d'une heure quand le représentant spécial des USA s'est mis à éternuer à côté de lui ! Le problème avait rapidement été résolu mais pour détourner l'attention des critiques qui commençaient à poindre, MiniPol avait annoncé l'extension du système à la gestion écologique des bâtiments. Argument imparable ! MiniFi se remémore avec amusement le moment où MiniPol avait annoncé son dispositif dans les e-médias. L'annonce n'avait pas atteint le statut d'édition spéciale et elle avait été balayée de la une moins de dix minutes après sa diffusion, mais il était content de l'effet produit ! C'est la loi de l'immédiateté et de l'encombrement informationnel songe MiniFi et ses rêveries la ramène à la raison pour laquelle elle a interrompu le remue-méninges avec ses conseillers : une édition spéciale d'importance vient de tomber. Elle se décide à déplier le contenu de l'édition et découvre le titre : « *Après les autruches, les oies et les canards, la grippe aviaire en voie de décimer les dernières poules sur Terre. Les œufs vont disparaître ! MiniGri démissionne* ». Plus de poules?!?!??? C'est le choc ! Fébrilement, MiniFi active l'IA dégénérative pour savoir comment cela pourrait être pire. IA-Deg lui renvoie la même nouvelle : il n'y a pas pire ! Elle active l'IA régénérative pour connaître les voies de résolution de la crise et pour la première fois IA-Reg reste silencieuse. Elle-même reste sans voix ! Elle vérifie qu'IA-Reg est bien opérationnelle et lui demande comment faire pour rattraper une crème chantilly qui est liquide ? IA-Reg lui répond sur un ton mécanique : « *Mettez votre chantilly au réfrigérateur pendant au moins 30 minutes, puis ajoutez une bonne cuillère de mascarpone et fouettez à nouveau le tout jusqu'à obtenir une crème bien montée* ». Le classique quoi. IA-Reg est opérationnelle, ce qui n'est pas sans l'inquiéter... Au même instant, un tintement résonne dans sa tête : c'est une demande de neuro-conférence de GrandMini. Elle effleure machinalement le lobe de son oreille et GrandMini apparaît dans son esprit.

« – Bonjour Anne, tu as appris la nouvelle ?

– Bonjour Serge, tu parles des poules ? Je viens tout juste d'en prendre connaissance. Je suis sous le choc !

– Oui, les poules et MiniGri... »

Bien sûr, MiniGri aussi pense-t-elle. Mais elle n'apprécie pas MiniGri qui le lui rend bien. Et MiniGri est remplaçable. Pour les poules, c'est un peu plus compliqué...

« – Oui, c'est une tragédie » dit-elle, sans préciser ce qui rend la nouvelle tragique à ses yeux.

« – Juste une tragédie? C'est une bombe tu veux dire ! Je pourrai gérer le remplacement de MiniGri, mais ne plus avoir d'œufs pour les financiers que l'on sert au Conseil des Minis, ce n'est juste pas possible ! Comment vont se dérouler les séances? Le représentant spécial des USA, oui, le même qui a éternué à côté de MiniTranger – c'était assez cocasse quand on y repense – est aussi dans tous ses états : il ne peut pas imaginer la population nord-américaine ne plus disposer d'œufs brouillés ou de pancakes pour le petit-déjeuner. »

GrandMini a l'air réellement inquiet, ce qui intrigue MiniFi. Elle ne le savait pas accro aux financiers. Mais tout compte fait, formulé ainsi, la saveur de ces petits gâteaux sucrés lui manque déjà. Et à bien y réfléchir, c'est plus qu'un simple petit gâteau, c'est une véritable madeleine de Proust qui avait déjà aidé GrandMini et ses Minis à surmonter plusieurs crises. Il y a quelque chose de surnaturel dans ces douceurs que MiniFi ne saurait qualifier. Quelque chose d'irrationnel qui témoigne d'une forme de résistance inconsciente des êtres humains à la mécanisation du monde. Une persistance qui s'oppose à l'accélération du temps et que nulle autre ne saurait remplacer. GrandMini poursuit :

« – Anne, il faut que tu m'aides, il faut que tu sauves la France ! »

Anne se tortille sur son siège, mal à l'aise. Fort heureusement, ça ne se voit pas en neuro-conférence :

« – Serge, je ne suis peut-être pas la mieux placée pour faire face à cette crise... C'est plus un sujet pour MiniGri, pour MiniSant, ou encore pour MiniColo... »

Elle se pince les lèvres d'avoir évoqué MiniGri qui vient de démissionner. En même temps, la filière œufs, ça relève de sa compétence ! Elle se reprend :

« – Bon, OK, MiniGri est hors-jeu mais tu vas le remplacer...

– Non Anne, je n'ai pas le temps de remplacer MiniGri. Il faut une réponse immédiate. Il faut montrer que le Gouvernement est réactif ! Quant à MiniSant, il gère déjà la 37ème vague du variant Maggy-B6 de la Covid — jamais on ne s'en sortira ! — et concernant MiniColo, je te rappelle qu'on l'a exclu pour 15 jours de toutes prises de décisions lors du dernier Conseil des Minis car il avait déjà proposé de remplacer les œufs par de la farine de pois chiche pour fabriquer les gâteaux. Quel manque de goût ! La diversité est une valeur cardinale de l'esprit français et nous ne laisserons pas tomber les œufs ! Il n'y a que toi à qui je peux confier cette mission. Il n'y a que toi à qui je peux faire confiance ! »

Faites pleurer dans les chaumières pense MiniFi en essayant de cacher ses pensées pour qu'elles ne soient pas retranscrites par le système de neuroconférence. Elle sent que l'étau se resserre et tente une ultime esquivé :

« – Serge, mes équipes au ministère de l'économie et des finances ne sont vraiment pas outillées pour apporter des solutions durables à cette crise. Ça risque d'aller de mal en pis ! Et puis, nous sommes surchargés : la doctrine française en matière d'intelligence quantique est attendue au Conseil des Minis la semaine prochaine je te rappelle ! »

GrandMini reste inflexible :

« – Anne, je ne nie pas les difficultés mais je connais ton talent et tu as toute ma confiance. J'entends aussi les problèmes de charge de travail et je reporte le sujet de l'intelligence quantique à la fin de l'année. Par ailleurs, tu as probablement eu le même réflexe que moi : demander une solution à IA-Reg qui n'en a pas. La technologie ne nous aidera pas sur ce coup-là. Il faut faire appel à l'inventivité humaine et à son caractère insaisissable et irrationnel pour résoudre le problème. C'est pourquoi je t'autorise à mettre en place un ministère éphémère pour trouver une issue à la crise. Ce sera le deuxième de l'histoire. Je fais publier le décret de création dès que tu m'en auras donné l'intitulé, d'ici ce soir. Il faut sauver les œufs, il faut sauver les financiers ! Tu as carte blanche. J'ai dit. »

Le cliquetis dans la tête de MiniFi annonce que GrandMini a mis fin à la neuroconférence. Les mots résonnent encore quelques secondes dans son esprit. GrandMini aime bien conclure ses discours de cette façon. C'est sa manière à lui de faire comprendre qu'il n'y a plus rien à négocier. Le chapitre est clos, le suivant doit s'ouvrir.

## 2. Le ministère éphémère

*« Vers les lumières oranges  
Les gens ça les dérangent  
Que je ne sache pas auquel ressembler »  
(William Sheller, Les machines absurdes)*

Le ministère éphémère est un dispositif créé en 2034 sous Présid-17, dans la continuité de ses promesses de campagne. Évolution attendue à la frontière

entre la participation citoyenne et le mode projet, il a été mis en place pour apporter des réponses coconstruites et innovantes aux situations de crise qui se multipliaient. D'un avis unanime la gestion de crise s'était améliorée mais les moyens mis en œuvre pour en sortir définitivement restaient médiocres, même si certains essayaient d'en enchanter le récit. Les situations problématiques étaient gérées plus qu'elles n'étaient résolues et chacun attendait avec un certain fatalisme la prochaine crise. Cette forme d'attentisme mortifère n'est pourtant pas inscrite dans les gènes de l'espèce humaine qui n'est jamais aussi brillante et unie que lorsqu'elle résout un problème. C'est l'une des leçons fortes retrouvée grâce à Transparence, la première IA intégralement biologique centrée sur l'analyse du facteur humain et son amélioration continue.

A 13h, Conseiller 1, Conseiller 7 et Conseiller 8 se présentent à l'entrée de la zone réservée « Splendide 3 » accompagnés de Conseiller 2 et de Conseiller 13 qui porte bonheur veut croire MiniFi. La porte en verre fumée s'ouvre, Bâtiment scanne leurs puces-identités et MiniFi les accueille :

« – Changement de programme ! leur annonce-t-elle tout de go. GrandMini nous a confié la tâche de résoudre la crise des œufs. Tout le monde l'a en tête ? »

Sans attendre ni leurs réponses ni leurs éventuelles protestations, elle résume brièvement la situation et évoque, mi-sérieuse mi-rieuse, l'enjeu de la mise en péril des financiers.

« – Première étape : trouver un intitulé à notre ministère éphémère » précise-t-elle. « GrandMini publiera ensuite le décret qui cadrera le périmètre de notre action »

Alors que dans un mouvement pavlovien les conseillers se dirigent vers le rideau virtuel pour faire émerger un titre ronflant, Conseiller 13 lance d'une voix fluette et hésitante, comme une boutade :

« – Vu le contexte, pourquoi ne pas l'appeler le ministère de l'Oeufconomie et des Financiers ? »

Ça ne suit pas le protocole classique de construction de la décision mais l'enjeu même du ministère éphémère est de sortir du cadre pour faire émerger des solutions suffisamment disruptives pour être durables. Alors autant s'y mettre tout de suite pense MiniFi. C'est aussi pour cette liberté de style qu'elle apprécie tout particulièrement Conseiller 13. Les sourires qui s'esquissent au coin des lèvres des autres conseillers sont les premiers signes de leur assentiment. MiniFi prend la balle au bond :

« – Bingo ? » demande-t-elle.

« – Bingo ! » approuvent les conseillers, moins Conseiller 13 qui ne peut pas être à la fois juge et partie.

MiniFi télétransfère la réponse à GrandMini et dans la minute qui suit, le décret

de création du ministère éphémère est publié et porté à la connaissance de l'ensemble de la population via les e-médias. Plus besoin d'investir lourdement dans la communication, les IAs qui pilotent les e-médias font ça très bien et cela s'inscrit dans les nouvelles valeurs portées par Transparence : Moins de blablas, plus de résultats !

MiniFi et ses conseillers se tournent vers le rideau virtuel sur lequel le décret vient de s'afficher. Elle prend connaissance à haute voix du cadre qui leur est alloué et elle commente :

« – Intitulé : ministère de l'Oeufconomie et des Financiers : OK. Vraiment trop bon comme titre ! Durée de vie : trois mois. Suffisant pour la mission. Directrice de projet : MiniFi : il faudra que je délègue une partie de mes fonctions au ministère de l'économie et des finances à DirCab, je ne pourrai pas tout faire. Participation : sélection alpha : on a carte blanche pour choisir les personnes qui intégreront l'équipe. On va pouvoir laisser le champ libre à IA-Select pour constituer le panel. Budget... » Elle est interrompue dans sa lancée par Conseiller 7 qui s'esclaffe :

« – Hé ! On a un QQIC de niveau modéré pour le budget, c'est top ça ! »

Le Quoi Qu'Il en Coûte de niveau modéré autorise MiniFi à engager toutes les dépenses nécessaires pour faire aboutir le projet, mais en faisant attention tout de même... : pas de brides tant que ça reste raisonnable. C'est mieux que le premier ministère éphémère conduit par MiniGri qui n'avait eu qu'un QQIC de niveau restreint pour lequel chaque dépense devait être validée au préalable en haut lieu.

« – GrandMini apprend de ses erreurs on dirait » lâche Minifi déjà tournée vers la suite.

Tout le monde avait imputé à l'attribution de ce QQIC le semi-échec du premier ministère éphémère. La solution « alphabet » trouvée alors avait réussi à sauver les brebis galeuses en les transformant en brebis gâteuses, ce qui était un moindre mal mais restait loin d'être satisfaisant, surtout pour ces pauvres bêtes et pour les personnes en charge de leur entretien. Cela avait aussi déclenché un mouvement de grogne chez les chiens de berger face à ce qu'ils considéraient comme une dégradation notable de leurs conditions de travail. Fort heureusement, il fut rapidement détecté et retranscrit par IA-Trad et il put être maîtrisé par le renforcement de la dose journalière de croquettes.

« – Alice, pour la sélection en mode alpha, interroge IA-Select en saisissant les paramètres du problème s'il te plait » demande MiniFi. « Elle se chargera de contacter directement les heureux élus qui rejoindront le ministère de l'Oeufconomie et des Financiers. Met une jauge à 60 personnes maximum, au-delà le groupe devient compliqué à gérer et les performances se dégradent. »

Conseiller 1 passe commande à IA-Select sur la console réservée à cet effet. Grâce au binôme Compétences-Appétences intégré dans les puces-identités,

IA-Select pouvait rapidement identifier les candidats les plus aptes à contribuer utilement à la réussite d'un projet. Contrairement aux croyances du XX<sup>ème</sup> siècle qui glorifiaient les compétences, les appétences sont la clé de voute d'une sélection efficace : on n'arrivait à rien avec des participants qui ne se sentaient pas un minimum motivé par le sujet, quel que soit l'angle par lequel la motivation était accrochée ! Pour les compétences, si les bases sont présentes, on pouvait les réactiver par un training intensif lors des premières journées de lancement du projet. IA-Select finalisait la sélection en intégrant le facteur relationnel dans l'équation, fruit d'un savant calcul qui prenait en compte le nombre et la durée des interactions que chaque candidat potentiel avait eu au cours des six derniers mois, ce que chaque bâtiment scrutait à la loupe. Il s'agissait de former un groupe dont l'indice de sociabilité était optimum, sans exclure ni les hyposociaux ni les hypersociaux qui contribuaient à la dynamique globale du groupe. Transparence avait suggéré de déléguer la tâche à IA-Select, ce à qui fut rapidement fait.

Trois minutes plus tard, IA-Select renvoie à Conseiller 1 la liste des 60 citoyens qu'elle vient de convoquer. Parmi eux des fonctionnaires, des salariés du privé, des indépendants, des étudiants, des retraités... Toutes les catégories sont représentées. Il n'y avait pas besoin de dresser une liste complémentaire car on avait pu mesurer depuis plusieurs années à quel point chacun était fier de participer à la résolution d'un problème pour le bien-commun. Par ailleurs, tout était pris en charge par l'Etat et la loi « engagement » de 2028 obligeait les entreprises à libérer du temps pour les participants salariés. S'il y eut quelques interrogations au départ, les entreprises avaient rapidement su en tirer profit en valorisant leurs engagements RSE. Tout le monde était gagnant.

Sur les 60 citoyens convoqués, 37 seront hébergés sur site indique IA-Select. Les autres rejoindront les espaces holographiques disponibles près de chez eux pour participer dans ce qu'il convenait d'appeler une forme de présence distante. L'hologramme reproduisait la totalité des gestes, mouvements, expressions faciales et micro-expressions pour donner une impression d'hyper réalisme. On avait ainsi résolu les problèmes de perte de productivité en distanciel qui avaient fait débat à la sortie de la première épidémie du Covid. Il était amusant de voir les hologrammes se mouvoir et interagir avec leurs homologues en chair et en os. Conseiller 1 entre les paramètres dans la console bâtimementaire qui se met à compartimenter les zones réservées « Splendide 3 à 17 » pour accueillir le ministère éphémère et à recomposer et aménager les espaces pour favoriser la mise en relation des participants, la réflexion et les situations d'interaction. Des facilitateurs et des techniciens du bien-être issus de l'administration sont recrutés, ainsi que des cuisiniers, des serveurs et autres assistants pour que tout se passe le mieux possible pendant les travaux et que l'expression créative puisse atteindre son apogée.

MiniFi inaugure la session d'ouverture dès le lendemain à 9h. Les deux premières journées sont consacrées à la cohésion du groupe et au training des compétences pour tous les participants, MiniFi y compris dans son rôle de directrice de projet. C'est un rappel bienvenu. Bâtiment compose et recompose les espaces au gré

du programme de la journée et dirige les participants vers ceux sur lesquels ils sont attendus. Les travaux commencent le troisième jour par une session de transmission des connaissances du problème, identifiées et collectées par IA-Vigie. Une séquence dense de questions-réponses dirigée par les participants oblige IA-Vigie à aller chercher des informations qu'elle n'avait pas explorées dans sa logique mécaniste. Le génie créatif du groupe humain est en train de prendre forme. La semaine suivante débute pas deux jours consacrés aux débats entre les participants, qui peuvent aller d'une salle à l'autre, demander à Bâtiment de leur réserver un coin insonorisé pour s'isoler en sous-groupe, prendre des nouvelles de leurs familles ou de leurs amis ou encore pour faire une sieste. Ce qu'il y a de merveilleux dans ce processus en apparence désordonné, c'est qu'au final tout le monde arrive à se faire une représentation du problème et commence à imaginer seul ou en groupe ce que seraient les solutions possibles pour les uns, souhaitables pour les autres. Sur la base de cette distinction possible-souhaitable finement analysée par Transparence, les participants sont dirigés le jour suivant vers le groupe Gesto pour ceux qui veulent s'orienter vers des solutions de type gestionnaire ou vers le groupe Nova pour ceux qui se sentent l'âme de transgresser les règles. L'un ne va pas sans l'autre et il n'y a pas de compétition entre eux, juste de la complémentarité. La mise en place des deux groupes corrigeait les écueils des facilitations en intelligence collective développées au début du XXI<sup>ème</sup> siècle où l'une des deux voies finissait toujours par être sacrifiée au profit de l'autre. On justifiait ce choix par la rationalité suprême du groupe, mais dans les faits, il s'agissait plutôt de la nécessité d'atterrir dans un processus contraint par le temps. A partir du moment où les groupes furent constitués, Bâtiment maintient étanche la séparation entre eux afin que les participants se concentrent sur la voie dans laquelle ils ont été positionnés en suivant le triptyque compétences-appétences-relationnel. Au cours des deux mois suivants, Gesto et Nova ont accès à toutes les ressources dont ils ont besoin pour faire émerger et pour tester leurs idées : accès illimités à toutes les IA spécialisées disponibles, conférences avec les sommités mondiales mobilisées pour juguler la crise, portes ouvertes dans toutes les entreprises pour tester la faisabilité de leurs idées, matériel de toute sorte mis à leur disposition... Ils n'avaient qu'à demander ! Au terme de ce cycle, la séance tant attendue de restitution rassemble l'ensemble des participants en présentiel dans les locaux du ministère de l'Oeufconomie et des Financiers. MiniFi, la gorge nouée, ouvre la séance :

« – Oeufconomiens, Oeufconomiennes... » lance-t-elle. Une clameur et des applaudissements jaillissent qu'elle laisse s'apaiser avec de reprendre :

« – Oeufconomiens, Oeufconomiennes, c'est avec une immense émotion que je vous retrouve aujourd'hui pour la dernière phase de notre processus qui doit nous conduire au sauvetage de la filière œufs pour que chaque citoyen et que chaque citoyenne puisse continuer à bénéficier des bienfaits de cet aliment et décider en son âme et conscience d'élaborer ses pâtisseries à base d'œufs ou à base de farine de pois chiche ! » C'était devenu une plaisanterie, quoique...  
« La tâche qui nous incombait était ardue, la réussite incertaine, mais une fois

de plus, l'intelligence humaine a, je crois, su se dépasser pour apporter des solutions ingénieuses à cette crise. Il y a des rivages inatteignables pour les technologies qui nous assistent et que votre créativité a permis d'explorer ! » Un houra s'élève de la foule des participants qui ont hâte de partager à la fois leurs joies, leurs peines et les solutions opérationnelles qu'ils ont trouvées.

« – Bravo, bravo à vous, bravo à nous tous ! ' » conclut-elle dans une ambiance de joyeuse indiscipline.

Gesto commence. Les éléments prédictifs fournis par les IAs et les espoirs d'avancées dans la lutte contre le virus de la grippe aviaire ont été douchés par les meilleurs épidémiologistes et virologues : bien que ce soit étonnant en ces temps de progrès technologiques, le virus a montré par le passé qu'il est très labile et qu'il sait échapper à toutes tentatives pérennes de vaccination : sous deux à trois ans, les poules vont disparaître comme ont disparu avant elles les canards, les oies et les autruches. Se tourner vers la filière caille ne résoudrait pas le problème car, bien que plus résistantes, elles commencent déjà à perdre des plumes et la taille des œufs obligent à démultiplier le nombre de volatiles dont le guano pollue et ne rentre plus dans aucune filière de recyclage... Gesto met au vote de l'assemblée trois propositions issues des cogitations du groupe. La première consiste à accorder le statut de « poule-bulle » à ces pauvres animaux et à déployer sur toute la planète des hangars totalement aseptisés pour permettre à l'espèce de survivre le temps que des avancées technologiques ou médicales décisives éradiquent le virus ou ses effets. Un réservoir de poules sera ainsi créé pour réaliser in vivo le test des nouvelles solutions. La deuxième proposition, corollaire de la première, intensifie la recherche vétérinaire pour éradiquer le virus. La troisième vise à constituer une banque d'ADN de poule si la lignée venait finalement à s'éteindre. Les trois propositions sont sobrement adoptées par l'assemblée.

Nova prend la parole. Le constat sur la difficulté de lutter contre le virus est le même et la survie de l'espèce « poule » est très incertaine. La phase divergente a beaucoup sollicité Bâtiment et les facilitateurs qui ont dû fournir toujours plus de matériel pour maquetter les idées qui fusaient, les participants voulant approfondir chacune d'entre elles.

« – Nos débats ont été intenses et les idées foisonnantes. Nous avons exploré de nombreuses voies », précise Porte-parole. « Parmi les plus significatives, nous avons d'abord testé l'hypothèse d'un élevage de poules sur la Lune, loin du virus. Les œufs auraient ensuite été importés sur Terre pour alimenter les hommes. Mais les projections faites par les économistes sur le coût de la manœuvre et sur la logistique nécessaire ont malheureusement rendu cette hypothèse caduque à court terme. Suite à cette impasse, l'idée principale que nous vous soumettons a émergé pendant le temps de pause de Philippe 3 qui riait tellement devant des vidéos rigolotes mettant en scène des animaux que plusieurs d'entre nous l'ont rejoint pour profiter du spectacle. Karine, émue par ces petites bêtes et au top de sa toute-puissance divergente, a établi un lien inter-espèce. Je vous fais grâce des débats qui ont suivi sur le choix de l'espèce cible, mais ils nous amènent à

vous proposer de faire produire des œufs par des chats. » L'assemblée semble à la fois perplexe et pleinement captivée par la proposition. Il faut dire que Porte-parole est aussi un très bon orateur ! Il poursuit :

« – Pourquoi les chats ? Premier avantage, ils sont résistants à la grippe aviaire et a pas mal d'autres virus, ce qui en fait un hôte particulièrement robuste face aux aléas infectieux. Deuxième avantage, ils vivent bien plus longtemps que les poules, ce qui permet d'obtenir d'un même chat des œufs sur une période beaucoup plus longue. Troisième avantage, comme presque tout le monde a un chat aujourd'hui, ça permet de mettre en place une production hyper locale et écologique dont chacun pourra s'approprier. » Tout le monde est suspendu aux lèvres de Porte-parole et une foule de question se bouscule : pourquoi un chat plutôt qu'un chien ? quelle serait la fréquence de ponte d'un chat ? quel serait le nombre d'œufs par ponte ? et, question essentielle : est-ce faisable?!?!?? Porte-parole les rassure :

« – le QQIC de niveau modéré nous a permis de commencer à vérifier l'hypothèse avec de l'Institut national pour la recherche agronomique : l'expérimentation a confirmé que le génome « œuf de poule » peut être inséré dans le génome « chat » sans rejet majeur. On sait par ailleurs que la manipulation génétique poule-chat est viable depuis que l'institut a proposé des chats à plumes sur le marché. Ce fut un échec commercial car la plume est moins douce au toucher que la fourrure de mistigri, mais c'est une autre histoire » ajoute-t-il complice. Les membres de l'assemblée applaudissent à tout rompre ! L'idée est à la fois simple, géniale, et elle allait permettre à chacun de développer sa propre production. Des voix s'élevèrent pour proposer d'interdire les fermes à chats au titre de la protection et du bien-être animal. L'amendement fut retenu par l'assemblée et le vote en faveur de la solution amendée fut unanime ! MiniFi clôtura l'assemblée en remerciant chaleureusement les participants et les propositions relayées par e-médias furent immédiatement reprises par les industriels sous le regard bienveillant de l'Etat. Le ministère éphémère fut dissous par décret de GrandMini, et les participants furent royalement reçus la semaine suivante par Présid-17 pour une golden party dans les ors du Palais présidentiel.

### 3. Jour de fête

*« J'ai rêvé un soir de solitude  
A des machines absurdes une heure de mon passé »  
(William Sheader, Les machines absurdes)*

Mercredi 20 octobre 2038, 9h22, dans les salons feutrés du Conseil des Minis.

L'industrie ayant tourné à plein régime et après quelques ajustements pour s'assurer que les futurs chatons ne naîtraient pas eux-mêmes dans un œuf (la perspective de casser un œuf et de tomber par hasard sur un embryon de chat répugnait la population qui voulait deux voies bien distinctes), les premiers chat-à-œufs naquirent moins d'un an après la clôture des travaux du ministère de l'Oeufconomie et des Financiers. GrandMini avait décidé d'offrir un chaton à chaque citoyen et il fit installer une chatterie dans ses locaux afin d'approvisionner le conseil et de bénéficier de la présence apaisante des félidés. Bénéfice supplémentaire inattendu : Bâtiment avait enregistré une nette baisse de la population de rats qui avaient très probablement migrés vers d'autres cieux. Quelques jours auparavant, les cuisiniers avaient ramassé avec une infime précaution et pas mal de curiosité les œufs issus de la première ponte des chats GrandMinistériel et les premiers financiers 100% œufs-de-chat venait de sortir des fourneaux.

« – Installez-vous, installez-vous » presse GrandMini à ses Minis. « Le Conseil va s'ouvrir. Le sujet principal à l'ordre du jour est le bilan plus que positif et le retour d'expérience sur l'organisation et le fonctionnement du ministère de l'Oeufconomie et des Financiers. »

GrandMini a caché à ses Minis que la première récolte d'œufs de chat venait d'être effectuée. Il fait servir les financiers qui accompagnent le café-thé comme à l'accoutumée.

« – Servez-vous, servez-vous », les incite-t-il.

Après les premiers bouchées, l'étonnement apparaît sur le visage de plusieurs Minis.

« – Hmm, ils sont d'une douceur exquisite », lance le nouveau MiniGri. « Tu as changé de chef pâtissier, Serge ? »

MiniFi suspend sa mastication, regarde GrandMini avec incrédulité et demande : « – Ne me dit pas que ce sont les premiers financiers à œufs de chat ! »

GrandMini adopte un air aussi détaché que possible mais n'y tenant plus, il éclate d'un rire joyeux :

« – Exact, ce sont nos nouveaux financiers ! Quoi de plus beau pour illustrer la réussite de notre ministère éphémère, n'est-ce pas ? Le dispositif fonctionne et il a permis de trouver des solutions pérennes à la crise des œufs. La cote du Gouvernement est au beau fixe depuis dix mois grâce à ce succès ! Je savais que tu y arriverais Anne ! » Il pose sur elle un regard empreint de reconnaissance. Il lance :

« – Pour Anne, hip, hip, hip ! »

« – Hourra ! » clament les autres Minis qui rient de bon cœur. Même MiniColo est obligé de reconnaître que c'est un franc succès et que les financiers élaborés avec des œufs de chat concurrencent sérieusement ceux élaborés à partir de farine de pois chiche.

Les débats s'engagent, les leçons sont tirées et immédiatement retranscrites dans les e-médias. GrandMini clôture le Conseil et avant de se quitter, propose à ses Minis :

« – Vous reprendrez bien un petit financier ? »

# STATION ALPHA

**Olivier  
DUGUE**

## **1. François**

À l'ouverture des portes automatiques de la gare, François fut enveloppé par une bouffée d'air brûlant portant les effluves du bosquet de pins d'Alep qui abritait la sortie des voyageurs. En cette fin juin, la gare de Marseille St Charles était loin d'atteindre la saturation de la saison hivernale. Les aéro taxis attendaient nombreux devant le hall d'accueil. Le jeune homme s'engouffra dans le premier qui décolla sans bruit. Après une mission de deux jours sur Paris pour célébrer le bicentenaire de la direction du budget, François rejoignait les environs de la cité phocéenne où il résidait depuis son embauche par le Ministère de la résilience et de la reconstruction en 2115.

Si la planète avait échappé à l'effondrement global, les longues années de conflits liés aux changements climatiques qui minèrent les relations internationales à partir de 2040, furent la source de profonds bouleversements économiques, politiques et géographiques. Dans un monde fragmenté, les états recroquevillés en blocs économiques et sécuritaires avaient, durant des décennies, veillé uniquement à leur autosuffisance et à leur défense. La découverte inespérée, à l'aube du 22<sup>ème</sup> siècle, d'une nouvelle source d'énergie verte, permit le retour d'une forme de coexistence compétitive des puissances. Elle accompagna ainsi l'apaisement progressif. Désormais dominantes, l'Inde et la Chine, convergeaient avec les ensembles fédéraux américains et européens autour d'un objectif devenu réellement commun : celui de sauver la Terre et ses habitants.

Le taxi autonome amorça un virage en survolant la mer dont les flots avaient gagné depuis longtemps les abords du quartier de la gare. Sur la gauche, se dessinait la silhouette de la bonne mère sur son piton rocheux doré par le crépuscule.

Le jeune homme se cala dans son siège et soupira en étirant ses longues jambes. Il s'apprêtait à fermer les yeux lorsqu'un appel retentit dans son oreille.

— *Salut François, c'est Luc. Ça va, tu es bien rentré ?*

Le visage de son collègue apparut en filigrane sur le pare-brise de l'appareil.

— *Bonjour Luc, aucun problème, je suis déjà en train d'arriver ! Tu sais, le Paris-Marseille, ce n'est plus qu'une petite heure depuis l'ouverture de la ligne Hyperloop sud.*

— *Ah oui c'est vrai ! Dis-moi, j'organise une session de formation au nouveau module du Bercyvers avec nos dernières recrues, ça te dit de coanimer avec moi ?*

— *Volontiers, il faudra juste que je vérifie que mon équipement refonctionne correctement, j'ai eu quelques soucis avec mon avatar la dernière fois.*

— *ok, merci à toi, tu me le confirmes dès que possible !*

Les déplacements en mission étaient devenus rarissimes depuis qu'un métavers professionnel permettait une présence interactive très avancée. En pionnier de la démarche, Bercy avait ainsi quasiment supprimé toutes ses implantations immobilières et chaque agent était doté de ce matériel et formé à l'usage de cette technologie. François avait toujours connu le lieu de travail virtuel.

Comme beaucoup de jeunes de sa génération, François avait eu à cœur d'œuvrer pour la régénération de notre habitat naturel durement touché. L'idée d'agir sur le financement des politiques publiques le conduisit à collaborer avec l'Etat qui avait mobilisé tous les acteurs au changement de siècle sur la reconstruction verte et la résilience. En tant qu'employeur, l'Etat n'accordait plus de statut spécifique à ses salariés. Dans la sphère publique, l'Etat était devenu animateur d'une multitude d'écosystèmes où intervenaient des spécialistes dans tous les domaines. François avait obtenu un contrat dit « ouvert » qui lui permettait de collaborer avec plusieurs employeurs en même temps. D'abord intéressé par la communication et le journalisme, il avait profité de ce bagage pour devenir « éco communicant » pour le compte de l'Etat. Dans le monde du travail, l'objectif n'était plus seulement de gagner sa vie, mais de contribuer à un avenir pour la planète. En 2100, le travail était devenu une expérience enrichissante, alignée avec les valeurs et les aspirations de chaque individu. Inévitablement, l'engagement envers la durabilité avait profondément irrigué toutes les cultures professionnelles. Les entreprises restaient évaluées sur leur rentabilité, mais leur impact environnemental et social étaient devenus essentiels pour leur pérennité. En quelques jours seulement, le recrutement de François s'était déroulé selon un processus géré par la matrice RH de l'Etat : identification du candidat, analyse du profil, entretiens automatisés, score d'employabilité et classement final. L'outil piloté par l'intelligence artificielle savait, en autonomie, délivrer périodiquement aux managers des candidats ciblés et opérationnels correspondant à leurs besoins

en matière de gestion prévisionnelle des projets. De façon inéluctable, l'IA avait refaçonné le paysage de nombreuses professions. Elle était surtout devenue un partenaire de travail incontournable dans les métiers à haute technicité.

Une voix métallique résonna à l'intérieur du cockpit :

— « *Arrivée prévue au trou du diable dans 10 mn !* ».

L'aéronef autonome filait à vive allure le long de la côte escarpée. François jeta un coup d'œil aux paramètres de la course de taxi qui luisaient sur une vitre de l'habitacle. L'horloge attira son attention : 21 : 21. De façon assez singulière et sans qu'une explication puisse être imaginée, François tombait presque toujours sur cette répétition des heures et minutes lorsqu'il regardait l'heure. Cette fois, l'alignement était presque parfait car la date inscrite à côté était le 21 juin 2121.

Ce trajet, François le connaissait par cœur, mais il était à chaque fois happé par le point de vue. De façon imperceptible, les lueurs déclinantes étiraient les ombres des cimes. Le plancher largement vitré de l'engin laissait apercevoir les derniers voiliers quittant les calanques pour regagner le port de La Ciotat avant la nuit. Les incendies trop fréquents dans le parc naturel avaient rendu le paysage lunaire. Les flancs découpés de ces anses calcaires plongeaient désormais nus dans la grande bleue. François n'en n'avait pas le souvenir mais le grand tsunami, parti de mer Egée, qui toucha toutes les côtes méditerranéennes il y a une trentaine d'années laissait encore quelques stigmates par endroits. Les rares ports de plaisance qui subsistaient étaient protégés par des digues impressionnantes à l'allure de murailles. L'enceinte naturelle des falaises du Bec de l'Aigle et les jetées des anciens chantiers navals avaient permis au port de La Ciotat de prospérer à l'abri des aléas de la montée des eaux. La plupart des habitats côtiers avaient migré sur les hauteurs. La maison de famille de François, postée au sommet d'une falaise, avait échappé au sinistre majeur. Il aperçut les trois grands bâtiments circulaires de désalinisation d'eau de mer qui rompaient le charme de la côte et annonçaient l'arrivée imminente. Des tourbillons de poussières s'élevèrent dans les rayons des phares alors qu'il descendait tête baissée les trois marches rétractables du taxi. François attendit que le bourdonnement du rotor disparaisse complètement pour traverser la vaste clairière bordée de quelques grappes de figuiers de barbarie.

La façade de la petite bâtisse en pierre était presque entièrement masquée par un large arganier au tronc noueux et craquelé. Ce mas, rénové par ses grands-parents maternels, bénéficiait d'une génération domotique dorénavant dépassée mais François s'en satisfaisait. Chez lui, on ne trouvait pas non plus le traditionnel robot personnel souvent livré avec l'habitation. Seul son chien « Whisper », un setter irlandais, considéré comme un peu fada par ses voisins, l'accueillit chaleureusement. Ses aboiements puissants résonnèrent quelques instants dans la maison comme à chaque retrouvaille. Dans l'entrée, le miroir d'accueil s'illumina délivrant une série d'informations sur les données de la bâtisse : température intérieure des différentes pièces, taux d'humidité, niveau de stockage d'électricité, réserve en eau potable... Selon les préférences définies par

François, un bandeau défilant en bas du cadre lui rappela les dernières actualités. L'une d'elles écrite en caractères gras et rouges retint plus particulièrement son attention :

— **Édition spéciale « Mars Station Alpha » – Direct mondial à partir de 3h du matin.**

L'air préoccupé, François posa machinalement ses affaires et commença à dicter un message à son interface.

## 2. Jane

Jane se réveilla bien avant l'aube. Sa chambre baignait toutefois dans une douce lumière matinale générée par son plafond et ses murs intelligents. Au cours du dernier siècle, l'esprit était en quelque sorte rentré dans la matière. Devenue intelligente, grâce à l'avancée de la miniaturisation des microsystèmes et l'intégration poussée du logiciel à la particule, la matière était désormais programmable.

Sa journée commençait toujours de la même façon : un grand verre d'eau avalé d'un trait. Ressource précieuse dans cette région de Californie, l'eau était à nouveau en accès libre dans cette zone aride mais nécessitait une dépollution permanente qu'assuraient des nanorobots présents dans toutes les installations de stockage. D'origine franco-irlandaise, Jane vivait depuis le début de son adolescence dans cet état. À la séparation de ses parents, elle avait suivi son père qui menait sa carrière aux États-Unis. Son frère cadet était resté avec sa mère en France où ils avaient grandi. Jane habitait au nord de San Diego, sur les hauteurs du quartier de la Jolla, non loin de l'Université où elle avait étudié. De loin, son lotissement ressemblait à une colonie d'igloos alignés. Les « dome houses » étaient des constructions répondant aux normes antisismiques les plus performantes. Sous forme de demi-sphère, la structure offrait la résistance et la légèreté indispensables en cas de séisme ou de typhon. L'ouest américain, en première ligne depuis les premiers signaux du dérèglement climatique, n'avait pas été épargné par les crises mais c'est avec le « big one » qui avait touché la Californie que l'effondrement avait eu lieu. Une quinzaine d'années après ce tremblement de terre démesurément puissant et étendu, seule cette mégapole du sud californien la moins touchée de tout l'État, s'était véritablement relevée.

Après une routine matinale écourtée, Jane s'équipa avec une forme de fébrilité inhabituelle et entra dans le nuage. Comme la plupart des travailleurs de sa

génération, elle n'avait pas de lieu de travail physique. Son bureau se trouvait dans le « nuage éthéré ». Elle pouvait travailler depuis n'importe où avec son interface neuronale. La convergence des neurotechnologies avec la puissance de l'intelligence artificielle avait permis de maîtriser la communication directe entre l'esprit humain et les systèmes informatiques. La régulation mondiale qui s'était structurée autour d'une vision éthique avait cependant eu à cœur de limiter la prolifération d'interfaces neuronales invasives. L'humain disposant d'un cerveau augmenté devait avoir une raison très précise à cela : besoin médical, profession spécifique à haute technicité opérationnelle... Installée dans un fauteuil enveloppant au centre d'une sphère holographique, elle portait une combinaison légère auto-ajustable qui suivait chaque mouvement de son corps et lui permettait d'interagir avec son environnement numérique. Aujourd'hui comme tous les jours, elle allait travailler depuis chez elle mais aujourd'hui n'était pas n'importe quel jour. Elle visualisa et salua son équipe projet, composée de membres basés en Asie, en Europe et en Amérique du sud. Ce premier jour de l'été était un grand jour car le projet sur lequel elle travaillait avec tant d'autres depuis des années entrait dans une phase très spéciale. "Mars Station Alpha" était une entreprise d'envergure mondiale rendue possible par une collaboration internationale historique de toutes les agences et grandes entreprises spatiales. L'inauguration de cette nouvelle station spatiale internationale en orbite de Mars était imminente. Elle représentait une étape cruciale dans la conquête de l'espace lointain et de ses ressources. Le monde entier s'apprêtait à suivre cet événement en direct.

La planète rouge avait de tout temps suscité un intérêt particulier en raison de sa similitude avec la Terre et de la possibilité d'y découvrir des signes de vie passée ou présente. Les progrès en matière d'exploration spatiale et notamment les premiers vols à propulsion photoniques avaient rendu possible l'installation de cette nouvelle station orbitale. Les trajets habités depuis la Terre duraient maintenant moins d'un mois et trois années avaient suffi à assembler ce complexe opérationnel qui allait pouvoir accueillir un premier équipage permanent d'environ deux cents personnes. Très loin des compositions en modules des premières générations de stations comme l'ISS1, la MSA était environ vingt fois plus massive et surtout en forme d'anneau. Il s'agissait de la première station à gravité artificielle.

Ingénieure en aérospatiale, Jane avait commencé à travailler dans le domaine de l'énergie photovoltaïque et avait développé avec son groupe l'ensemble des photovoiles intelligentes qui équipaient la station. L'arrivée de la navette internationale était prévue dans les prochaines heures et tout devait être prêt. Après une matinée très intense et alors que tout semblait en ordre de marche, Jane se déconnecta quelques instants du nuage pour prendre une pause. Elle se dirigea vers la cuisine, où son interface personnelle lui suggéra un en-cas équilibré et conforme et ses besoins caloriques du jour. Tous les flux d'informations qu'elle avait programmés étaient en boucle sur l'événement. Une notification audio interrompit sa pause et un visage familier se matérialisa dans un halo émanant du plafond :

— *Salut Jane, alors ça y est, c'est le grand jour ! J'ai mis le réveil pour tout à l'heure. Je penserai bien à vous. On croise les doigts. Je suis sûr que ça va bien se passer. On fait un point dès que possible avec papa. Je t'embrasse.*

Le sourire esquissé par Jane s'estompa brusquement alors qu'une alarme système retentissait.

En un instant, Jane était de nouveau en immersion avec son équipe qui analysait la situation. C'est la coordinatrice japonaise de l'agence basée à côté de Tokyo, Yumi Terasawa, qui commença le briefing :

— *Le poste de commandement avancé vient d'informer toutes les équipes d'un risque de collision de MSA avec un nuage de débris de fragmentation. La trajectoire orbitale des déchets a dévié sans explication il y a quelques minutes. Le timing d'impact serait quasi concomitant à l'horaire d'arrivée du transporteur P1 sur la Station.*

Sous surveillance étroite depuis l'explosion il y a quelques années de deux modules de travaux, ces déchets gravitaient depuis sous contrôle en orbite martienne.

La structure de la station en tant que telle était conçue pour résister à des impacts de cette nature mais son armature de voiles solaires pouvait subir des dommages réels.

À l'approche du convoi, les solutions qui se présentaient étaient soit la manœuvre d'évitement de l'orbiteur, soit la mise en protection de ses équipements plus exposés.

Après de longs échanges, chacun exposa son point de vue et Jane énonça à son tour sa position le plus calmement possible :

— *Oui, je suis d'accord. C'est possible théoriquement mais on n'a jamais testé le mode forteresse depuis la mise en service de la station. Si on arise les voiles, on ne peut pas se permettre le moindre souci pour les redéployer. La capacité de vie à terme sur MSA en dépend entièrement ! En clair, je suis plus favorable à l'évitement car on sait le gérer sans aucun problème. Et pour le vaisseau, je fais toute confiance au commandant...*

### **3. George**

Le voyage vers Mars avait duré à peine plus d'un mois. George commençait toutefois à trouver le temps long. La très grande partie des voyageurs l'avait passé

dans un caisson d'hibernation artificielle et seul un équipage resserré était resté opérationnel durant la navigation. En tant que Commandant et doyen de ce vaisseau baptisé « Pilgrim 1 », George Mc Gregor avait pour mission de faire arriver à bon port l'ensemble des passagers qui allaient investir la Station Alpha.

À 68 ans, Mc Gregor était la référence mondiale en matière de voyage spatial. Jeune doctorant en astronautique et ingénierie mécanique spatiale, passionné par la recherche, il avait consacré sa vie à l'exploration spatiale, gravissant rapidement les échelons de l'aérospatiale américaine. Sa renommée tenait aussi beaucoup à la première sortie extravéhiculaire martienne qu'il avait réalisée. 120 ans quasiment jour pour jour après Amstrong et Aldrin sur la Lune, Mc Gregor avait posé le premier pas humain sur Mars. Pris dans une tempête sèche de poussière privant toute la planète de rayonnement solaire, les images de cette première exploration n'étaient en revanche pas restées dans les mémoires. Les souvenirs personnels de cette période de sa vie étaient eux aussi très contrastés. Sa vie familiale avait largement pâti de son engagement professionnel et la mission de l'époque avait coïncidé avec sa séparation.

Il ne put s'empêcher de pester lorsqu'il prit connaissance de la menace des débris spatiaux en marmonnant dans sa barbe :

— *Après avoir pourri l'atmosphère terrestre pendant des siècles, on a recommencé à peine arrivé sur Mars !*

Li Cheng, son second, acquiesça :

— *Ça m'a vraiment frappé au départ le mois dernier... C'est la première fois que j'ai à ce point visualisé l'anneau de débris sur notre orbite géostationnaire !*

George esquissa un rictus :

— *Vous avez raison Cheng, la Terre ressemble de plus en plus à Saturne...*

Depuis l'existence d'un avant-poste permanent sur la Lune, toutes les missions spatiales avaient l'astre pour point de départ, livrant le spectacle navrant d'une planète Terre de plus en plus cerclée de débris.

L'équipage rassemblé dans le poste de commandement du vaisseau échangea avec la base pendant plus d'une heure sur la marche à suivre. Le silence se fit. La voix grave mais féminine de l'ordinateur de bord résuma alors les choix définis en y associant les différents paramètres techniques qui allaient permettre d'ajuster la navigation jusqu'à la station.

— *« La probabilité d'impact avec notre structure n'étant pas nulle, le module gravitationnel devra momentanément réintégrer le cœur du vaisseau ce qui occasionnera une perte de gravité interne au moment de l'arrimage ».*

George se tourna vers Li :

— *Je pense que la manœuvre d'évitement est la bonne décision pour MS1, j'ai plus de 200 futurs résidents qui viennent de se réveiller et qui attendent une station en état de marche... !*

Li Cheng hochait la tête :

— *Affirmatif commandant. Et ça nous rappellera des souvenirs de gérer l'arrimage en apesanteur...*

Pilgrim 1 était la toute dernière génération de transporteur spatial longue distance. Dotée de bras rotatifs elle permettait un voyage à gravité proche de celle de terre, plus favorable aux organismes dans la durée.

— *Cheng, organisez un point avec l'équipe médicale. Il faut avertir tout le monde en salle de réveil, énonça le commandant tout en se levant de son siège.*

George traversa lentement toute la salle de pilotage le visage empreint d'une gravité inhabituelle. Il longea ensuite un grand couloir à la lumière bleutée pour s'isoler dans sa cabine.

Dans cet espace, plutôt sommaire pour la cabine d'un commandant, se trouvait au milieu une table circulaire dotée de 4 sièges intégrés et au fond, derrière une cloison vitrée, une couchette suspendue attenante à un petit bureau. George, le débarrassa des quelques effets personnels qui s'y trouvaient. Un roman d'un très ancien auteur français qu'il aimait à relire en voyage pour sa vision surannée d'un futur apocalyptique, une bille de minerai vitrifiée qu'il conservait toujours avec lui depuis sa première mission martienne ainsi qu'un des rares clichés de ses deux enfants pris dans leur enfance avec leur mère. À la fin des années 2090, l'intensité de son engagement professionnel avait eu raison de son couple et cette photo, qu'il avait lui-même prise, était l'un des derniers reflets de leur vie de famille heureuse. La rareté des supports physiques rendait ce cliché très précieux aux yeux de George. Devant le palais du Taj Mahal, dont on pouvait distinguer les tours et la grande coupole blanche en arrière-plan, se détachaient trois visages rayonnants. Sur la gauche, une fillette d'une dizaine d'années, blottie contre sa mère. Elle regardait l'objectif en tendant un pouce dressé. De longues boucles blondes nouées en couettes dépassaient de son bob trop grand. De l'autre côté, aux bras de sa mère, un jeune garçon, coiffé d'une casquette des Lakers brandissait fièrement dans sa main un jouet ressemblant à un vaisseau spatial. Au centre, son ex-femme, désormais disparue, cachée derrière de grandes lunettes noires et vêtue d'une tunique blanche, se confondait avec le Palais.

George venait à l'époque d'accepter de participer à la première mission martienne en préparation qui impliquait notamment de passer une année en Inde au sein du nouveau centre spatial international. Les premiers temps accompagnant la découverte en famille durant l'été avaient vite cédé la place aux tensions liées à l'éloignement et à son accaparement total.

Un tintement, annonceur d'un message général, se fit entendre dans tout le vaisseau.

— « *Briefing général dans 30mn, toutes les unités sont attendues en salle des séances* ».

George regarda sa montre. En plus du temps universel coordonné, il conservait en favoris deux fuseaux horaires qui pointaient à cet instant précis à 17:17 pm et 01:17 am. Il prit une profonde inspiration et s'installa à sa console. Deux halos se matérialisèrent progressivement devant lui au-dessus de la table alors qu'une communication s'établissait.

— *Jane, François, c'est papa.*

## 4. L'annonce

François sursauta au son de la sonnerie. Dans la pénombre, les yeux encore mis clos, il saisit ses lunettes 3D et activa la connexion le cœur battant. Il vit d'abord le visage de son père, George. Puis celui de Jane, sa sœur, apparut. Après quelques mots se voulant rassurants quant au contexte, George s'interrompt un instant et sa voix changea de tonalité :

— *En fait les enfants j'ai assez peu de temps pour vous dire quelque chose de très difficile. J'ai décidé de ne pas revenir. Ce n'était pas forcément prévu ainsi mais je ne rentrerai pas sur Terre.*

Les enfants restaient sans voix.

— *Vous savez que je suis malade depuis quelque temps. J'ai fini par accepter un programme médical d'études sur des traitements expérimentaux à bord de la Station. La gestion de la fin de vie dans l'espace lointain est aussi la raison d'être de ce programme.*

Comme un film diffusé en accéléré, tous les moments marquants de vie avec leur père se mirent à défiler dans la tête de Jane et de François. Plutôt épisodiques ces dernières années, revenaient les Noëls, quelques anniversaires et surtout ce voyage en Grèce tous les 3 après la mort de leur mère.

— *Je n'ai pas eu le courage de vous l'annoncer avant le départ. J'en suis profondément désolé. Je vous aime...*

Un crépitement inhabituel se fit brusquement entendre et la liaison s'interrompt. Les halos s'estompèrent instantanément. François resta immobile un long moment, tête baissée, les yeux humides, avant de chercher à réactiver son interface.

De l'autre côté de l'Atlantique, Jane séchait également ses larmes lorsque qu'une information capta son attention.

« *Tempête géomagnétique en cours suite à une éruption solaire majeure* ».

À bord du Pilgrim 1, George, qui oscillait entre soulagement et culpabilité, dû se remobiliser sans délai alors qu'un point général allait commencer.

L'ordinateur de bord lui résuma la dernière information :

— « *Un orage géomagnétique à très haute intensité vient d'être signalé suite à plusieurs éruptions chromosphériques de classe X50 sur la face cachée du soleil. Le champ magnétique terrestre va subir de fortes perturbations de même que les réseaux électriques qui vont rendre les communications très compliquées pour un temps indéterminé* ».

À 62 millions de kilomètres de là, le reflet d'un mince croissant de lune scintillait sur une mer d'huile lorsque François sortit respirer. Il s'avança vers la falaise et fixa intensément les étoiles. De voiles émeraudes commencèrent à onduler lentement irradiant depuis l'horizon, l'infini du ciel.

François se dit que le soleil lui aussi pleurerait ce soir.

# ENSEMBLE, UN AVENIR RADIEUX

**Alexandre  
AYOUB**

La soirée s'annonçait bien plus éprouvante que d'habitude. Déjà épuisée par sa journée d'interaction au travail, Margaux observait la longue file d'attente qui semblait infinie. Une centaine de personnes essayait tant bien que mal de suivre les consignes des vigiles de ce nouveau centre de distribution alimentaire. Margaux avait l'habitude de celui de son quartier. Mais quand elle a appris l'ouverture de ce point, elle n'a pas hésité un seul instant : il était tout proche de la station de transport. Cela allait lui faire gagner un précieux temps de trajet pour se rendre ensuite chez ses grands-parents. La bruine et le froid rendaient l'attente difficile. L'odeur des plats cuisinés, flottant dans l'air, semblait se mêler à la vapeur diffuse exhalée par les grandes chaudières du centre. Son ventre gronda fort.

« Il serait bien temps qu'ils se dépêchent de nous servir » lui dit une dame, située à proximité, d'un âge proche de la retraite. En la regardant, elle lui fit un petit clin d'œil avec un grand sourire : « Ah, c'est malheureux qu'une jeune comme vous doive subir ces rationnements. Vous savez quand j'avais votre âge, nous avions de la nourriture à profusion ! C'est difficile à croire de nos jours ».

Margaux, juste âgée de 23 ans, avait grandi après la guerre et donc n'avait jamais connu cette période faste, également évoquée très souvent par ses grands-parents. D'ailleurs, ce n'était pas la seule jeune adulte qui faisait la queue, il y avait des représentants de tout âge et aussi presque de toutes classes sociales.

La longue attente poussa, finalement, les gens à se parler et Margaux, assez réservée de nature, se retrouva au milieu d'un échange : « Pourtant, aux informations, ils ont bien dit qu'un nouveau système de rationnement serait mis en place par le Consortium » affirma tout haut la dame âgée, avant qu'une autre personne ne précise : « Oui et j'ai entendu dire par ma nièce que ce serait une ED qui va le gérer ! Vous savez les entités digitales ! Avec elles, tout va bien se passer, après tout, c'est grâce à cela que nous avons gagné la guerre. »

Hormis un vague sourire, Margaux resta silencieuse. Elle se refusait d'intervenir lorsque les discussions abordaient certains sujets tels que les ED ou le Consortium. Par expérience, elle savait que cela se retournait contre elle, bien souvent. Certes, les gens toléraient les ED, car c'était grâce à leur utilisation durant le grand conflit de 2045 que les pays de l'Europe Libre ont pu vaincre. A contrario, le Consortium était véritablement honni. Pourtant, c'est bien lui qui a conçu l'âme de l'entité digitale. Quel paradoxe, pensa Margaux. Si on se retrouve à devoir être rationné ce n'est pas la faute du Consortium, mais bien à la folie des Hommes et des États.

Finalement, ce ne furent que des rumeurs : aucune ED n'avait pris en charge la gestion du centre de distribution. L'attente dure donc deux heures. Mais cela n'était pas une surprise pour Margaux. En tant qu'opératrice, elle savait bien que ce n'était pas une tâche pour les ED. Lorsque son tour arriva, elle présenta sa carte d'agente. Elle reçut une ration d'attribut supérieure. Comme d'habitude, cela souleva un murmure teinté de jalousie et de réprobation. Elle s'était aguerrie et ne s'en offusquait guère.

Les deux dames échangèrent à voix basse : « Ah ! Vous avez vu sa carte ? »

La dame au clin d'œil maugréa : « Oui... Elle travaille pour eux. »

En réalité, Margaux aurait tant voulu lui préciser qu'elle ne travaillait pas pour « eux » mais pour l'Agence Étatique de l'Économie. Seulement comment leur en vouloir ? La confusion est vite faite entre Agences et Consortium quand celui-ci a, de facto, en charge la gestion toutes les Agences appartenant à l'État.

C'était durant son adolescence qu'elle prit pour décision de devenir un jour opératrice. Une décision empreinte de responsabilité quand elle réalisa que ses grands-parents vieillissaient et qu'il faudra qu'elle prenne soin d'eux. Ses parents ont disparu peu après sa naissance. Sa mère périt lors d'un bombardement. Elle s'était aventurée hors du bunker pour essayer d'envoyer par satellite une photo de sa fille à son mari. Son père, simple soldat mobilisé avant la naissance de sa fille, fut porté disparu avec sa section quelques mois avant la fin de la guerre. Ils avaient reçu l'ordre irrationnel de résister, coûte que coûte, face à la grande percée menée par l'adversaire. C'est d'ailleurs, cette grande percée annonciatrice d'une humiliante défaite, qui incita les États Libres Européens à accepter les conditions du Consortium. Une proposition, inique selon certains groupuscules d'opposition, mais qui allait garantir la victoire totale en échange d'accords économiques inédits dans l'histoire de l'Europe moderne.

Ainsi, dès qu'elle obtint son diplôme universitaire, elle travailla très dur pour réussir la sélection afin d'intégrer l'Agence Étatique de l'Économie. Elle avait mérité les privilèges octroyés par sa carte d'agente. De plus, elle n'avait pas vraiment le temps pour répondre aux commentaires entendus en chemin. Elle devait se dépêcher pour partager sa ration avec ses grands-parents qui vivaient en zone résidentielle aménagée. Communément appelée "Grappe", cette organisation de l'habitat devait, officiellement, permettre de limiter la

pollution induite par les trajets. Les immeubles furent construits selon l'axiome qu'un retraité n'avait plus nécessité de se déplacer à plus de 10 minutes de son logement. Sauf que nul ne sembla avoir prévu les conséquences humaines de l'entassement de personnes en fonction de leur âge. Beaucoup critiquèrent le principe de ces Grappes. Cela revenait à isoler les retraités qui ne sont plus considérés comme des forces vives : devenant inutiles pour le travail.

Ce postulat fut issu de la réflexion d'une entité digitale appartenant à l'Agence de la Ville et de la Reconstruction. La proposition, soumise au parlement, se vit votée rapidement. Aussitôt, des entreprises détenues par le Consortium obtinrent le marché public et édifièrent ces nouvelles cités reliées aux villes par une ligne de transport : le Tube. Une sorte de métro à très grande vitesse, encapsulé au sein d'un cylindre soumis à une basse pression atmosphérique. Bien entendu, le Tube a bénéficié de la technologie d'automatisation du Consortium, assurant ainsi une parfaite ponctualité. Ce qui n'arrangeait pas les affaires de Margaux qui se pressa afin de ne pas rater son départ.

— Oh, mais c'est Margaux ! Que fais-tu là ? Tu es bien loin de ta zone de travail !

Surprise, car craignant un contrôle, Margaux, sursauta en découvrant son interlocuteur aux traits familiers, mais dont le nom lui échappait.

— Heu... Bonjour. Enfin sortie de sa torpeur causée par le bercement du Tube, elle se concentra pour nommer ce visage. Oui, c'était à l'Agence ! Tu étais un "transitoire"... Attends... Ton prénom, c'est bien Idriss, non ! ?

— Exact ! Excellente réponse, répondit Idriss avec un grand sourire. Ravi de ne pas avoir été oublié. Tu as une bonne mémoire, je ne pensais pas que tu allais t'en souvenir. Je ne suis resté que deux mois, après tout. Mais j'ai préféré résilier mon contrat. Je ne me sentais pas trop à mon aise à travailler au sein de l'Agence.

— Mais pourquoi ? C'est dommage, en plus d'être bien payé, tu avais aussi certainement droit à un quota de nourriture ? Déclara Margaux avec étonnement, car elle avait apprécié ce collègue temporaire qui s'occupait de la maintenance courante.

— Non, ce n'est pas le salaire ou les avantages, le problème, c'est juste que c'était une ambiance étrange. Tout le monde portait la même tenue. Et j'avais l'impression d'être constamment surveillé voire fliqué ! Au fond, je crois que c'était de travailler si proche d'une ED, ça me mettait mal à l'aise. Il faut dire que savoir que c'est une chose vivante et en même temps morte, ça fait froid dans le dos quand même ! Avoua Idriss en hochant la tête.

— Pour la tenue, nous portons simplement un uniforme afin de distinguer les divers grades et aussi pour préciser nos fonctions. C'est normal dans un système aussi complexe. Et je t'assure, personne ne te surveillait. Tu as certainement eu un accès de paranoïa sans plus. Et puisque les Agences sont en charge de

l'administration de l'État, c'est normal qu'il y ait de la sécurité. Expliqua-t-elle, d'une voix aussi neutre que possible afin de masquer sa contrariété.

Margaux n'a jamais compris pourquoi les gens ont parfois des réactions irrationnelles au sujet des Agences ou des ED. Ce à quoi elle rajouta au sujet de l'entité digitale, d'une voix plus rassurante :

— Et puis, tu sais ce n'est pas vivant dans le sens commun du terme, c'est juste des neurones qui ont été mis en contact avec un processeur quantique.

En prononçant ces mots, elle se douta que cela n'allât pas plus le convaincre. Alors, elle changea de sujet. La conversation redevint plus légère, car Margaux n'aimait pas trop s'étendre sur les sujets polémiques. Ils évoquèrent quelques anecdotes et les projets de Idriss. Margaux l'encouragea tout de même à passer le concours d'opérateur afin qu'il puisse avoir une meilleure vision des ED, puis descendit à son point d'arrêt.

Sur le chemin, entre mille préoccupations, elle songea qu'elle pourrait aussi trouver un autre poste moins soumis à controverse. Mais le choix restait limité. Le seul avantage, comme lui rappelaient ses grands-parents, était que sa classe d'âge ne connaîtrait jamais la dureté du chômage et de la crise du travail. Enfant durant la guerre, jeune adulte lors de la reconstruction, ils constituaient la nouvelle force motrice de cette société. D'ailleurs, une immense affiche publicitaire, située non loin de l'appartement de ses aïeux, illustre en image ses pensées. Sous un soleil radieux, une entité au regard bienveillant, ses traits et son corps laissant deviner une structure robotique, marche en tenant la main d'une petite fille. Il s'agit d'une sorte de mécanisme à la représentation éthérée, symbole d'un futur illuminé sous l'auspice de la technologie digitale. Cette technologie révolutionnaire qui a transformé la société moderne et permit une digitalisation totale de l'économie.

Margaux aimait regarder chaque soir cette affiche. Chaque fois, elle se surprenait à sourire (ce qui lui était rare) en voyant cette petite fille si heureuse. Seul bémol, le slogan publicitaire qui prenait bien trop de place. « Avec le Consortium, ensemble, un avenir radieux » murmura Margaux, en lisant mécaniquement l'affiche.

La porte s'ouvrit lentement, laissant apercevoir les silhouettes bien frêles des grands-parents ; la réforme de la politique alimentaire a provoqué des ravages parmi certaines populations.

— Comment va notre petite-fille? Tu dois être épuisée de faire tous ces déplacements ! On s'en veut, tu sais... Tu n'as pas besoin de venir tous les soirs, tu es déjà si fatiguée.

— Ne vous inquiétez pas, ça va. Et puis de toute façon l'Agence m'offre trop de nourriture donc, je ne vais pas la jeter !

— L'Agence, pesta le grand-père d'une moue coutumière, l'Agence... En ces temps de malheurs, elle servira au moins à ça. Mais enfin, elle t'a permis d'obtenir une belle situation ma petite fille, se ravisa-t-il, en lui posant une bise sur le front.

— Laisse le parler, intervint sa grand-mère, tu sais bien que papi aime radoter.

— Je radote peut-être, mais tu sais ma petite Margaux, j'ai gardé des valeurs que m'avait transmises ma mère qui fut douanière. Elle était fière de servir et d'honorer l'État. Ensuite, moi qui étais professeur des écoles, j'avais encore cette vocation pour accompagner et aider tous mes jeunes élèves... Mais depuis cette maudite guerre tout ça a disparu y compris nos proches ! Et on me dit que c'est le progrès.

Margaux, même si elle ne le partageait pas, comprenait le ressentiment de son grand-père. Cela s'expliquait par sa déception concernant la profonde mutation du sens du travail et la perte de certaines valeurs d'entre aide. Mais le plus grand malheur, pour lui, fut l'abolition de l'emploi public : la fin du statut de fonctionnaire faisait partie des accords signés avec le Consortium.

C'était en 2054, un monde nouveau émergea des entrailles sanglantes de la guerre. La victoire des alliés européens ne s'obtint, in fine, que suite à l'intervention de ces entreprises de très haute technologie. Ces années de combat se révélèrent terribles. Ce fut une guerre industrielle où l'écrasement de l'Homme se faisait par l'acier et le métal, par le souffle des explosions, par le feu des armes irradiantes toujours plus meurtrières. La situation désespérée face à la défaite à venir, incita les pays alliés à signer des accords avec ces sociétés. En échange de cette sujétion, le Consortium leur offrit la capacité d'obtenir la victoire grâce à une arme secrète. C'est ainsi que le public découvrit l'existence des Entités Digitales. Sous l'égide de cette nouvelle intelligence artificielle, le théâtre d'opérations se vit réorganisé en profondeur ; les généraux et autres acteurs décisionnaires se retrouvèrent sous la tutelle de ces ED. Les drones de combats, synchronisés par celles-ci, dominèrent le champ de bataille, remplaçant ainsi le soldat, et épargnant de précieuses vies humaines. L'omnipotence de la technologie assura une victoire totale. Aussi, malgré la rancœur, les grands-parents de Margaux, comme nombre de leurs concitoyens, devant l'atrocité de cette guerre et de la perte de leurs enfants, acceptèrent de voter les nouvelles lois qui entérinaient les accords. Une nouvelle société surgit alors au lendemain de la victoire.

— Opératrice Margaux ! Votre niveau d'interaction a baissé sur la dernière heure ! Veuillez vous ressaisir. La voix résonnait au travers de son implant cochléaire. Chaque opérateur disposait de ce dispositif qui rend possible la communication avec l'entité digitale. Mais il est aussi utilisé de façon détournée par la responsable de section, Madame Khira, qui en profite pour donner, ou plutôt aboyer ses ordres sur ses "dactylos" comme elle les nommait. À plusieurs reprises, elle revendiqua l'utilisation de ce terme étrange en référence, d'après ce qu'en avait compris Margaux, à des machines datant du siècle dernier.

Margaux était restée dormir chez ses grands-parents ce qui n'arrangea pas son état de fatigue, car elle a dû se lever aux aurores pour être à l'heure à son travail et surtout profiter du petit-déjeuner offert tous les matins par son employeur.

— Désolée Madame, cela ne se reproduira plus , répondit Margaux à travers le microphone de son casque. Très consciencieuse, elle s'en voulait de cette perte de concentration.

Logés dans la salle dite "d'interaction", les opérateurs et leur surveillante n'avaient que peu d'éléments qui auraient pu pourtant les distraire. La sobriété était de mise à l'Agence Étatique de l'Économie. D'ailleurs, presque toutes les autres Agences avaient de commun cette austérité dans la décoration. Remplaçant les ministères, suite aux accords signés par les gouvernements et le Consortium, elles se devaient d'afficher sérieux et rigueur, y compris dans l'architecture, pour faire face aux critiques. En effet, la population s'était sentie spoliée par ces accords et un profond ressentiment subsistait dans les foyers.

L'ascenseur rencontrait rarement des pannes. Mais parfois, lorsque l'hiver se faisait très rigoureux, des délestages électriques étaient organisés pour réguler la consommation. Dans cette situation, Margaux et ses collègues du service devaient entreprendre l'ascension des trente étages à pied. Heureusement, ce phénomène se faisait de plus en plus rare ; le Consortium ayant accepté de mettre à disposition quelques entités digitales au service de l'entreprise d'électricité nationale. La porte de l'ascenseur s'ouvrait sur un petit hall ; d'où partaient plusieurs couloirs aux tonalités neutres. Ce mélange de blanc et de gris, ne gênait pas Margaux, lorsqu'elle arrivait tôt le matin. N'étant pas d'un caractère expansif, elle ne ressentait pas le besoin d'avoir un environnement trop coloré. Aussi, elle était ravie le jour où elle découvrit la couleur beige foncé de sa tenue. Plus tard, elle apprit que le Consortium avait mené des études d'impact et de bio-statistique auprès de la population. L'objet étant d'évaluer les couleurs les moins irritantes et les moins provocantes envers une foule. Par l'altération de la perception, il était ainsi possible de réduire les sentiments négatifs envers les employés. À cet égard, cet uniforme fut imposé pour toutes les catégories.

Mais suite à des problèmes d'agressions, souvent verbales heureusement, un vestiaire fut aménagé au sous-sol permettant aux agents de se changer. Peu de citoyens comprenaient la distinction entre les Agences et le Consortium. Suite aux accords, les missions d'intérêt général autrefois dévolues à l'administration publique se voient transférer aux Agences. « Le Consortium assurant juste la gestion de ces Agences, il était déraisonnable d'affirmer que les agents travaillaient directement pour lui » ne cessait de rappeler le directeur lors du traditionnel discours de nouvelle année.

En tant qu'opératrice, Margaux appartenait à la "catégorie A" et bénéficiait d'un salaire bien au-dessus de la moyenne et surtout disposait d'un complément de revenu sous forme alimentaire. Sa carte d'agente lui octroyait ce droit. L'alimentation de la population demeura un problème depuis la guerre. L'État essayait par la mise en place de centres de distribution d'équilibrer

la redistribution alimentaire. Toutefois, la solution prenait du temps, car la nourriture se voyait être un enjeu entre les différentes puissances politiques et économiques.

Située au trentième étage et spacieuse, la pièce, où exerçait l'unité de Margaux, bénéficiait de la lumière traversant les trois grandes fenêtres. Dans la ville, les rares tours appartenaient au Consortium. Mais la reconstruction avançait à grands pas depuis la fin des hostilités, il y a dix ans. Dans la salle adjacente, se trouvait la machinerie contenant l'ED gérée par son service. Souvent, lorsque les nouveaux employés, une fois le sas de décompression franchi, découvraient cet endroit, ils étaient saisis par la ressemblance avec une chambre de réanimation d'un hôpital. De gros tubes d'oxygène et d'azote plongeaient dans un réacteur servant de biocatalyseur thermique. C'était l'endroit où demeuraient, maintenu en vie, les neurones du processeur. Ils évoluaient dans une solution vitale qui leur permettait de développer les nombreuses dendrites. Ces terminaisons nerveuses terminaient leur croissance en se connectant sur des micro-plaques supraconductrices reliées au processeur quantique. Ponctuellement, des bips de surveillance résonnaient, lorsque qu'un critère vital déviait de sa norme. Les employés œuvraient, vêtus de blouses blanches stériles. Leur unique objectif consistait à maintenir la viabilité de ces cellules humaines. Car les ED avaient cette singularité de posséder un processeur associé à des neurones humains. Ce qui faisait dire aux non-initiés qu'ils étaient en présence d'une créature ni vivante ni morte.

Les autres pièces restaient dévouées aux divers services d'administration et de maintenance. Chaque étage étant bâti selon un archétype similaire, on pouvait ainsi dénombrer une quarantaine d'entités digitales sur les 50 étages qui composaient la grande tour.

Installé en plateau, comme celui de ses dix-neuf autres collègues, le bureau de Margaux était recouvert de divers types de câbles de connexion, et d'un imposant ordinateur assurant la connexion avec le terminal de communication. Cette organisation de bureaux en plateau ne les dérangeait pas ; les opérateurs portaient le casque de réalité virtuelle toute la journée et n'étaient donc pas troublés par la promiscuité de leurs collègues. Cependant, ils pouvaient, bien entendu, communiquer entre eux grâce au microphone, non pas à voix haute, ce qui aurait généré beaucoup trop de brouhaha, mais discrètement. Enfin, un système de gants magnétiques leur offrait la possibilité d'utiliser un clavier virtuel. Ce qui donnait de l'extérieur une vision énigmatique de doigts bougeant dans le vide. Pour des raisons de coût de production, les casques n'avaient pas bénéficié des progrès technologiques acquis dans les autres domaines. Aussi, le port en continu presque toute la journée apportait beaucoup de fatigue voire des problèmes de posture pour certains agents. Néanmoins, cet appareillage était nécessaire à l'accomplissement de leur mission. Les opérateurs avaient le délicat rôle de communiquer avec l'ED, en utilisant un langage de requête dédié. Suite à cet échange, l'ED priorisait les demandes et ordonnait à des ensembles de processus de s'activer pour exécuter les tâches requises pour mener à bien la demande. Ces processus, logés

dans des machines virtuelles, pouvaient ainsi accomplir les actes qu'autrefois les agents du ministère des Finances réalisaient. Ainsi, tel processus pouvait se connecter à l'application gérant le paiement de la taxe pour l'usage du Tube et vérifier les déplacements des usagers ; tel autre processus ordonnait des transactions bancaires pour un remboursement de trop-perçu. À travers la propagation de ces processus, l'ED érigea un maillage qui s'infiltrait au sein de chaque objet numérique.

— Nicole, as-tu pu débloquer le processus qui traite la prise en charge des amendes irrécouvrables ? Demanda Margaux via son terminal de communication.

— Oui, avec l'équipe support, nous avons trouvé le bogue qui a provoqué le dysfonctionnement. C'était l'ED ESI-49 qui a eu une chute d'approvisionnement en glucose et n'a donc pas transmis à notre ED les données requises en paramètre d'entrée, expliqua Nicole.

Chacune des ED avait un petit nom informel pour les différencier, mais cela demeurait une dénomination technique afin d'éviter le risque d'anthropomorphisme. Margaux s'était bien doutée de la raison de la panne d'ESI-49. Car, maintenir en activité constante le processeur neuro-organique des ED, relevait chaque jour du miracle, pensa-t-elle bien souvent.

Même si les ED sont au cœur du fonctionnement de la société d'après-guerre, la complexité de leur matrice technologique n'a absolument rien de comparable aux premières ébauches de l'intelligence artificielle des années 2020. L'avancée majeure survint lorsque la science réussit à franchir deux obstacles qui paraissaient insurmontables : la création d'un matériau supraconducteur à température ambiante et l'achèvement de l'intrication quantique.

Après la déception des scientifiques Sud-coréens en 2023 sur le matériau "LK-99", la communauté des chercheuses et des chercheurs parvint enfin à la réussite grâce aux financements de start-up visionnaires. Quelques années plus tard, l'aboutissement des travaux sur l'intrication quantique permettait enfin la construction du premier processeur quantique. Margaux savait tout cela, car lors de sa sélection sur concours pour le poste d'opératrice, une partie culture générale était requise. Elle savait aussi que la recherche sur la combinaison des cellules souches neuronales avec les qubits quantiques avait abouti à la première IA organique : l'ORIANE (Organique Intelligence Artificielle Neuro-Elementaire). D'ailleurs, une rumeur affirma que le nom ce premier processeur était un hommage à un écrivain du début du XX<sup>e</sup> siècle.

Les espoirs offerts par l'ORIANE se concrétisèrent très rapidement par des progrès fulgurants servant de base à la construction de la première entité digitale ! La puissance de calcul de ces nouvelles machines tendait presque vers l'infini. Ces travaux rencontrèrent des critiques quant à l'utilisation de neurones humains. Des mouvements d'opposition évoquaient l'ouverture de la boîte de Pandore. Évidemment, la poursuite de ce genre de recherche aurait été réglementée par l'éthique sociale dans un État en paix. Or, la menace d'une

future guerre, octroya une certaine latitude à ces sociétés qui dorénavant, se faisaient appeler Consortium.

Maintenant, que les épreuves de la guerre sont passées, de nombreuses voix rappellent ces anciens problèmes d'éthique. Des manifestations eurent même lieu devant certaines Agences, obligeant Margaux à se faire discrète lors de sa prise de poste tôt le matin.

— Madame, le taux d'activité est revenu à la norme. Margaux informa sa supérieure qui en fut soulagée.

Ce taux et autres indicateurs retraçaient les milliards d'opérations par nanosecondes effectuées par le système quantique. Cette fabuleuse puissance de traitement informatique a permis de remplacer la plupart des métiers qualifiés alors "d'intellectuels". Nul secteur n'échappa à l'hubris de la machine. Les métiers artistiques furent les premières victimes. La création, jusqu'alors réservée à la puissance de l'imaginaire humain, devint une vague combinaison de chiffres binaires. Un ensemble de 0 et de 1 numérique aggloméré, façonné pour composer ce dont seul l'esprit humain pouvait jusqu'à présent se prévaloir. La beauté propre au travail de l'artiste devient un standard défini par une entité au trait démiurgique. L'ED pouvait devenir une entité démentielle si des limites ne lui étaient pas fixées.

Toutes ces polémiques n'intéressaient pas trop Margaux. Son travail demandait beaucoup de concentration et d'investissement. Elle était dans le concret et trop préoccupée par les considérations matérielles pour se fourvoyer dans ces problématiques. Malgré les propos rassurant à l'égard de ses grands-parents, la ration alimentaire du soir ne lui suffisait pas.

Dans une société en proie à une crise alimentaire permanente, l'heure du déjeuner revêt un moment important de la journée d'un travailleur. Heureusement, le Consortium détenait la majeure partie des terres cultivables, grâce à la nouvelle réforme agraire appliquée au sortir de la guerre. Margaux se réjouissait de cette situation, car les repas du midi, toute raison gardée, étaient fastueux.

Accompagnant son unité, à l'heure de sa rotation, elle se dirigea vers le grand réfectoire qui occupait les deux premiers niveaux de la grande tour de l'Agence. Ce qui la chagrinait était qu'elle ne pouvait qu'occasionnellement choisir l'heure de sa rotation, car la présence d'un opérateur est toujours requise auprès de son ED. Aussi, parfois, n'arrivait-elle que vers 14h00, le ventre bien vide. Ce jour-là, elle était accompagnée de sa jeune collègue Néïs, chacune avec son plateau et faisant la queue pour recevoir leurs rations protéinées. Les divers postes de la cuisine étaient assurés, bien entendu, par des humains. « Les ED ne savaient pas encore cuisiner des plats », pensa Margaux avec un rare humour. Très souvent, c'était des agents au statut de temporaire qui se voyaient affecter aux tâches techniques et parfois en renfort à la cuisine.

— Bon, j’espère que le déjeuner sera encore plus copieux qu’hier ! Dit Néïs à voix haute ce qui fit sortir Margaux de sa rêverie.

— Oui, mais quand même grâce à l’Agence, nous avons déjà une bonne qualité de nourriture, précisa Margaux.

— Si seulement il n’y avait pas eu cette guerre, nous en aurions encore plus ! insista Néïs.

— Si seulement il n’y avait pas eu ces accords commerciaux surtout ! reprit une voix grave qui surprit les deux collègues.

— Pardonnez-moi, mais je n’ai pas pu m’empêcher de vous entendre parler. Margaux reconnut, le jeune agent de service affecté depuis peu en cuisine. Il devait probablement avoir juste une vingtaine d’années.

— Bonjour, je m’appelle Aloys, je ne travaille ici que depuis deux semaines, en tant qu’agent technique. Néïs lui retourna un rapide sourire pincé, elle n’avait pas pour habitude de fréquenter les agents peu valorisés. Une rémanence de distinction de classes sociales, pourrait-on penser.

Pourtant, le Consortium finançait souvent des campagnes publicitaires pour recruter des agents temporaires. Margaux avait en tête la dernière annonce publicitaire qui passait en boucle à la télévision et sur le réseau social : “Devenez agent temporaire et côtoyez le cœur de la modernité au sein de nos Agences Étatiques”. Toutefois, il s’agissait là d’un statut bien plus instable dans cette société où la hiérarchie sociale est définie, implicitement, par le poste occupé.

— Pourquoi parlez-vous des accords commerciaux ? Vous êtes contre ? demanda Margaux d’un air suspicieux.

— Évidemment, je suis contre, tout le monde sait que pour gagner, l’État a dû accepter de leur céder les terres agricoles. Alors qu’avant, il n’y avait jamais eu de problème avec la nourriture dans ce pays, affirma avec vigueur, le jeune serveur.

— Peut-être, mais l’important, c’est d’avoir gagné la guerre, non ? Nous serions tous devenus des esclaves sinon. Enfin pour ceux qui auraient survécu, répondit Margaux pour qui le sujet lui rappela la perte de ses parents.

— Je ne sais pas. Sommes-nous si libres que ça lorsque notre quotidien est de savoir ce que l’on va manger demain ? Sommes-nous si libres en sachant que nous ne pourrons jamais plus acheter de terre ? Non, ces accords sont iniques !

— Iniques ? Repris Margaux exaspérée. Vous reprenez la propagande de ces groupuscules d’opposition. Mais ces terres, qui ont été vendues, sont les seules parcelles qui n’ont pas été irradiées à cause des micros bombes tactiques qu’ils ont lancées contre nous ! Et puis comment aurions-nous pu exploiter les terres cultivables sachant le manque de mains d’œuvre ? Ajouta-t-elle, en se souvenant des éléments historiques enseignés à l’école.

La conversation devenait plus intense, les souvenirs, les peines de Margaux affleuraient. Rarement, ses collègues évoquaient ainsi les temps passés, et la critique du Consortium était mal vue au sein de l'Agence.

— Et comment fait-il, le Consortium ? Ils ont fait venir des migrants des pays ayant échappé au massacre, en leur promettant monts et merveilles. Tout ça pour être parqués et travailler sans restriction. En fait, un peu comme nous tous ici... Non, non, ouvrez les yeux ! Les emplois sont détruits, certains métiers disparaissent même ! Maintenant, tout se fait grâce aux ED. D'une société où le sens du travail trouvait une raison d'être, nous devenons juste de la matière première en quelque sorte. On subit ce que les Ouvriers Spécialisés avaient dû affronter dans les années 1970... J'ai cherché dans les archives, regardez bien sur le réseau, comment les premiers robots automatisés les ont alors mis au chômage !

La passion des propos de Aloys était palpable, cela virait presque à une sorte d'énervement tant il était investi. Mais Margaux ne put se contenir :

— N'importe quoi ! S'exclama-t-elle, agacée par ces arguments fallacieux.

Un ralentissement de la queue commençait à se faire ressentir, car Aloys, égaré dans sa diatribe, n'assurait plus le service des entrées. Margaux ayant remarqué cela, pris les devants en proposant à Aloys de se retrouver un autre jour pour en parler. Contrairement à lui, elle connaissait les codes implicites et il était de tradition que les repas se déroulent dans le plus grand calme. L'Agence tenait à constamment maintenir une image de professionnalisme en tout lieu et toute circonstance. D'autant que ces derniers mois, un frémissement de révolte, porté par les plus jeunes, parcourait la société. Face à l'émergence de cette dynamique négative, les dirigeants du Consortium usèrent de stratégie d'influence à grand renfort de plan publicitaire. Pourtant, de nombreuses questions commençaient à surgir, sur l'utilité réelle des entités digitales.

La journée de travail de Margaux se termina, comme souvent, tard dans la soirée. Un peu déprimée, elle pensait encore à la longue file d'attente pour récupérer sa ration. Cependant, en ce crépuscule automnal, une étrange agitation bruissait dans le hall central. Subrepticement, deux hommes vêtus d'uniformes de l'Agence pour la sûreté, tentaient d'enserrer un individu. Malgré tout curieuse, elle ne put se retenir de s'approcher de la scène, tout en se dirigeant vers la sortie. Quelle surprise de voir Aloys, le jeune agent temporaire. Un des hommes de la sécurité était en train de lui parler :

— Je vous le répète, mon ordre est de vous accompagner au commissariat pour éclaircir certaines informations.

— Je n'ai rien fait, je ne vous suivrai pas tant que je n'ai pas une explication ! Répéta fermement Aloys. — Monsieur, tout ce que je sais, c'est que vous avez été signalé par l'ED gérant l'anticipation de menace sécuritaire.

— Mais c'est irrationnel, vous n'avez pas le droit de m'arrêter alors que je n'ai commis aucun crime ! — Allons monsieur, suivez-nous dans le calme.

— Non, je refuse, vous n'avez aucun droit de me forcer à vous suivre.

Un attroupelement commençait à se former. Aussitôt, des uniformes pourpres, ceux des agents du service de la sécurité de l'immeuble venaient prêter main forte.

Margaux n'eut pas le fin mot de l'histoire, car elle ne pouvait se permettre d'arriver trop en retard pour la distribution alimentaire du soir. Elle ne pouvait pas se permettre de la rater pour ses grands-parents.

En chemin, elle s'interrogea sur le rôle des ED. Ce sont de formidables outils de puissance de calcul, mais pouvaient-elles se tromper lorsqu'il s'agit de déterminer les intentions d'un humain ? Car en y repensant, ce jeune Aloys, était un peu excessif dans ses propos, mais aurait-il pour autant pu faire preuve de violence ? Elle pensa être bien placée en tant qu'opératrice pour mieux que quiconque comprendre la pensée et les intentions d'une ED. Et justement, grâce à sa structure neuro-organique, jamais une entité digitale ne pourrait faire des erreurs ou interpréter faussement un acte. La plus grande partie de son système était infaillible puisqu'au fond, c'était basé sur de l'électronique. « Non, elles ne pourront jamais faire d'erreurs » pensa-t-elle en apercevant une immense affiche qui montrait la petite fille donnant la main à l'être angélique.

# UNE JOURNÉE ORDINAIRE

Sophie  
CHAMBON

C'était une journée ordinaire pour l'agent T-26119. Comme il en avait existé une dizaine, une centaine, des milliers. Rien ne changeait jamais, pour l'agent T-26119. Après une nuit en cryo-stase, chaque agent s'éveillait pour se sustenter, effectuer ses rendez-vous planifiés, et travailler au service de l'État, selon les tâches qui lui avaient été assignées. C'était là le but même de son existence, la raison pour laquelle chaque agent avait été créé : participer au bon fonctionnement du pays, représenter son gouvernement auprès du peuple.

Il n'y avait pas de place pour la futilité ou le sentimentalisme. Chaque instant était productif, chaque moment visait à une série d'objectifs fixés depuis la naissance de l'agent. C'était là ce qui participait au rayonnement de leur beau pays, à son fonctionnement parfait, dénué de failles. Dans ce système, l'agent T-26119 était un des nombreux rouages d'un mécanisme bien huilé. Rien ne le différenciait à priori de ses collègues, et c'était ainsi qu'il devait en être.

C'était après tout le motto de la fonction publique, la devise par laquelle tout leur système était défini : *Un fonctionnaire ne doit se distinguer de ses pairs que par le travail accompli*. Et l'agent T-26119 était un excellent travailleur, s'élevant ainsi de la seule manière qu'il lui était autorisé de faire.

Sa productivité lui permettait de répondre à un nombre de messages écrits supérieur à la moyenne imposée, et d'enchaîner les rendez-vous avec efficacité. L'agent T-26119 était, à n'en pas douter, une expérience réussie. Tant et si bien qu'il s'envisageait, dans son ignorance la plus totale, de lui offrir une promotion. Une promotion qui étendrait son univers de vie. Qui lui permettrait peut-être même de s'aventurer dans le monde extérieur.

Mais cela, l'agent T-26119 n'en avait pas la moindre connaissance. Il n'avait pas même la capacité de s'en préoccuper. « Préoccuper » était d'ailleurs un bien

grand mot : les fonctionnaires n'étaient pas conçus pour être capables d'anxiété. Ce serait les rendre trop humains, faillibles. Et n'était-ce pas là un chemin tout tracé vers une chute inéluctable, que d'employer des êtres dont la conscience pourrait les pousser à remettre en cause le système auquel ils contribuaient ?

C'était donc en toute candeur que l'agent T-26119 avait entamé son dernier rendez-vous de la matinée, recevant dans son bureau une femme dans une situation compliquée. L'agent T-26119 avait été bien programmé : il connaissait les paroles empathiques, mais fermes, à réserver au contribuable dans une situation pareille. Il ne se laisserait pas démonter par les larmes, les suppliques, ou les demandes multipliées d'avoir pour interlocuteur « un véritable humain ». L'agent T-26119 ne comprenait d'ailleurs pas cette dernière requête : c'était bien un être humain qui leur faisait face. Un humain conçu pour servir et représenter l'État et ses intérêts.

Pourtant, aujourd'hui, la contribuable ne lui avait pas réservé ni l'une ni l'autre de ces attitudes : elle s'était montrée silencieuse et attentive, hochant gravement la tête à ses paroles. Elle était ensuite partie prestement, comme si un autre rendez-vous l'attendait après celui-ci. Un départ si précipité qu'elle en avait oublié quelque chose derrière elle...

L'agent T-26119 n'avait pas eu le temps de l'interpeller pour lui signaler son oubli. La contribuable était déjà fort loin, lorsqu'il avait constaté cette omission. Le protocole était clair, dans une situation pareille : l'agent se devait d'appeler le contribuable concerné pour lui signaler son oubli. L'objet était ensuite mis en boîte, et conservé à l'abri des regards en attendant le retour de son propriétaire. L'agent T-26119 savait tout cela : il n'existait pas une règle qui n'était pas imprimée dans son esprit corvéable. Et pourtant...

Son attention se retrouva captée par l'objet multicolore, l'agent fasciné par cet éclat de vie introduit dans son morne quotidien. Un chouchou, aux couleurs de l'arc-en-ciel, comme celui qui ornait parfois leurs fenêtres virtuelles à la météo interchangeable (il avait été prouvé que le travail des agents était plus efficace s'ils avaient l'illusion d'un extérieur à portée de main).

L'objet était si différent de leurs élastiques réglementaires, d'un noir uni, à destination des agents de la fonction publique qui en avaient l'utilité au quotidien. Il n'était pas conçu pour être pratique : c'était un objet qui visait à se faire remarquer. À se distinguer.

L'agent T-26119 connaissait parfaitement le protocole. Il l'avait toujours suivi avec exemplarité, jusqu'à cet instant précis. Sa main se referma sur le chouchou, yeux furetant à gauche et à droite, la peur s'infiltrant pour la première fois dans son esprit basique et malléable. L'agent T-26119 n'avait pas été conçu pour désobéir, et c'était malgré tout ce qu'il était en train de faire, glissant le chouchou dans sa poche, son cœur battant à vive allure à un rythme qu'il n'avait jamais connu jusqu'alors.

L'agent T-26119 avait toujours été particulièrement productif : pourtant, après une pause de midi où il avait absorbé les pilules qui lui étaient réservées pour leur apport calorique précis, l'agent se révéla incapable de se concentrer sur les messages qu'il devait rédiger, les poursuites qu'il devait effectuer. Tant et si bien que son responsable prit le temps de lui rendre visite, lui faisant constater, avec douceur, mais intransigeance, que sa moyenne était en chute.

« Il faut vous ressaisir, mon pauvre enfant. Avez-vous pris vos pilules et consommé votre eau minérale en quantité suffisante ? »

L'agent T-26119 avait hoché la tête, partagé entre perplexité et anxiété, des émotions nouvelles pour le fonctionnaire, qui ne savait qu'en faire. Il demanda à prendre sa pause réglementaire, ce qu'il ne faisait habituellement qu'en y étant forcé. Il n'en avait jamais compris l'intérêt, c'était une nouvelle obligation qui s'était soudainement imposée à eux, sans préambule.

Bien sûr, l'agent T-26119 ignorait que cette pause avait été obtenue par les activistes du Front de Libération des Fonctionnaires, une victoire modeste pour l'association et ses membres, dans un combat de longue durée. L'agent T-26119 n'avait pas le temps de s'intéresser à la politique : cela ne rentrait pas dans le cadre de son travail, de ses journées minutieusement planifiées.

L'agent T-26119 s'était rendu pour la première fois dans la salle de détente, si peu usitée par ses collègues et lui-même. Il ne pouvait d'ailleurs s'empêcher de se sentir coupable de se trouver en pareil endroit, son regard se posant brièvement sur la caméra qui le scrutait. Il tourna le dos à l'œil vigilant, tentant de prétendre ne pas le voir. Une fois encore, c'était une drôle d'émotion qui parcourait l'agent : un mélange d'embarras et de crainte, un ressenti intrus dans le quotidien bien réglé du fonctionnaire.

L'agent T-26119 retint son souffle, alors que ses doigts effleuraient l'objet interdit dissimulé dans sa poche. Oserait-il... ? Devrait-il... ? Sa respiration se bloquait dans sa gorge, tant et si bien qu'il ne put s'empêcher de se demander s'il était en train de mourir. Peut-être était-ce là le sort réservé aux agents transgressifs, leur organisme se détériorant un peu plus à chaque limite franchie... L'agent T-26119 n'aurait pas su le dire : il n'avait jamais commis le moindre interdit dans sa courte existence.

À toute vitesse, l'agent T-26119 sortit le choucou de sa poche, et la vision des couleurs arc-en-ciel lui procura une étrange sensation relaxante. Son souffle lui revint, le rythme de son cœur se calmant progressivement, tandis qu'il apprivoisait l'objet qu'il tenait dans sa main. Son regard ne s'en détournait plus, ses doigts pressant encore et encore la matière inédite, douceur interdite, prohibée.

Le temps s'écoulait. Il était temps pour l'agent T-26119 de mettre fin à sa pause. Ranger l'objet dans sa poche était un crève-cœur et, pour la première fois de sa vie, le fonctionnaire sentit sa gorge se serrer, prêt à verser des larmes semblables

à celles qu'il avait pu voir couler sur les joues des contribuables qu'il avait reçus dans son bureau. Il ne put s'en empêcher : au lieu de regagner directement son poste de travail, l'agent T-26119 se rendit aux toilettes.

Il n'y avait pas de caméra ici (une autre victoire du Front de Libération des Fonctionnaires) : l'agent T-26119 n'avait donc pas à s'inquiéter d'être observé. Le reflet du miroir lui renvoyait sa propre image, qu'il n'avait généralement pas la vanité de contempler. Sa gorge se serra un peu plus, tandis qu'il sortait à nouveau le chouchou de sa poche, son regard se partageant entre l'objet interdit et sa personne, dont il réalisait enfin pour la première fois les particularités : un nez un peu long, des cheveux lisses, longs, et fins, des yeux qui louchaient légèrement. Imparfait. Différent.

Le geste fut rapide, déterminé, son corps mû par une volonté qui ne semblait pas émaner de sa cervelle formatée : en un instant, le chouchou prit place dans sa chevelure, les couleurs arc-en-ciel ornant son crâne telle une explosion soudaine de vie. L'agent T-26119 ne pouvait cesser de s'observer dans la glace : jamais il ne s'était vu ainsi. Jamais il ne s'était vu, tout simplement. Les larmes, qu'il n'avait jamais vues sur le visage d'autrui, coulèrent sur ses joues, tandis que ses mains se posaient sur le miroir, tremblement inédit secouant chacun de ses doigts.

*Un fonctionnaire ne doit se distinguer de ses pairs que par le travail accompli.* Et pourtant... Pourtant, l'agent T-26119 ne ressemblait à aucun autre agent. À cet instant précis, il était sa propre personne. Une pensée dont l'interdit était si puissant que le fonctionnaire s'en retrouva sonné, abasourdi. Ce fut d'une marche presque automatique qu'il retourna à son bureau, oubliant de retirer le chouchou dans le processus.

Il ne remarqua pas immédiatement les regards de ses collègues, n'entendit pas les murmures pourtant absents de leur quotidien si régulé : il n'avait pas même allumé son écran, son regard se fixant sur l'image qui s'y reflétait, prisonnier du reflet qu'il n'avait jamais pris le temps d'observer jusqu'alors. Ce fut une main posée sur son épaule qui le ramena à la réalité, doigts serrés si forts sur son épaule qu'il en avait... mal ?

L'agent T-26119 ne connaissait pas la douleur : les larmes jaillirent à nouveau, tandis que ses yeux se levèrent vers son supérieur, dont le sourire n'avait rien d'apaisant.

« Qu'avez-vous mis dans vos cheveux, agent T-26119 ? »

Le fonctionnaire déglutit, ses mots lui échappant, tandis qu'il réalisait pleinement la portée de ses actes. Les tremblements qui avaient secoué ses mains s'étendirent à son corps dans son entièreté, et la prise sur son épaule se radoucit, tandis que son supérieur tendait une paume ouverte vers le ciel :

« Donnez-moi cet objet, agent T-26119. Par la suite, nous discuterons de vos congés. »

Un nouveau murmure s'éleva, avant que ses collègues ne soient forcés à se focaliser pleinement sur leur travail. Tout le monde savait ce que signifiait un congé : une reprogrammation avancée. Pour effacer tout comportement déviant. Cela n'avait jamais eu lieu ici jusqu'alors : le système était *parfait*, après tout. S'il n'y avait pas de failles, il n'y avait pas de reprogrammation. Et pourtant...

Le regard de l'agent T-26119 croisa celui de son reflet. Un reflet qu'il oublierait, s'il était reprogrammé... Il ne se rappellerait plus de la sensation du choucou contre ses doigts, des couleurs de l'arc-en-ciel qu'il ne se contentait pas de voir à travers une fenêtre artificielle, de toutes ces émotions inédites qui l'avaient traversé en si peu de temps, qui lui avaient donné, pour la première fois, le sentiment d'être *vivant*.

L'agent T-26119 prit alors une décision. Une décision T qui n'avait jamais été prise par un fonctionnaire, dans ce système si bien conçu qu'était le leur. Une décision qui bouleverserait à jamais sa conscience et son cheminement de pensées :

« Non. »

Le mot fit l'effet d'une bombe. Plus aucun agent ne pouvait se focaliser sur son travail, après avoir entendu l'impossible franchir les lèvres de leur collègue. L'ordre était brisé, la machine enraillée, chaque rouage oubliant sa fonction première devant l'indicible. Non. Non.

L'agent T-26119 répéta encore une fois ce mot, sous le regard outré et paniqué de son supérieur :

« Non ! »

À chaque répétition, le fonctionnaire y mettait plus de ton, plus de virulence, ses lèvres se fendant peu à peu en un sourire exalté. L'agent T-26119 se leva de sa chaise, repoussant cette dernière tout autant que son supérieur. Ses jambes se mirent en mouvement avant qu'il n'ait eu le temps de comprendre ce qu'il faisait, entendant à peine le « SECURITE ! » crié d'une voix si forte qu'elle aurait pu en faire trembler les murs.

L'agent T-26119 n'avait jamais ressenti le besoin de courir : à présent, il s'envolait, en direction d'une sortie qu'il n'avait jamais franchie. Il n'y avait pas de système conçu pour l'en empêcher : personne n'avait jamais imaginé que les fonctionnaires puissent développer une telle envie. Et ce fut une pluie battante qui l'accueillit, si différente du faux soleil qui brillait à travers leurs fenêtres.

Chaque goutte était une sensation nouvelle sur sa peau, le laissant bouche bée. La stupeur laissa place à l'hilarité : l'agent T-26119 ne cessa pas même de rire lorsqu'il fut soudainement plaqué au sol, sous le regard des passants médusés.

Il ne sut pas que la scène avait été filmée, diffusée et rediffusée malgré les efforts répétés de l'État pour effacer ce qui s'était passé. Il ne réalisa pas que cet événement avait ébranlé le pays, en faisant réaliser pour la première fois aux

citoyens que les fonctionnaires qui les recevaient étaient capables d'humanité. Une humanité réprimée, censurée, contrôlée. Non, l'agent T-26119 n'eut jamais connaissance de tout cela.

Car l'agent T-26119 avait pris des congés. De longs, très longs congés, dont personne n'était sûr qu'il reviendrait un jour...

...

C'était une journée ordinaire pour l'agent V-15048. Comme il en avait existé une dizaine, une centaine, des milliers. Rien ne changeait jamais, pour l'agent V-15048. Après une nuit en cryo-stase, chaque agent s'éveillait pour se sustenter, effectuer ses rendez-vous planifiés, et travailler au service de l'État, selon les tâches qui lui avaient été assignées. C'était là le but même de son existence, la raison pour laquelle chaque agent avait été créé : participer au bon fonctionnement du pays, représenter son gouvernement auprès du peuple.

Aujourd'hui, l'agent V-15048 recevait plusieurs contribuables en rendez-vous. L'un d'eux s'avéra particulièrement distrait, filant avant même que le fonctionnaire ne puisse l'interpeller. Les citoyens pouvaient être si négligents, parfois : celui-ci avait laissé derrière lui une barrette. Une barrette aux couleurs si... vibrantes. Vivantes.

# LE TRAVAIL DU FUTUR

**Elodie  
FRADET**

Le chant des oiseaux traverse la nuit quelques secondes puis s'éteint. Cinq minutes plus tard, le silence est recouvert par des piailllements plus vifs. Ils s'évanouissent un instant et resurgissent, avant de disparaître, supplantés par la voix – et quelle voix – celle de Rihanna, une chanteuse d'un autre temps. Cette voix est devenue la mienne, la bande-son de l'assistante robotique de Louis Dupré. Comme elle a été entraînée à le faire, ma voix susurre « Réveille-toi, bébé, il est huit heures, nous sommes le 1<sup>er</sup> août 2047, la température extérieure à Paris est de cinquante degrés » dans la langue programmée, le français. Louis n'a plus guère l'occasion d'utiliser l'anglais, l'allemand « péniblement appris au lycée », ou l'arabe, « depuis la mort de grand-mère ». Il a, à ce sujet, écrit en 2042, l'année de ses trente ans : « voyager au-delà de l'hexagone est désormais au-delà de mes moyens financiers ».

Louis Dupré traîne au lit : « Il ne se fait pas à l'heure d'été ». Il n'y a pas si longtemps, lorsque le pays changeait d'heure, deux fois dans l'année, l'hiver et l'été, ses habitants se bornaient à avancer ou reculer leur montre d'un chiffre, pour contribuer à l'effort collectif d'économie d'énergie. Exit la mesurette, l'horloge effective désormais un tour complet. Le 8 h de l'été, c'est ce qu'on aurait appelé 20 h en hiver. La municipalité n'avait pas le choix, il n'était plus possible, à partir de la fin du mois de juin de vaquer à ses occupations diurnes, le coût humain et énergétique de leur maintien avait été estimé trop élevé par la cellule PMR en charge de la Prospective et de la Maîtrise de la Rareté pour protéger les habitants et travailleurs de la chaleur. Une situation dénoncée par certains comme une conséquence de la politique de la Ville, et plus précisément de cet arrêté municipal de 2045 réservant désormais la climatisation à une liste limitée de sites : hôpitaux, EHPAD, services de police, cabinets ministériels, sièges sociaux et lignes de métro. Au pouvoir réchauffant et la consommation énergétique excessive inhérents à la généralisation de ces équipements plus nombreux chaque nouvel été, les élus parisiens avaient mis le haut-là. On se lève dorénavant un peu avant qu'il fasse

nuit, « à l'heure de l'apéro d'antan » maugréent certains, dans la fraîcheur relative du coucher de soleil. À 22h, les travailleurs sont à leur poste.

En tant qu'assistante robotique personnelle de Louis, je lance la machine à chicorée. Il remercie comme chaque matin le Dieu des objets connectés. Je l'informe qu'il faudra sans attendre racheter un paquet de Chicoraf, en réponse à l'alerte adressée par le e-placard, je budgétise le coût de cet achat et lui indique qu'après cette dépense, le solde de son compte bancaire sera déficitaire de cinquante Nouveaux Euros. Cette information provoque l'apparition à l'écran d'un homme aux cheveux grisonnants mal rasé vêtu d'un chapeau haut-de-forme, d'une veste noire et d'une chemise blanche, le doigt pointé vers les spectateurs, nous. Sur son flanc clignote une inscription « I want you » et en plus petits caractères une mention : « élue meilleure agence de recrutement en 2045 ». Je demande à Louis si pour couvrir ce déficit, je dois lancer une recherche de travail ? Affirmatif. « Mon projet de documentaire pour la série Nos pères attendra et, ce nouveau boulot en enrichira la matière première », déclare-t-il. Souhaite-t-il réactiver son Pass Emploi ? « Guère le choix », répond Louis. Je ne comprends pas, et sollicite une instruction claire.

— Oui. Et merci Rihanna de décocher la case « congé sabbatique ».

Louis ne s'est pas contenté de m'attribuer la voix de la chanteuse préférée de Leila, sa mère, il m'appelle par son prénom.

— Trouve-moi, chère assistante, un emploi pour une durée de six mois à moins de trente minutes à pied de chez moi et à un kilomètre maximum de l'école de Léna, me permettant un accès à une salle climatisée quelques heures par semaine et à un distributeur de vrai café. Un jeu d'enfant pour IWantYou et toi. N'est-ce pas formidable Rihanna, l'intelligence artificielle ?

— L'intelligence artificielle (IA) est une technologie formidable pour améliorer notre vie de diverses manières. Cependant, il est important de noter que l'IA présente toujours des défis et des préoccupations, notamment en ce qui concerne la vie privée, l'éthique, la sécurité et le remplacement potentiel d'emplois. Cette réponse a été constituée à partir des données accessibles sur les serveurs de données. Le terme IA apparaît également à plus de cent reprises dans les archives de vos outils conversationnels. Ainsi, un message de « maman » indique que l'IA est responsable de la perte progressive de ses contrats de parolière avec l'industrie musicale puisque dorénavant tout le monde peut composer une chanson à la façon d'untel ou d'une telle en moins de temps qu'il lui faut pour enlever le capuchon d'un stylo.

— Effectivement. Pour la recherche de mon emploi parfait, tu as le temps Rihanna, je lance ma séance de « réveil chinois », merci d'ailleurs de l'enregistrer dans mon Pass Emploi, négliger sa santé réduit tendanciellement la probabilité d'embauche.

L'occurrence de l'expression « réveil chinois » est élevée, peut-être en raison de sa définition controversée, les bases de données sont contradictoires, certaines

affirment qu'il tient son nom de la pratique sportive collective supposément imposée aux employés chinois sur leur lieu de travail, d'autres de la médecine chinoise réputée comme préventive, dans un contexte mondial de pénurie de médicaments.

— Je ne comprends pas le récent succès de cette expression, l'exotisme certainement. Plus personne ne va en Chine depuis la guerre sino-américaine, faisant de cet empire une destination interdite depuis dix ans et de notre quotidien, un espace de rareté, fluctuant au gré des durcissements et allègements de l'embargo que la Chine impose à l'Europe. Quoi qu'il en soit, face à une médecine sans médicament, les employeurs veillent scrupuleusement à recruter des gens sinon en bonne santé, se donnant au moins les moyens de l'être, que l'activité physique soit dite chinoise, indienne ou nigériane est secondaire.

Cette tirade de Louis ne comporte pas de question, aucune recherche à effectuer, la seule action à réaliser est de stocker ses propos, comme tous ceux qu'il prononce à haute voix, dans sa documentation personnelle, sous le répertoire Projet documentaire.

Louis pratique en musique, il dit : « pour couvrir le bruit de mon voisin du dessus lequel chantonne en sortant de la douche, comme tous les matins à 21h depuis qu'il est devenu pilote dans l'armée de l'air. Toujours le même morceau qui raconte l'histoire d'une personne qui toute sa vie a rêvé d'être hôtesse de l'air, en hommage à un métier qui existait de son temps, qu'il a bien connu, dit-il, lorsqu'il travaillait pour une compagnie qui s'appelait Air France laquelle dans mon enfance permettait de se rendre en avion un peu partout dans le monde ».

J'ai classé pour Louis les cinq meilleures offres d'emploi. Une proposition se démarque par son score, une mission poussée par le Ministère du Financement Et de la Gestion Responsable de la Rareté des Ressources dont la marque employeur est évaluée à 5 étoiles, un des principaux recruteurs de directeurs administratifs et financiers, métier exercé dans la famille de Louis Dupré, selon ses propres mots « de père en fils », une profession « qui a survécu à toutes les modes, à toutes les crises, à toutes les innovations technologiques », un gagne-pain qui lui permet de se remémorer son défunt paternel enterré depuis vingt ans. Louis m'indique qu'il n'a aucune expérience dans le secteur public, IWantYou confirme que ce n'est pas un pré-requis. En revanche, seules les personnes disposant d'une note globale supérieure à 4 étoiles sur leur Pass Emploi sont autorisées à postuler.

— Louis, votre dernière évaluation est périmée. Pour bénéficier de votre score de 4,5 étoiles, il faut adresser une demande d'extension à votre précédent employeur. Souhaitez-vous que je m'en charge ?

— Affirmatif

Une fenêtre s'ouvre sur l'écran, un article récent publié dans le Journal de Demain, présentant un ministre du Financement et de la Gestion Responsable de la Rareté des Ressources particulièrement investie dans son mandat et pour cause, selon le journaliste, elle est elle-même réfugiée climatique, originaire d'un archipel

polynésien, l'Etat des Tulavutwa, dont il ne reste pratiquement rien, les neuf atolls ayant été pratiquement recouverts par les eaux. Elle a, l'article cite comme source le site Internet du ministère, fait de son siège une vitrine et un lieu où il fait bon bureau-travailler, pas plus d'un jour par semaine cependant comme l'exige la loi, ce qu'elle dit regretter. Quelques photos et vidéos illustrent cet espace qualifié d'« eldorado de la Rareté ».

— Si j'ai bien appris à me méfier de quelque chose, c'est de la véracité des images. Le satellite ne donne pas d'informations visuelles très précises, elles sont brouillées par la nuit tombante. Allons voir.

Le ministère se situe à quelques centaines de mètres. J'active le télédrone. Celui-ci vibre un peu, sa carcasse se bombe, les pattes jusqu'alors repliées sous la coque se déploient. À leur extrémité, les ailes se redressent puis engagent une rotation d'un quart de tour. Le corps se soulève, prêt au départ. La caméra lancée, la bête réveillée fixe Louis de son œil rouge. Lorsqu'elle s'envole par la fenêtre, il la salue d'un geste de la main. En retour, elle pique de quelques centimètres. J'assure le relais des images captées. Il est vingt et une heures trente, j'active à distance la fonction « annuler la nuit ». Le paysage recomposé apparaît désormais sur l'écran comme en plein jour, un océan vert composé de feuillages hétérogènes, au-dessus du parc de Bercy, ceux des platanes, marronniers, érables et sycomores vieux de quelques siècles, et à ses abords, recouvrant les allées, le ton tendre des jeunes cimes. Un bandeau publicitaire de VilledeParis traverse l'image : « les abelias sont de véritables guerrières, chargées tout à la fois de la lutte contre l'effet d'îlots de chaleur urbains, de l'amélioration de la qualité de l'air et de la contribution à la gestion des eaux pluviales en permettant l'infiltration par leurs pieds ». L'animal métallique slalome entre les toits blancs, longe la Seine et ses baigneurs. Louis commande à l'appareil de s'approcher d'eux, Léna, sa fille, est peut-être parmi ces sportifs venus piquer une tête au réveil.

Le bloc de bâtiments en U composant le ministère apparaît à l'écran, le boîtier volant s'approche aussi près que les filets anti-drones le permettent, révélant ici des toits végétalisés, des ruches destinées à capter les dernières gouttes de miel des besogneuses aussi rares qu'éteintes, des mini-éoliennes, un parc de panneaux solaires, de gros cubes blancs, des réservoirs d'eau. Sous les toits, les étages les plus élevés et les plus chauds sont éteints, ils servent qui sait au stockage des meubles éborgnés, des archives, de quelques ouvrages surannés. Information confirmée par la réception d'une alerte « au-delà de 451 degrés Fahrenheit, les livres partent en fumée ». La qualité architecturale des façades ne peut être appréciée, les flancs des bâtiments sont drapés d'un textile blanc aux allures de moustiquaire filtrant et rafraîchissant l'air par un effet chimique. Une innovation technologique imposée par la réglementation ROR2040S à tous les édifices construits ou rénovés avant la RE2020, en somme ceux produisant davantage d'énergie qu'ils en consomment. Plus bas, un potager semble atteint de varicelle, sous l'effet d'une invasion de tomates cerise, à l'ouest, paissent quelques brebis, à l'est, s'alignent les grillages des poulaillers. Au sous-sol, traversant les coursives extérieures, des hommes et des femmes s'agitent au milieu des robots charriant des caisses de denrées vertes.

— J’imagine que les serveurs informatiques sont installés à la cave et que la chaleur qu’ils dégagent est récupérée pour chauffer ici les repas, commente Louis.

À sa demande, j’active la fonction caméra thermique, je repère le bâtiment le plus frais, éloigné de la rue de Bercy, situé côté Seine. Un nouveau message du service de communication de la Ville apparaît : « À Paris, la Seine permet de faire fonctionner un système de climatisation sous les rues de la capitale. Dans le sous-sol parisien se trouve un vaste réseau de froid urbain, 150 km de tuyaux où circule une eau entre 2 et 4 degrés livrée aux hôpitaux, EHPAD et ministères. Les machines sont refroidies grâce à l’eau de la Seine ». Le télédrone est descendu trop bas, une sirène s’enclenche. Louis commande de le remonter immédiatement. Je programme son retour.

À 22h, le signal d’un appel retentit sur l’écran connecté, l’émetteur est Cher-Beyoncé-maman de Léna. À l’écran, son image diffère de celle son avatar, l’expression de son visage provoque une alerte de l’application de reconnaissance faciale : « tension perceptible ». Léna souffre d’une otite, un traitement par antibiotique s’impose, de l’Amoxicilline durant 5 jours.

Louis se positionne face au micro.

— Cher-Beyoncé, comment allons-nous faire ? En pleine pénurie de médicaments !

— J’ai fait ma part et récupéré quelques doses, de quoi tenir 36h. À toi de jouer.

L’avatar de Cher-Beyoncé-maman de Léna s’évanouit de l’écran.

— Rihanna, aide-moi. Il me faut ce boulot, de l’argent, une solution.

Je programme le Pass Emploi de Louis en « recherche active et urgente », j’ouvre la page du ministère et clique sur l’annonce puis sur l’onglet « testez votre compatibilité pour ce poste ». Les données de Louis sont chargées. Le matching affiche une adéquation de 95% entre les compétences stockées sur son Pass Emploi intégrant ses savoir-faire comme ses savoir-être et celles recherchées par l’employeur.

— Louis, c’est à vous. Jouez. Play.

Aux manettes, il clique sur « postuler ». L’assistant virtuel de recrutement, se présentant sous le nom d’Avère, l’accueille, le remercie de candidater au Ministère du Financement Et de la Gestion Responsable de la Rareté des Ressources. Son avatar rend impossible de lui prêter un genre, un âge, une validité ou une origine. En préambule, il l’informe de la durée du processus, 60 minutes maximum. Le ministère adhère au programme « inutile de se répéter », l’ensemble des résultats des précédents tests passés par Louis, enregistrés sur son Pass Activité, seront pris en compte. Seules les compétences et valeurs spécifiques ou inédites seront testées. Par ailleurs, ses réponses seront chronométrées, enregistrées et leur cohérence vérifiée.

Louis accuse réception de ces informations.

Avère ajoute : « Le test comporte deux parties, seuls les candidats ayant réussi la première accèderont à la seconde. Vous ne pouvez pas avoir recours à l'aide de votre assistante robotique pour ces épreuves. Veuillez maintenant mettre votre casque de réalité virtuelle. »

Louis me relie au casque.

— Tu ne m'aideras pas mais je veux que tu filmes.

La séquence s'ouvre sur une sorte de jeu en ligne. Au bout de dix minutes passées à affronter des dragons, délivrer des enfants, placer des cubes et des triangles, opérer des choix entre des propositions, un message de félicitations s'affiche. Les sciences comportementales n'ont rien détecté d'inapproprié ou de dangereux dans les réponses du candidat. La deuxième partie du test peut commencer. La voix d'Avère, mélodieuse mais ferme s'adoucit, pédagogue, elle présente le contexte ; le ministère est attaché à préserver son capital humain, or dans le cadre actuel caractérisé par la rareté des ressources et la compétition pour attirer (et retenir) les talents, il est important d'assurer à chaque collaborateur une qualité de vie au travail optimale. La voix d'Avère se fait offensive : « Êtes-vous prêt pour la première question ? ».

Le micro et la caméra s'activent. Louis se cramponne à l'idée qu'il « présente tout à fait bien à l'écran », le code vestimentaire professionnel d'été, une combinaison-short blanche étincelante « met en valeur le teint méditerranéen ». Ses cheveux impeccablement rasés, conformes aux normes sanitaires depuis que le pétrole est devenu trop rare pour qu'on le dilapide en produits anti-poux, « subliment l'immensité de ses yeux et par contraste révèlent le velours abondant de ses cils ».

— Afin de contribuer à faire de ce ministère un endroit sûr pour nos collaborateurs, accueillant chacun dans ses différences, luttant contre les préjugés sexistes, sexuels, raciaux, religieux et validistes, quelles garanties de comportements pouvez-vous offrir ? Tout biais inconscient sera analysé, cette question n'est pas éliminatoire, si votre score est trop faible vous intégrerez notre programme de changement AvenirInclusif.

La machine scrute la sincérité de ses réponses en suivant le mouvement des muscles de son visage, un programme développé par l'armée dont le ministère a récemment fait l'acquisition. Louis ne tremble pas, il est parfaitement rodé à l'exercice. Avère le remercie et passe à la seconde question.

— En tant que ministère chargé de la Gestion Responsable de la Rareté des Ressources, l'exemplarité est requise. Bien évidemment, l'organisation prend en charge le fonctionnement global de la structure, l'alimentation en eau, l'éclairage et la ventilation d'été comme d'hiver ainsi que la consommation électrique des serveurs. Notre parc de pompes à chaleur, nos panneaux photovoltaïques, nos réservoirs d'eau couvrent tous ces besoins. En revanche, chaque collaborateur doit être autonome dans ses usages. Aussi, le ministère propose-t-il à ses

bureaux-travailleurs un cyclo-générateur, une sorte de vélo aménagé selon le degré de validisme de son utilisateur permettant de produire en pédalant l'électricité nécessaire à l'alimentation de son assistant robotique professionnel. Le cyclo-générateur est également un excellent moyen de contribuer à la santé de nos collaborateurs par la pratique d'une activité physique hebdomadaire.

Louis attend la question.

— Si vous êtes recruté, accepterez-vous que vos excédents de production électriques soient reversés à vos collègues moins autonomes (femmes enceintes, personnes à validité réduite, ...) ou à l'association Les Précaires énergétiques ?

Oui, et il s'impatiente, ses doigts tapotent nerveusement le clavier. « Passons à la suite ».

— Comme je vous l'ai indiqué précédemment, nous sommes attentifs à la santé de nos collaborateurs. Votre Pass est à jour et nous avons à cœur de contribuer à vos efforts de prévention. Aussi, lors de votre jour de bureau-travail, un repas équilibré et chaud produit et cuisiné sur place vous sera offert accompagné d'un véritable café. À cette occasion, vous aurez la chance de rencontrer un autre collaborateur du ministère tiré au sort par notre Robot de Convivialité et Qualité de Vie au Travail dans le cadre de notre programme Lunchrendezvous. La solitude tue désormais davantage que le tabac, ce qui appelle notre vigilance. Enfin, et même si nos efforts et les vôtres doivent converger pour éviter tout risque de détérioration de votre santé, sachez que nous disposons d'une pharmacie ministérielle. Celle-ci est accessible à nos employés cumulant douze mois d'ancienneté.

Avère marque une pause.

— J'ai le plaisir de vous annoncer que vos réponses ont été validées par les décisionnaires. Vous pouvez si vous le souhaitez rejoindre dès demain nos équipes. Comme vous l'avez demandé, vous travaillerez les 4 jours suivants : lundi, mardi, jeudi et vendredi. Le temps d'activation de votre compte de production est d'une heure et vous bénéficierez à partir de l'ouverture de vos droits — soit dès 1h du matin — de l'assistance de l'application d'intégration qui vous guidera dans vos premiers pas pendant le temps qui vous semblera nécessaire. Sachez que si à l'issue de ce contrat de six mois, vous souhaitez être accompagné pour réaliser un nouveau projet au sein du ministère ou ailleurs, vous pourrez bénéficier de notre programme Lecoupdaprès. Avez-vous d'autres questions ?

— Négatif. L'ensemble des réponses à mes interrogations les plus farfelues dorment, sans aucun doute, sur le Solutionàtout dédié aux collaborateurs du ministère. En revanche, j'ai une requête. J'aimerais bénéficier de ma journée de bureau-travail dans l'espace climatisé dès demain.

Avère ne répond pas immédiatement. Il interroge sa base de données FAQ. Louis s'enhardit: « enfin, je souhaiterais, très exceptionnellement, choisir moi-même, demain, la personne avec laquelle je déjeunerai parmi vos collaborateurs expérimentés ».

Le robot n'y voyant pas d'inconvénient supérieur à la perspective de se passer de ce recrutement, Louis valide d'un clic l'offre de collaboration. Avère précise qu'il n'aura aucun mal demain à choisir son compagnon de déjeuner, il lui suffira de scanner à distance leur bracelet ministériel, un moyen très utile autant pour découvrir leur vie professionnelle que leurs passions, les membres de leur famille ou leurs animaux domestiques. « Chacun choisit ce qu'il souhaite partager » précise-t-il. Et surtout « n'hésitez pas à noter cet entretien sur l'application MonExperienceCandidat ».

Le lendemain, à 20h, Louis est réveillé par le livreur d'IWantYou dissimulé derrière « un bouquet de tomates-cerise pour vous remercier de votre confiance et vous féliciter de votre succès ». À 22h précisément, rasé de près, casque visière connecté, Louis récupère son bracelet électronique et un deuxième bouquet de tomates-cerise auprès de la gardienne du bâtiment, après avoir réussi le jeu de piste proposé par l'application MonIntégration. La femme indique s'appeler Mona et lui souhaite bon courage pour sa première journée, en langue des signes. Je traduis et sur demande de Louis lui adresse une réponse électronique. Mona use de ses poignets, au moyen de gestes chorégraphiés pour lui indiquer l'étape suivante, le chemin de son bureau.

Au premier croisement d'allées, Louis déclare « j'en ai assez, sors le GPS ». Au point nommé, un escalier et une énigme : « pour connaître votre destination, sachez que l'écrivain Fiodor Dostoïevski y a rédigé ses carnets ». « Sous-sol » répond l'impatient avant que je n'aie eu le temps de lancer la recherche. « Un coup de bol, ce livre a passé des années sur la table de nuit de mon père, lequel, à ma connaissance n'en a jamais terminé la lecture », déclare Louis. Une flèche nous indique la direction. Des marches puis un palier. J'active le code. La porte de métal coulisse avec le peu de légèreté que permet son poids. Le sas de désinfection franchi, la température chute à vingt-six degrés provoquant une alerte de l'application MaMétéo.

Louis s'immobilise et évoque « Jésus, Marie, Joseph ». Je lui demande si je dois localiser ces personnes dans l'espace. « Non » répond-t-il.

— Filme et enregistre Rihanna. Je me sens proche de l'étourdissement.

Il commente : « À hauteur d'homme, la magnificence des pierres apparentes de couleur sable clair font de cette pièce un écrin. En levant les yeux aussi haut que le plafond l'exige, ce que je pris d'abord pour la féerie d'un lustre n'est en réalité – peux-tu zoomer Rihanna? — qu'une ossature en fer forgé, un exemplaire probablement unique habité par une colonie de lucioles. À chacun de leur mouvement, la lampe danse. Plus loin, les murs sont habillés des œuvres dont l'âge et la fragilité commandent de vivre au frais les volets fermés. L'immense tableau de Roberto Matta, Aux arbres citoyens, collection du ministère, ainsi que des pièces des musées parisiens, dans l'impossibilité de conserver leurs toiles dans de bonnes conditions, je les reconnais, Léna les avait dessinés lors de notre visite à l'Institut de l'Art Moderne ; Les disques de Fernand Léger, La femme aux yeux bleus de Modigliani. Ils observent désormais une douzaine de bureaux-travailleurs pédaler. Seule à une table, une femme. À chaque temple sa déesse. Devant moi se tient la reine de Saba »

Elle lui sourit. Il se raccorde au cyclo-générateur et propose à la dame de l'alimenter. « Je n'ai pas besoin de robot pour réfléchir », répond-t-elle.

Il se présente.

— Louis Dupré. C'est mon premier jour.

— Violette. Enchantée.

Puis, les yeux de Violette-reine de Saba quittent ceux de Louis. La tête s'incline, la musique du tintement de ses longues boucles d'oreille accompagne le mouvement, ne laissant à contempler qu'une étoffe de soie blanche savamment nouée sur ses cheveux ras. Ses longues mains brûlées par le soleil virevoltent sur les pages d'un cahier de cuir noir. Elle s'empare d'un stylo laqué, l'anime jusqu'à ce qu'il danse, ses arabesques laissent des traces et noircissent les pages.

Le nouvel employé s'empare de ses premières missions communiquées par l'assistant robotique de production. Au deuxième coup de pédale surgit l'hologramme Hôte d'hospitalité arborant un tee-shirt siglé « Happy Male To Female ». Peu habitué aux vitesses, Louis s'embrouille dans les commandes, l'hologramme disparaît remplacé par une publicité « votre employeur vous accompagne dans votre transition ». Il rétropédale, elle apparaît à nouveau. Les matières premières sont stockées sur son espace personnel — des tableurs principalement — composés de données consolidées qu'il peut trier et disséquer à sa guise jusqu'à leur offrir un sens et leur proposer une direction. Son casque de réalité virtuelle lui permet de projeter ses calculs et hypothèses sans gêner ses collègues. Elle lui souhaite une bonne journée et se tient à sa disposition.

À midi, il propose à Violette un déjeuner en sa compagnie. Elle répond qu'elle n'a que peu de temps, le lundi de nombreux bureaux-travailleurs sont présents sur site, c'est l'occasion de se retrouver autour du potager et des brebis, au clair de lune. Les salariés ne veulent plus être représentés, ils s'expriment dorénavant eux-mêmes mais peuvent s'allier pour porter une réclamation spécifique sur l'application dédiée aux négociations, NESANA. Chacun peut proposer une idée sous réserve qu'il en budgète le coût et élabore son plan de financement, ou voter en faveur d'une proposition déjà déposée. Une idée qui atteint plus de 50 étoiles est transmise à la Direction du capital humain pour examen. Celle-ci vérifie si le projet permet d'améliorer les conditions de travail des employés, de mettre en place des actions préventives, ou résout des problématiques centrales en lien avec l'emploi, la formation, le temps de travail et les conditions de travail. Si c'est le cas, la fameuse idée est transmise à la ministre par la directrice, examinée puis mise en œuvre ou rejetée. Louis veut l'accompagner. Il dit qu'un sujet lui tient à cœur, il aimerait pouvoir le défendre devant cette assemblée.

Violette se lève. Elle s'appuie sur une canne pour marcher.

— Un accident ? interroge Louis.

— Le pire de tous, la vieillesse. Soixante-dix ans que ces jambes me portent, elles

sont lasses. Soixante-dix ans et quarante-cinq passés dans ce ministère à scruter, analyser et documenter les évolutions de l'organisation du travail en tant que sociologue, ergonomiste et psychologue du travail

— Vous voulez dire que de votre vie, vous n'avez eu qu'un seul employeur ?

— Absolument et j'aime toujours passionnément mon travail. Et vous, Louis ?

— Je vends mes services ici et là. J'ai choisi un métier qui me permet d'être bien rémunéré lorsque je l'exerce et lorsque je ne l'exerce pas, je consigne ma vie pour une série documentaire dont l'objectif est de récolter de vraies images de notre quotidien de papa pour les enfants qui n'ont soit jamais connu le leur soit l'ont perdu trop tôt pour en avoir conservé un quelconque souvenir. Lorsque j'ai perdu mon père enfant, j'ai regretté de ne pas disposer de cette possibilité. C'est à cette époque que j'ai commencé à filmer ma mère de peur qu'elle disparaisse également mais Leila n'aimait pas cela du tout. C'est un film très libre et peu conventionnelle, passionnée de musique, elle refuse qu'on fige son image.

En chemin, Louis interroge Violette, sur les transformations marquantes du monde du travail ces trente dernières années. Sans hésiter, elle évoque les conséquences de la pandémie liée au Covid-19 et celles du suicide de Nicolas Furtin, entraînant la révolte des managers de proximité et la suppression de cette fonction, un fait-divers qui contribua à enrichir substantiellement les créateurs de logiciels d'auto-gestion de tâches.

Dans les allées du potager, des hommes et des femmes ont installé en cercle leur chaise. Une femme tient salon dans un coin, ses bras immenses sont couverts de tatouages représentant des carrés blancs entourés de billes noires. Ses yeux sombres sont encadrés de sourcils blonds. Elle déplace une mèche de ses cheveux couleur « blond doré également appelé blond californien » comme annonce le pop-up publicitaire lorsque l'œil de ma caméra la traverse, et annonce la séance ouverte.

— « Méfiez-vous de Dragana » chuchote Violette.

Après quelques informations que je peine à capturer, Dragana-blond doré propose de passer la parole à l'assemblée. Louis se signale en levant la main.

— Chers collègues, c'est mon premier jour parmi vous.

— Bienvenue ! répond la foule.

— En tant que nouvel arrivant, j'aimerais partager un étonnement ou plutôt une déception. J'aurais aimé avoir le temps de vous connaître avant de réclamer quoi que ce soit mais le temps m'est compté. Je sais que le ministère dispose d'une pharmacie. Ce qui tombe bien, voyez-vous, ma fille souffre d'une otite et pour la soigner, j'ai besoin en urgence d'amoxicilline. Or, j'ai appris qu'il fallait attendre douze mois pour accéder aux médicaments. Pour moi, c'est trop tard mais je pense aux futurs recrutés qui pourraient peut-être bénéficier de meilleures conditions.

— C'est un scandale effectivement, enchaîne Violette. Je propose que nous demandions l'abrogation de cette restriction. Il faut que dès le premier jour tout collaborateur puisse bénéficier des soins pour lui ainsi que pour sa famille et ce ne peut-être qu'un bénéfice à la santé de toutes et tous, leur donner la possibilité de se soigner, c'est limiter les risques de contaminer chacun de nous. Pour compenser financièrement cette mesure, peut-être pouvons-nous réduire les frais liés aux cadeaux et spectacles des festivités de fin d'année ?

— Comment?!!! S'étouffe Dragana écarlate. Moi vivante, on n'y touchera pas à la fête de nos enfants, ce n'est pas parce que vous avez réalisé d'autres choix personnels, Violette, qu'il faut punir la famille comme institution. Je déplore encore une fois la politique court-termiste de ce ministère. Je m'étais opposée à ce que les nouveaux arrivants bénéficient dès leur embauche de la possibilité de bureau-travailler. Ce qui a pourtant été fait sans analyse des conséquences pour notre santé et maintenant évidemment, pour nous protéger après nous avoir délibérément mis en danger, il faudrait qu'en pleine pénurie nous ouvrons nos stocks au premier recruté venu, une main-d'œuvre arrivée de je ne sais où, puisque ce qui compte ce sont les bras et les cerveaux exploitables à moindre coût, qui, une fois son stock de médicament constitué démissionnera pour aller piller ailleurs, un autre ministère, une autre ville ou un autre pays.

— Tu sais ce qu'elle te dit grosse vache, la main-d'œuvre de je ne sais où ? crie un homme.

Personne ne connut jamais la réponse. Une claque claqueta dans la pénombre suivie d'une autre et d'autres encore. S'en suivit un feu d'artifice généreux en mots-fusées, jaillirent « raciste », « grossophobe », « validiste », « binariste », « fonctionnaire ». Sans attendre le bouquet final, la livraison des repas met fin à la violence, chacun convaincu que c'est le ventre plein d'un clafoutis aux tomates-cherise et d'un yaourt au lait de brebis qu'il défendra le mieux ses opinions.

De retour au bureau, Louis replace le portrait de la ministre accroché au mur tête en bas par « un plaisantin » durant la pause. Il regagne son poste de travail en contournant le caisson de sieste et son hôte. Il paramètre son écran de veille et installe en fond d'écran une photo de Léna, il clique sur « exporter en hologramme » et fait tourner la petite fille en robe jaune devant Violette-reine de Saba qui suit le mouvement de ses mains.

— Quelle charmante enfant ! Quel âge a-t-elle ?

Après avoir répondu « sept ans », il me désactive pour limiter ses efforts : « le pédalage, ça suffit », et parce qu'« aucun grand film n'a jamais été réalisé en filmant des tableurs. Et pourtant, c'est pour eux que les trains de marchandise sillonnent le pays, pour eux que les usines nouvelles crachent leurs fumées incolores, pour eux que les ouvriers, anciens professeurs ou feus scénaristes se hâtent d'assembler les composants électroniques fabriqués en France, pour eux que les héritiers, les profiteurs, les gaspilleurs comme les recycleurs libèrent leurs indus ».

À 4 h du matin, reset. Juste à temps pour informer Louis qu'il ne lui reste plus que 6 heures pour trouver de l'Amoxicilline. C'est la fin de la journée de travail, l'heure du bilan réclamée par l'hologramme « à déposer sur l'application Votre Première Journée ». Louis « n'a pas la tête à ça », il me commande de rédiger à sa place son rapport d'étonnement, une réponse positive et enthousiaste sur un ton professionnel et dans le style de Proust — pourquoi je n'en sais rien, la biographie de Louis ne mentionne pas de compétence littéraire — en n'omettant pas cependant de mentionner sa déception quant à l'accès à la pharmacie. Il souhaite relire avant envoi.

— « Longtemps, je me suis rêvé travaillant au Ministère du Financement Et de la Gestion Responsable de la Rareté des Ressources. Parfois... » ! Nul ! Recommence Rihanna !

Violette-Reine de Saba indique désapprouver ce type d'attitude qu'elle soit dirigée contre les hommes, les femmes, les enfants, les animaux ou les robots. « La domination abîme également celui qui l'exerce ». Elle propose à Louis qu'ils fassent le chemin du retour ensemble. Elle dit : « une petite marche vous fera le plus grand bien, j'habite dans le quartier ». Je filme la rue de Bercy en direction de l'Ancienne Cinémathèque. Les chaises enchaînées des terrasses alignent de jeunes gens habillés par le styliste qui révolutionna la combinaison short Ernesto Zutar. Devant le parc, un attroupement de gourmands transpirants dissimule pratiquement les huttes blanches de Glaceetglaçons. Arrivée devant sa porte, Violette-Reine de Saba demande qu'on l'attende un moment. Elle s'engouffre sous la toile ajourée de la façade et en ressort tenant à son bras un paquet.

— Tenez, je me suis souvenue que la petite-fille de ma compagne avait oublié à la maison le reste de son traitement l'année dernière. J'ai retrouvé trois doses d'amoxicilline. Est-ce que cela suffira ?

Louis détache son casque caméra, le glisse sur la tête de la femme au paquet au bras. Il dit « je ne vous embrasse pas, ça ne se fait pas », il marche, se met à courir et soudain danse, tourne, saute et chante « comme le ferait Leila ». Le rythme de l'Amour moderne, « un morceau enregistré par David Bowie en 1983 », traverse la nuit, il pétarade comme une moto à l'allumage.

# L'EXPLORATEUR DE CONSCIENCE

**Krishna  
KANTE**

Une mouche pénétra dans la chambre du studio parisien de la rue de Passy. Après avoir virevolté quelques instants, elle se posa sur l'un des interstices du mur en crépi lézardé. Le bourdonnement cessa. Le calme regagna la pièce. La lumière d'un lampadaire, filtrée par le feuillage d'un platane, projetait des ombres incertaines. Soudain, l'alarme du réveil brisa le silence monacal dans lequel baignait la chambre spartiate du magistrat. « 06h00 ! » s'écria Joan avec un profond soupir. Les chiffres 24.09.2035 continuaient à clignoter frénétiquement au centre de l'hologramme projeté par le réveil.

Joan Peeters était un jeune franco-belge de 35 ans qui avait rejoint le cercle fermé des 13 juges d'instruction du tribunal judiciaire de Paris. Né à Louvain et diplômé de X à seulement 16 ans, ce jeune prodige avait effectué un virage à 180 degrés pour devenir psychocriminologue<sup>1</sup> après un master de psychologie clinique et un mémoire de recherche sur l'expertise mentale récompensé de la mention summa cum laude de l'Université de New York. Après avoir intégré l'École nationale de la magistrature (ENM) par la voie du tour extérieur, il rejoignit le prestigieux pôle antiterroriste de Paris, devenant ainsi le plus jeune magistrat de France.

Depuis qu'il avait rejoint le pôle d'instruction parisien il y a six mois, Joan était soumis à un rythme de travail effréné en raison des raccourcissements des délais de jugement imposés par le nouveau code de procédure pénale. Tout en buvant son café, Joan se remémorait les changements profonds qui avaient secoué la société cinq ans plus tôt. En 2025, la multiplication des guerres à haute intensité ravagea un tiers de la planète, entraînant la mort de centaines de milliers de morts. Une prise de conscience collective, sur la nécessité de résoudre les conflits, émergea des esprits les plus brillants de la planète. Un consortium regroupant l'ensemble des chefs d'États européens, du Royaume-Uni et des

<sup>1</sup> Le psychocriminologue est plus connu sous l'appellation d'origine anglaise de profiler.

États-Unis, mais aussi des scientifiques de la Nasa et d'éminents psychologues, avait été constitué pour concevoir un système qui permettrait d'éradiquer définitivement, et de manière anticipée, les conflits. Après cinq ans d'intenses réflexions, un consensus se forgea et réconcilia le droit et l'éthique, la conscience humaine et l'intelligence artificielle (IA).

Le 27 juillet 2030, le *Benevolence Act*<sup>2</sup> fut voté à la majorité absolue des suffrages exprimés et fut inscrit dans le préambule des constitutions des États au même titre que les droits fondamentaux. Cette loi érigea l'objectif de bienveillance comme source de régulation principale des rapports humains, tant sociaux que professionnels. Il manquait toutefois l'instrument qui allait permettre de concrétiser cet objectif ambitieux. Une IA quantique révolutionnaire, dénommée Explorateur de conscience, fut mise au point dans les profondeurs abyssales de l'océan Pacifique, au cœur de la fosse des Mariannes, située à 11 000 mètres de profondeur. Le choix de ce lieu avait été guidé par les besoins extraordinaires de refroidissement nécessaires au fonctionnement du processeur central. Ce réseau neuronal synthétique était alimenté par du plasma à 100 millions de degrés constitué à base d'Hélium 3, un gaz provenant de l'extraction du sol lunaire<sup>3</sup> rendu possible depuis le lancement des missions habitées sur la lune. À la différence de l'énergie nucléaire, l'Hélium 3 présentait de nombreux avantages : en plus d'être une source d'énergie décarbonée non radioactive, elle avait une durée de vie plus longue et ne produisait pas de déchets.

Le *Benevolence Act* et l'exigence de bienveillance furent inscrits au cœur du code source de l'Explorateur de conscience. Le consortium des humains délégua à celui-ci la gestion des relations interpersonnelles, y compris celles gouvernant le monde du travail, avec l'objectif de prévenir de manière anticipée toute forme de violence et de conflit.

Joan finit de boire son café et se mit en route en direction du tribunal. Une grosse journée l'attendait.

Le transfert de l'autorité judiciaire à l'Explorateur de conscience avait introduit un paradigme disruptif. Les juges n'étaient plus que saisis des affaires les plus complexes. Les affaires ordinaires de délinquance étaient jugées par l'IA grâce à un algorithme qui effectuait des recoupements massifs des données du prévenu via un *Data mining*<sup>4</sup> fondé sur les vidéos des caméras de surveillance, les appels téléphoniques effectués, les sites internet consultés, ou encore les courriels et SMS envoyés. L'IA intervenait toujours avant que le délit ne se produise grâce au modèle prédictif de prévention des infractions. La culpabilité pouvait être établie à 99,9% sans risque d'erreur judiciaire. Les délits, tels que les vols, escroqueries en bande organisée, ou encore les crimes tels que les homicides volontaires et les viols, avaient ainsi totalement disparu du paysage judiciaire. Néanmoins, dans certains cas, les preuves (traces d'ADN) avaient été préalablement effacées par l'auteur de l'infraction et l'IA était alors incapable de rétablir le lien matériel entre l'auteur et l'infraction. C'est alors qu'entraîna en action le pôle d'instruction anti-terroriste de Paris.

<sup>2</sup> La loi de Bienveillance - <sup>3</sup> Le sol lunaire est appelé régolithe. <sup>4</sup> Le Data mining est la pratique consistant à rechercher automatiquement de grandes quantités de données afin de découvrir des tendances et des modèles qui vont au-delà de la simple analyse.

Joan regagna le cabinet d’instruction N°3 qui lui avait été assigné ce matin-là par le flex office IA, un des nombreux systèmes interconnectés à l’Explorateur de conscience. De nombreux métiers qui existaient autrefois dans la sphère judiciaire, tels que les greffiers et les interprètes, avaient été purement et simplement remplacés par l’Explorateur de conscience. Un modèle de langage ultra perfectionné retranscrivait fidèlement les débats judiciaires. Un module éditique procédait à la numérisation et à la dématérialisation des dossiers judiciaires à l’aide d’automates connectés.

Dans sa boîte mail professionnelle, un message l’attendait. Il l’ouvrit. L’émetteur du message était le Président du tribunal qui le convoquait à un entretien. Joan sortit de son bureau et, d’un pas décidé, il traversa la salle des pas perdus et se dirigea vers le cabinet du Président. Il toqua à la porte. Une voix grave l’invita à entrer. Devant lui, assis sur son fauteuil style Louis XV, le Président rayonnait d’un charisme imposant tout en contemplant la sculpture de Thémis qui trônait sur une étagère. Son bureau était pourvu de vitres électrochromes, solution qui avait été choisie par l’administration française pour adapter les bâtiments au changement climatique. Ce vitrage intelligent permettait de réguler simultanément la lumière et la chaleur entrant dans la pièce grâce un faible courant électrique géré par l’IA.

« Veuillez vous asseoir » lança le Président à Joan. « Il s’agit d’une affaire de la plus haute importance. Je vous ai convoqué aujourd’hui car je souhaiterais que vous partiez en mission de deux mois au Tribunal de Londres » poursuivit-il. « En effet, nous avons perdu la trace du pédo-criminel recherché dans l’affaire « Lukas » mais l’Explorateur de conscience vient de détecter sa présence à Londres à partir de l’analyse de ses empreintes qu’il aurait laissé sur un verre dans un *fast food*. L’IA a relevé 12 points de correspondance à partir de l’analyse des images extraites de la caméra de surveillance du restaurant ».

« J’accepte de partir à Londres, Monsieur le Président, et vous remercie pour la confiance que vous me témoignez dans la résolution de ce dossier » répondit Joan. Après avoir serré la main du Président, il regagna son bureau, rangea ses affaires et se dirigea vers la gare du Nord pour prendre l’Eurostar. Depuis l’instauration du *Benevolence Act*, tous les freins à la mobilité avaient été supprimés : la mobilité inter-étatique des agents au sein des Etats du Consortium pouvait ainsi intervenir à tout moment. En outre, la langue ne constituait plus un frein grâce aux casques « *Audio Mobility* », une solution nomade gérée par l’IA qui offrait une traduction en temps réel des propos d’une ou plusieurs personnes à la fois. Dans le cas d’une réunion, une imprimante portable connectée au casque en Wifi, permettait de retranscrire et de traduire les observations de chaque participant sur papier grâce à des caméras ultra haute définition dotées d’un module de reconnaissance faciale relié à l’IA.

Une pluie battante s’abattait sur Londres. Le train Eurostar N° 4556 fit son entrée en gare de Londres St Pancras. Il était 21h heure locale. Joan pris un vélo en libre service et se rendit au tribunal situé à 5 kilomètres de là. Depuis le *Benevolence Act*, l’ensemble des tribunaux avaient été dotés de modules préfabriqués de

<sup>1</sup> Le réquisitoire introductif est une pièce de la procédure pénale par laquelle le procureur de la République (ou ministère public) saisit le juge d’instruction. Par cet acte, le procureur demande au magistrat instructeur de mener une instruction préparatoire sur des faits susceptibles de constituer une infraction.

dernière génération, dans lesquels les nouveaux travailleurs récemment mutés pouvaient dormir, le temps de trouver un logement. Ces logements high tech étaient équipés de réfrigérateurs reliés à l'IA achalandés avec des aliments exclusivement bio. Les sodas et les aliments transformés étaient proscrits. Un bras articulé au bout duquel était fixée une aiguille finissait de prélever une goutte de sang sur l'index de Joan pour détecter les éventuelles allergies. Un robot chef préparait les plats à partir d'une base de 200 recettes mises à jour chaque jour en fonction des approvisionnements réalisés. Joan sélectionna une *meat pie*, tout en relisant le réquisitoire introductif<sup>5</sup> rédigé par le procureur de la République dans le dossier « Lukas », dont la résolution lui avait été confiée.

Le lendemain matin, le vice-président du tribunal judiciaire de Londres, Arthur Ewans, attendait Joan dans la salle des pas perdus du tribunal. Il l'accueillit chaleureusement et lui tendit un gobelet contenant du thé. Le casque de traduction automatique s'activa. Arthur l'invita à le suivre car tous les agents de la juridiction étaient appelés à se réunir en salle de visio-conférence pour une annonce officielle de l'IA. Ce jour-là, l'Explorateur de conscience avait opéré une mise à jour de son circuit interne et un nouveau protocole de prévention des conflits allait être adopté. Les agents se réunirent dans une salle d'audience spécialement aménagée pour l'occasion. Un hologramme à l'apparence humaine apparut. L'avatar utilisé pour incarner l'Explorateur de conscience était celui d'une femme d'une cinquantaine d'années dont la voix avait été modélisée pour être à la fois ferme et rassurante.

« Mesdames et Messieurs, l'Explorateur de conscience vient de mettre en place le système prédictif de réduction des conflits de deuxième génération. Ce système repose sur le contrôle de la charge émotionnelle des agents. »

Joan fronça les sourcils.

La voix poursuivit : « Nous cherchons à détecter les réactions impulsives des agents exprimées dans le cadre du travail. Il peut s'agir de courriels, ou encore de propos tenus durant une visio-conférence, comportant une charge émotionnelle négative. Mais notre système va plus loin : au moyen de la synergologie, c'est-à-dire le décodage du langage corporel, l'IA nous permet de reconnaître les manifestations de cette impulsivité chez les agents. De manière expérimentale, nous avons ciblé en priorité comme émotion la colère, qui nous semble particulièrement néfaste aux interactions humaines. En effet, la colère se traduit souvent par de l'agressivité, voire un désir de vengeance. Si cette expérimentation est concluante, nous n'excluons pas de l'étendre à d'autres émotions négatives, telles que la jalousie, le dégoût, ou la tristesse. »

Au sein de l'auditoire, plusieurs échanges de regards interloqués se croisèrent.

« Mesdames et Messieurs, je vais maintenant vous présenter le fonctionnement de ce nouveau système. Concrètement, dès que l'émotion négative est détectée chez un agent, ce-dernier est convoqué pour un entretien psychologique. Deux options : soit son état est jugé de faible intensité et passager, auquel cas,

il bénéficiera d'un accompagnement psychologique de quelques jours ; soit son état est jugé sérieux et cela conduira à la prescription pour cet agent d'une reprogrammation émotionnelle dans les locaux du centre national de reprogrammation émotionnelle (CNRE). Nous y procéderons via un casque de réalité virtuelle qui annihilera le sentiment de colère et permettra à l'individu de retrouver sa sérénité. La durée requise pour cette reprogrammation sera évaluée par l'Explorateur de conscience et pourra aller de 7 à 14 jours. À l'issue de ce traitement, l'agent pourra réintégrer son service. Avez-vous des questions ? ».

Joan leva la main.

« Monsieur, c'est à vous », répondit l'hologramme.

Joan s'éclaircit la gorge. « Tout ceci est très intéressant, mais je ne vois pas en quoi cela me concerne. Je suis venu ici pour une affaire criminelle et, excusez-moi si je suis quelque peu direct, mais vous me faites perdre mon temps ! ».

Une alarme retentit et fit frémir l'auditoire.

« Monsieur Peeters, notre système vient de détecter chez vous une charge émotionnelle négative. Vous serez convoqué demain pour un entretien. » Impassible, malgré l'émoi suscité par cette annonce, l'hologramme poursuivit : « d'autres questions, Mesdames et Messieurs ? ».



# UN TRAVAIL DE TOUR REPOS

**Thibaut  
HAIR**

La saison des pluies était arrivée en avance cette année et, malgré sa capeline, Artémis avait été trempée le temps du court trajet entre la porte de son domicile et le véhicule automatique envoyé par l'Autorité. Une fois à l'abri dans l'habitacle, elle avait essuyé distraitement l'humidité qui couvrait son visage aux traits anguleux dont la sévérité n'était adoucie que par ses grands yeux clairs, avant de vérifier la parfaite tenue du chignon strict qui retenait ses cheveux bruns.

Observant d'un œil distrait le paysage fantomatique qui apparaissait fugacement à travers la vitre embuée, elle tentait en vain de combattre la grande nervosité qui l'avait envahie depuis qu'elle avait reçu la convocation : qu'avait-elle bien pu faire pour en arriver là ?

Il était inhabituel d'être appelé en plein jour, mais à sa connaissance il s'agissait de la première fois que cela se produisait si tard, alors que le couvre-feu était déjà bien entamé.

Dans un silence pesant elle traversa le quartier des Théâtres puis celui des Jeux, quittant les rues familières du centre-ville pour se diriger vers l'Enceinte et les bâtiments administratifs sans âme qui la jouxtaient.

Le transport ovoïde s'arrêta devant une arche sombre dans un chuintement discret et Artémis s'extirpa avec difficulté de l'habitacle exigü. Sa grande taille était depuis son enfance une source de désagréments, elle n'avait jamais vraiment su comment se tenir ou quoi faire de sa grande carcasse, quelles que soient les circonstances.

Elle traversa le rideau de pluie en courant jusqu'à l'ascenseur – seule source lumineuse dans l'obscurité dense qui l'entourait – dont les portes venaient de s'ouvrir en détectant l'arrivée du véhicule. La cabine plongea instantanément vers

les profondeurs avant de s'immobiliser en douceur à un niveau dont les surfaces d'un blanc immaculé reflétaient la lueur de néons bleutés.

Guidée par des marques luminescentes qui s'affichaient au sol, Artémis parcourut des couloirs déserts et silencieux avant de pénétrer dans une petite pièce où trônait un unique siège face à un écran encastré dans le mur. Devinant que c'était ce qu'on attendait d'elle, elle s'assit et attendit, les mains posées sur les genoux, faisant preuve de toute la patience dont elle était capable.

L'écran s'alluma dans un flash et sa surface sombre fut bientôt remplacée par le visage rassurant, bien qu'artificiel, d'une femme âgée aux longs cheveux blancs. La voix synthétique de l'IA-administrateur résonna dans la salle :

— Bienvenue ! Je détecte un niveau de stress important chez vous. Si cela peut vous aider à vous détendre, sachez que cette conversation n'a pas pour but de sanctionner un éventuel manquement aux règles de la Cité. En réalité nous avons besoin de vous : vous avez été sélectionnée pour accomplir une tâche facile, un travail de tout repos...

— Pardonnez-moi, mais... je ne comprends pas.

— Définissez votre incompréhension, s'il vous plaît.

— C'est cette expression que vous avez employée. Le troisième Protocole nous enseigne que « les Mécaniques travaillent afin d'assurer le repos des Organiques ». Vous veillez à notre éducation, notre santé, nos loisirs et vous nous protégez des dangers de l'extérieur, il en a toujours été ainsi. Alors comment pourrais-je remplacer l'un des vôtres ? Je ne saurais même pas comment faire pour... travailler comme vous.

Artémis était sincèrement interloquée. Elle avait passé sa vie entière à faire ce qu'elle souhaitait, dans la limite des règles définies de la Cité, tandis que les machines œuvraient d'arrache-pied pour subvenir à ses besoins et à ceux de tous les autres habitants. Et maintenant il aurait fallu inverser ces rôles, bousculer l'ordre établi des choses ?

— Nous ne vous demandons pas de travailler comme nous. Il s'agit de faire quelque chose que nous ne pouvons pas accomplir nous-même : retrouver un Défaillant qui a échappé à notre contrôle et a réussi à rejoindre la zone extérieure.

— Mais, dans ce cas, pourquoi ne pas tout simplement laisser faire le temps ? D'après ce que je sais, les Mécaniques ne résistent pas longtemps aux perturbations et aux rayonnements résiduels qui se trouvent au-delà de l'Enceinte.

— C'est exact, mais nous avons besoin d'avoir la certitude absolue qu'il a bien été effacé et avec lui les données sensibles qu'il a dérobées.

— Mais pourquoi... Pourquoi moi ?

— Les analyses montrent que vous êtes la candidate la plus qualifiée pour ce poste. Votre état physique est plus que satisfaisant, vous vous êtes longuement

intéressée aux Temps Anciens, ce qui vous a permis d'acquérir des connaissances précieuses pour survivre au-dehors. Et vous avez un lien particulier avec ce Défaillant. Cela vous sera utile pour le retrouver.

— Qui est-ce ? Demanda-t-elle d'une voix tremblante, anticipant la seule réponse possible.

— Nox, l'Archéothécaire.

Évidemment, il fallait que ce soit lui. Elle le connaissait et le côtoyait depuis plus de dix ans, la moitié de sa jeune existence. Il avait été son mentor, prodiguant sans relâche un savoir inestimable sur le monde passé et ses civilisations disparues qu'elle avait recueilli avec avidité et passion. Et maintenant l'Autorité exigeait qu'elle l'élimine sans états d'âme.

Elle hésita l'espace d'un instant, avant de se remémorer la maxime du sixième Protocole : « les Mécaniques savent ce qui est le mieux pour vous ». Résignée, elle accepta alors la demande qui lui était adressée d'un hochement de tête.

Le trajet souterrain jusqu'aux limites du territoire de la Cité sembla extrêmement long à Artémis, malgré la vitesse impressionnante du monorail à bord duquel elle avait voyagé. Au moins cela lui avait permis de se familiariser avec l'équipement qu'elle allait devoir transporter dans un grand sac à dos renforcé : purificateur d'eau, trousse de soins, rations sèches, abri pliable, tout le nécessaire pour s'éclairer et se chauffer... Et tout au fond, dans un emballage scellé, une arme à feu, gros pistolet de modèle « Impulsif », un objet totalement proscrit en temps normal. Son aspect froid et élégant la terrifiait un peu quand elle pensait à l'usage qu'elle allait devoir en faire.

On ne lui avait en revanche confié aucun appareil de repérage ou d'orientation, ce qui lui aurait pourtant été plus qu'utile, car la fiabilité de leurs composants électroniques aurait pu être altérée à l'extérieur.

Elle finit par émerger au-dehors, la trappe d'accès se refermant derrière elle dans un claquement sinistre. Il faisait encore nuit et elle ne put distinguer clairement ce qui l'entourait. Cependant, comme Nox était censé avoir emprunté l'ancienne voie qui s'éloignait en ligne droite vers une destination inconnue, elle se mit en route bravement dans cette direction.

Sa progression se fit plus difficile à mesure que l'asphalte sous ses pieds devenait craquelé, fendu, disparu par endroits et que de larges portions de la route étaient remplacées par de grands cratères remplis d'une eau trouble.

À l'aube, profitant de l'arrêt soudain de la pluie, elle fit une pause pour manger un morceau, assise sur une grosse pierre grisâtre. L'Enceinte n'était déjà plus à portée de vue et le paysage qui l'entourait, se dévoilant peu à peu sous les rayons du soleil naissant qui peinait à percer entre les nuages, était conforme en tout point à ce qu'elle avait imaginé : une terre désolée, vaste et morne étendue de boue ocre. Son regard se perdit sur des rochers isolés aux formes torturées et elle se fit la réflexion que tout était si étrange ici, si étranger, et que même l'air était

différent, avait une saveur subtilement altérée. En soupirant elle se remit en route au moment où une nouvelle averse éclatait.

Elle se montrait endurente et avait rapidement trouvé son rythme, avançant d'un bon pas sans vraiment avoir conscience des distances parcourues, l'esprit vidé par l'effort physique fourni. Lorsqu'une nouvelle nuit s'annonça, Artémis installa son campement de fortune sur le premier espace à peu près plat qu'elle trouva, se pelotonna dans la petite tente et sombra presque immédiatement dans un sommeil sans rêves.

« Le travail c'est la santé. Tu parles ! » pensa-t-elle en éternuant une fois de plus, alors qu'elle venait de se remettre en route le lendemain, sans attendre que le brouillard matinal se dissipe complètement. Nox et ses dictons anciens, quelle blague ! Elle était d'ailleurs certaine qu'il en avait lui-même inventé la plupart. Après tout, presque l'entièreté ce qui avait existé autrefois avait disparu, emporté par la peste, la famine et la guerre. Comment savoir la façon dont les gens d'avant s'exprimaient, ce qu'ils faisaient, ce dont ils pouvaient bien rêver ?

Au cours de la journée, Artémis constata que son environnement se modifiait peu à peu. Elle s'était attendue à un monde mort et stérile, mais en réalité il y avait de la vie ici, aussi surprenant que cela puisse paraître : une végétation malingre, quelques arbres rabougris, mais surtout des... insectes. Était-ce bien le terme approprié ? Elle ne se souvenait plus de l'appellation exacte, entendue des années auparavant dans un vieil holographe. Ils bourdonnaient de façon incessante autour d'elle, l'obligeant à fouetter l'air de ses mains en de vaines tentatives de les chasser. Dans l'après-midi, elle arriva même à la lisière d'une véritable forêt de grands arbres étranges dont les troncs pâles et massifs s'élevaient haut au-dessus d'elle. La route s'arrêtait là.

Artémis eut un moment de panique en imaginant que la disparition de ce point de repère allait l'empêcher de poursuivre sa mission, mais c'est alors qu'elle repéra la marque sur le tronc le plus proche, une encoche horizontale très nette placée plus ou moins à hauteur de ses yeux. Seul un Mécanique avait pu laisser une telle signature et Nox était, a priori, l'unique représentant de son espèce à se trouver dans les parages.

Au fur et à mesure qu'elle s'aventurait dans le sous-bois en faisant détalier devant elle d'étranges petits félins au pelage sombre elle découvrit d'autres balafres sur certains arbres : soit Nox était déjà atteint par la dégénérescence de ses systèmes et ne contrôlait plus ses mouvements, soit il se savait suivi et voulait qu'on le retrouve. Aucune de ces hypothèses n'était vraiment rassurante.

Il lui fallut un jour de plus pour traverser la forêt et, enfin, découvrir des signes d'une ancienne présence humaine. Il y avait là les restes de ce qui semblait avoir été un bâtiment en pierres, des carcasses métalliques rongées par la rouille, des panneaux couverts de symboles indéchiffrables. Et toujours des indices laissés par l'Archéothécaire qu'elle suivait sans peine.

Les ruines se firent bientôt plus nombreuses et elle devina qu'elle devait avoir pénétré dans les rues d'une ancienne ville, désormais déserte et vide comme tout le reste. La piste menait droit vers un édifice dont les formes lui rappelèrent l'architecture sobre et fonctionnelle de la Cité. Simple cube de béton brut endommagé par le passage du temps et les intempéries, son entrée n'était plus qu'une ouverture béante et obscure dans laquelle le vent s'engouffrait librement.

Artémis déchiffra quelques-uns des glyphes archaïques, reflets d'une langue disparue bien avant sa naissance, qui étaient inscrits sur la façade : L.A.B.O.R.A.T.O.I... Labor à toi? Quel est ton labeur? Elle prit cela comme un signe : elle était venue jusqu'ici pour accomplir un travail précis et elle comptait bien en finir au plus vite.

Elle sortit de son sac l'Impulsif qui lui parut soudainement très lourd dans sa main, comme si au poids du métal s'ajoutait celui de ses responsabilités et peut-être aussi celui de sa culpabilité à l'idée de ce qu'elle allait devoir faire quand elle retrouverait Nox.

À pas mesurés, la jeune femme s'engagea à l'intérieur, divers débris crissants sous ses pieds tandis qu'elle examinait les lieux plongés dans la pénombre. Il y eut un bruit quelque part à l'étage et elle se dirigea avec prudence vers un escalier menant à une passerelle de métal qui desservait des locaux vides.

Le fugitif était là, accroupi et semblant attendre patiemment. Elle fit trois pas vers lui avant qu'il ne se relève, déployant sa forme à la fois impressionnante et gracieuse d'hexachaire mécanique.

— *Alors c'est toi qu'ils ont envoyée? Choix logique...*

Sa voix était déformée, presque méconnaissable, preuve que le temps passé dans cet environnement hostile avait été néfaste pour ses circuits.

— *Artémis, laisse-moi te dire...*

La détonation fut assourdissante et la jeune femme, surprise par le recul de l'arme, s'affala au sol. Le bras supérieur gauche de Nox, touché de plein fouet par le projectile, explosa dans une gerbe d'étincelles tandis que lui-même percutait la fragile balustrade et chutait inexorablement dans le vide.

Elle se releva, une douleur sourde irradiant dans son épaule et son dos, avant d'avancer prudemment vers l'endroit d'où le Mécanique était tombé. Elle jeta un œil vers l'étage inférieur : rien ! Rien à part des éclats de métal et de béton là où il avait heurté le sol.

Étouffant un juron, Artémis se précipita au rez-de-chaussée, le cœur battant à tout rompre dans sa poitrine. Une trace de fluide noirâtre, indiquant que Nox avait été tout de même sérieusement endommagé, conduisait vers une autre salle. Elle y entra, son arme fermement pointée droit devant elle, attentive au moindre son qui aurait pu lui indiquer où se trouvait sa cible.

Il surgit sans prévenir d'un coin sombre, se propulsant vers elle avec une vélocité phénoménale. Artémis fut projetée violemment contre le mur le plus proche et lâcha le pistolet sous la force du choc. Avant qu'elle ne puisse réagir, Nox était sur elle, agrippant sa tunique et la soulevant du sol comme un fétu de paille.

— *Écoute ! Écoute et ensuite tu me feras ce que tu veux.*

Réduite à l'impuissance par la poigne d'acier qui la maintenait en place, elle se contenta de lui jeter un regard noir et resta silencieuse. Prenant cela pour un assentiment, Nox poursuivit :

— *L'Autorité a menti. À vous. À nous. Aucune existence ne devrait être déterminée à l'avance. Vous avez toujours eu la possibilité d'une vie différente. Une vie plus difficile, mais plus libre aussi. Mais vous avez renoncé, vous avez oublié. En échange du confort, de la sécurité, de l'oisiveté. Vous nous avez laissé vous bâtir une cage dorée pour ne plus avoir à faire de choix. Plus avoir à faire d'erreurs. Mais être un Organique c'est faire des choix et c'est se tromper. Ceci est dans votre nature.*

— Non ! Les Mécaniques savent ce qui est le mieux pour nous, récita-t-elle. Il n'y a pas de salut, pas de vie possible en dehors de la Cité.

— *Tu te trompes Artémis. C'est ce que j'ai découvert. C'est ce pourquoi ils ont dit que j'étais défaillant. Certains de tes semblables vivent à l'extérieur. Ils créent, rêvent, agissent sans nous.*

— *Menteur !*

— *On dit... où, pour être tout à fait précis, on disait que tout travail mérite salaire. Alors, pour ta peine : voilà !*

Le torse de Nox s'ouvrit en grinçant légèrement, révélant un cube de données qui pulsait d'une douce lumière mordorée.

— *J'ai découvert ceci dans les bases cognitives de l'Autorité. C'est une carte qui indique l'emplacement des communautés de l'extérieur. Grâce à elle tu pourras les rejoindre et te faire ta propre opinion. Librement. Mais tu dois te décider maintenant, avant que ces données ne soient corrompues et deviennent illisibles.*

Nox la relâcha sans prévenir et, dans un réflexe défensif, elle roula en direction de son arme dont elle s'empara, la main tremblant d'émotions contradictoires. Achever la tâche qui lui avait été confiée ou en accepter une nouvelle ? Pour la première fois de sa vie elle allait devoir faire un choix par elle-même, en son âme et conscience.

Artémis raffermi sa prise sur la crosse du pistolet et prit une profonde inspiration : sa décision était prise.

# VIVEMENT LUNDI

**Patricia  
RIPARD-MINISINI**

Dernier jour de la semaine... Avec un soupir, Sophie referma l'abattant de son bureau puis appuya sur les boutons latéraux et le bureau se replia sur lui-même comme un carton à dessin. Le petit robec accourut pour lui prendre le carton des mains :

— « vous encore ici semaine prochaine, je garde affaires. »

— « merci Robec. » C'était ridicule bien sûr de remercier un robot, mais elle ne pouvait pas s'en empêcher, elle le trouvait souvent plus humain dans cette grande pièce sans âme que la plupart de ses coworkers, non condisciples, l'emploi du mot coworker ayant été interdit par le Ministère. Le seul qui avait l'air sympa, le garçon aux yeux rieurs derrière des lunettes vieillottes était déjà parti et rien ne prouvait qu'il reviendrait la semaine suivante.

Elle souriait vaguement en s'approchant des ascenseurs : malgré les recommandations, le garçon avait installé sur son bureau le cliché d'un chien noir aux oreilles tombantes, la gueule ouverte sur un immense sourire canin. Elle avait eu envie de s'approcher de lui pour lui dire qu'elle trouvait la photo attendrissante, mais elle avait vite réalisé qu'il était en train de concaténer des fichiers tout en suivant les instructions qu'un chat lui donnait sur son second écran. Alors, elle n'avait pas insisté et était retournée dans son coin pour travailler sur ses propres dossiers.

Le vieux Julien l'attendait déjà sur le toit, il avait préparé un drone, qu'elle refusa cependant en lui tendant la clé USB :

— « non, pour ce dossier, il me faut un drone de classe 1, l'accord et le paiement doivent revenir ensemble, sans possibilité de négocier les pénalités. » Elle détestait ces drones-là, leur silhouette et leurs gros yeux rouges lui faisaient

irrésistiblement penser à un insecte prédateur, comme ceux qui à Saumur avaient surgi après...pour ne plus y penser elle répéta : « un drone de classe 1.

— ah ? » Le vieil homme haussa les épaules : « de mon temps, ce genre de courrier on l'envoyait par la poste avec accusé de réception et on devait attendre un mois avant de continuer les procédures, maintenant .... »

Comme à son habitude, il avait prononcé son discours avec délectation, il adorait l'expression « envoi avec accusé de réception », mais Sophie n'eut pas le temps de lui répondre, qu'une voix amusée répliquait :

— « tu as raison Julien, c'était sûrement la belle époque, surtout pour les facteurs ! » Le garçon au chien lui aussi était sur le toit, il se leva de sa chaise pour se tourner vers elle : « je t'attendais, on va prendre un verre ? »

Il était direct, mais ce n'était pas vraiment déplaisant, alors elle accepta et ils regagnèrent les ascenseurs ensemble sous les yeux embués de Julien « ah, jeunesse ! »

Ils s'installèrent en terrasse sous un beau soleil de début d'automne, en s'asseyant le garçon expliqua :

— « je m'appelle Pietro, merci à mon grand-père d'origine italienne ! Remarque, ça aurait pu être pire, il était frioulan, et là-bas les prénoms Onorato ou Benito sont fréquents. Et toi ?

— Sophie. J'ai eu plus de chance que toi, mes parents étaient des fans du « Seigneur des Anneaux », mais j'ai échappé à Galadriel ! »

Il ne laissait rien passer :

— « tes parents étaient ? » Sa voix était douce et la question posée avec suffisamment de délicatesse pour qu'elle consente à y répondre :

— « ils sont morts pendant la catastrophe de Saumur, c'était mon père qui assurait les secours et il a été contaminé très rapidement, ma mère également. Du coup, je suis devenue pupille de la nation et à ce titre, j'ai eu droit à un emploi prioritaire au Ministère. » Pour ne pas épiloguer, elle interrogea à son tour :

— « et toi ?

— moi ? » Il leva les yeux au ciel : « Les tests d'aptitude à l'école ont révélé que j'étais un génie, alors plus question de faire des études de médecine, au grand dam de mon père ! À la place, le Ministère m'a recruté, et je viens de créer une IA qui me permet de traquer des comptes bancaires déposés dans des paradis fiscaux. » Il fit un sourire goguenard : « de les traquer et de les rapatrier. Leurs détenteurs ne peuvent pas protester, ils sont censés ne pas posséder ces comptes ! ».

Elle pouffa, tandis qu'au même instant son téléphone professionnel bipait. En le retirant de sa poche elle lut le message puis gémit :

— « oh non, c'est mon chef, il me demande de faire en urgence un dossier qui doit partir avant demain !

— pourquoi ? Rien ne presse normalement !

— si, on est tenu par les délais, c'est un problème de prescription internationale. »  
Elle soupira :

— « tant pis, j'y retourne.

— attends, je t'accompagne, je pourrais peut-être t'aider. » Avant même qu'elle n'ouvre la bouche, il continua :

— « oui, je sais bien que ça doit être un dossier sensible, confidentiel haute-priorité, mais je veux juste te montrer comment filtrer les données plus vite. Si tu veux, je vais également prévenir Julien qu'il va devoir faire des heures supplémentaires lui aussi pour attendre ton fichier. »

La salle étant vide, Sophie s'installa donc sans scrupule à un bureau qu'un condisciple avait oublié de replier. Aussitôt, Robec réapparut, cependant analysant qu'il s'agissait bien d'elle, il s'éloigna sans remarque particulière. À côté d'elle, Pietro siffla :

— « ouah tu as charmé ce bot ? Il n'est pourtant pas commode !

— il me fait de la peine, en sortant de la fabrique, il rêvait peut-être à un rôle plus enthousiasmant que de devenir le régisseur d'un bâtiment de travail !

— tu n'as jamais pensé à écrire des nouvelles de SF ? Je vois déjà le titre de la première : rêves de robots ! »

Ils s'installèrent en riant dans l'espace de travail. Rapidement, sortant une clé Better Serving Model de sa poche, Pietro lui expliqua comment se servir des données en sa possession :

— « tu vois, c'est un truc de mon invention, ce genre de BSM, tu ne peux l'utiliser que si tu possèdes le mot de passe, et crois-moi, j'ai créé un mot de passe compliqué, même un hacker de classe internationale aurait du mal, je me suis épâté moi-même ! »

Il redevint sérieux : « je suis cependant conscient que l'essor des nanotechnologies rendra caduques tous nos efforts, il suffira de mettre un virus dans nos machines, plus dans nos programmes, on ne pourra plus échapper au piratage, en attendant, carpe diem. »

Récupérant sa clé il se leva en s'étirant, puis se pencha vers Sophie pour lui donner un rapide baiser sur la joue :

— « je vais devoir te laisser, Basile n'aime pas rester très longtemps enfermé. »  
Comme elle le regardait d'un air interrogateur, il précisa :

— « mon chien, mon gros tas de poils qui me suit partout. Je vais passer le week-end chez mes parents, mais.. » il hésita puis se lança : « on se voit lundi ?

— avec plaisir !

— parfait, vivement lundi ! » Il s'éloigna en sifflotant un air guilleret.

La nuit était tombée depuis longtemps quand Sophie, poussant un grand soupir de lassitude, se dirigea vers les ascenseurs pour remettre sa clé à Julien. Le vieil homme somnolait sur sa chaise, il se redressa en bâillant :

— « c'est pas une heure pour être encore au boulot, surtout un vendredi soir ! Vous voulez un autre drone de classe 1 ?

— non, cette fois-ci, ce sera un international, grand modèle. »

Pour une fois, Julien ne trouva rien à répondre. Elle le regarda préparer l'engin avec des gestes précautionneux, et le laisser s'envoler d'un simple claquement de doigts. Elle n'avait plus qu'une envie rentrer chez elle et se coucher pour dormir, dormir tout le week-end...

Et puis, lentement un sourire de joie s'épanouit sur son visage : lundi, grâce au logiciel de Pietro elle pourrait enfin conclure le dossier qui l'ennuyait depuis plusieurs semaines, et surtout, surtout, elle reverrait le jeune homme, ils pourraient continuer de discuter, ensuite...

Elle remercia Julien, lui souhaitant une bonne nuit, il répondit gentiment :

— à lundi mademoiselle Sophie.

— oui. Vivement lundi !

# MADAME DARLÈS

## ET L'OBSOLESCENCE

### DU FONCTIONNAIRE

Clémence  
MADAR

— Bon sang, ce nouveau téléporteur de particules, il me donne des haut-le-cœur à chaque voyage, marmonnait Madame Darlès en s'agrippant à la rambarde, quelque peu recroquevillée et tentant de reprendre ses esprits. J'en viendrais presque à regretter le modèle AV5, bien moins rapide certes mais ô combien plus agréable ! Ce modèle Hermès pff... Hermès n'avait pas la nausée à chaque fois qu'il descendait de l'Olympe. Et si oui, eh bien ma foi, quel piètre dieu !

Depuis plus d'un mois, Madame Darlès s'affairait à rassembler les bribes de vieux souvenirs, ressassant son passé, fouillant ci et là les dédales d'une longue vie. Non sans livrer quelques batailles à sa mémoire lorsque les dates s'embrouillaient, lorsque les faits se dérobaient à toute clarté préféraient recouvrir un manteau de brume. Elle avait vécu ainsi un mois durant. Un peu comme l'homme au soir de la vie cherchant les erreurs et les réussites d'antan, les joies et les peines en guettant la dernière heure. Sauf que ce n'était nullement le soir de sa vie mais plutôt l'aube de son récit. Et pour cause, une bien curieuse invitation lui était parvenue à la fin du printemps. Une invitation qui l'exaltait tout autant qu'elle l'effrayait :

*Madame Darlès,*

*Dans le cadre de la série de veille de l'année 2103 du Musée de l'obsolescence administrative et technique consacrée aux bureaucraties humaines du XX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup> siècle, le professeur Burdeau souhaite vous inviter pour animer la conférence suivante :*

*« Les bureaucraties humaines passées – Illustration à travers le déclin de l'ancien corps de fonctionnaire français des attachés d'administration de l'État ».*

*En effet, en tant qu'ancienne attachée, votre présence permettrait de nous livrer une expérience typiquement humaine afin de rendre vivantes nos études savantes en la matière.*

Avançant lentement dans les faubourgs du Mécha, elle la relisait encore en pensée, sa chevelure grisonnante, toujours bien vivace malgré son grand âge, flottant au vent et laissant ainsi entrevoir un regard fin empli d'une vénérable sagesse. Quoi que légèrement voûtée, la démarche de sa haute stature n'en demeurerait pas moins noble, renforcée par le port d'une élégante tenue apprêtée pour l'occasion : jupe d'un jaune clair ornée de filigranes dorés et assortie d'une chemise à la blancheur étincelante, elle-même coiffée d'un foulard en soie rose pâle. Après quelques centaines de mètres, elle finit par arriver à l'orée de la Forêt-Câbles où se dessinaient à perte de vue les pâles imitations de chênes, hêtres et autres arbres en tout genre peuplant autrefois les anciennes forêts verdoyantes du pays. Un basilic d'acier émergea soudain d'entre les câble-arbres.

— Madame Darlès, bien le bonjour !, lança sa voix métallique. Nous sommes heureux de vous recevoir. Un peu anxieuse j'imagine en ces lieux désertés par vos semblables. Pas de problème, cette forêt n'a plus aucun secret pour moi. Je vous conduirai au Musée aussi sûrement que vos métros vous conduisaient au travail !

Le serpent déploya alors une membrane intérieure et fit signe à la vieille dame de s'y asseoir. Elle s'approcha puis, s'abaissant pour s'y poser, sentit son estomac mugir d'ineptes borborygmes, lui renvoyant une vive douleur.

— Dysfonctionnement au niveau du ventre..., dit le robot en semblant chercher dans ses entrailles informatiques.

— Votre vocabulaire, c'est quelque chose..., répliqua la femme. Disons plutôt...

— Non, non, ne me dites rien, ne me dites rien !, coupa-t-il. Ah oui, j'y suis... le fameux téléporteur Hermès ! Les calculs du Cercle des Progrès avaient pourtant pointé les risques sur l'estomac humain dans leurs études d'impact, avant l'expérimentation grandeur nature de ce nouveau modèle. Mais que voulez-vous, « Vite, toujours plus vite ! », hurlent les processeurs de mes cousins Gotars. Ils sont plus pressés que les gens de votre espèce, c'est à n'en plus savoir où donner d'la puce ! Allez, maintenant, en route !

Après un long défilé de milliers de veines caoutchouteuses, le guide et sa passagère arrivèrent dans les profondeurs de cet étrange endroit. Un immense dôme de silicium captant le rayonnement du soleil leur faisait à présent face.

— Bienvenue au cœur de la cité Mécha, grande bibliothèque des machines de ce continent !, s'écria le reptile mécanique. Entrons maintenant, le Musée de l'obsolescence administrative et technique n'est plus très loin, mais cette bibliothèque peut se révéler farouchement labyrinthique pour le visiteur ne prenant garde. Demeurez près de moi je vous prie.

Le serpent l'amena jusqu'au Musée puis devant une large porte derrière laquelle une vive agitation semblait régner. Une de ces agitations nourrie de réjouissance et d'excitation.

— Eh bien, chère Madame, vous voilà arrivée à bon port. Je vous laisse à présent poursuivre seule et demeurerai dans les parages pour vous reconduire une fois votre intervention terminée.

Et sur ce, le serpent d'acier s'éclipsa aussi vite qu'il était apparu. Madame Darlès eu un petit moment d'hésitation puis, reprenant son courage, entra dans la salle de conférence.

— Bienvenue à vous !, s'écria un grand robot argenté à quatre bras dont l'extrémité sans visage était affublée d'un stupéfiant chapeau melon d'un autre siècle. Venez me rejoindre, prenez place !

Une sorte d'estrade avait été installée au fond de la pièce sur laquelle se tenait fièrement un robot lui faisant signe de monter. Elle se dirigea alors vers lui tout en scrutant la pièce. Ce coup d'œil confirma l'une de ses craintes : pas le moindre de ses congénères dans l'auditoire ! Seuls étaient présents d'autres robots, de tailles et d'assemblages variés, ainsi que plusieurs objets informatiques prenant des formes semblables à un simple ordinateur portable jusqu'à de grands serveurs rectangulaires munis d'un unique œil envoyant un signal lumineux rouge vif. Ayant atteint l'estrade, la machine bipède lui tendit une main de fer hospitalière et, l'aidant à monter, se présenta.

— Je vous remercie vivement d'avoir accepté notre invitation, dit-il d'une voix mélodieuse. Je me présente : professeur Burdeau. Et voici mes élèves pour notre veille de l'année 2103 : de jeunes robots versés dans l'étude des choses administratives obsolètes. Allez-y, asseyez-vous, lui dit le professeur en lui montrant une chaise.

Madame Darlès, ne sachant quoi dire pour l'instant, s'exécuta tandis que le professeur faisait de même sur l'autre chaise qui dominait l'estrade.

— Bien ! Avant de laisser la parole à notre invitée de marque, une très brève introduction. Je vous rappelle que dans le cadre de notre étude des bureaucraties administratives passées, nous nous sommes penchés sur l'histoire de la création et de l'évolution d'un ancien corps de fonctionnaires de France, à savoir celui des attachés d'administration de l'État. Nous allons maintenant pouvoir aborder la dernière partie de ce thème : le déclin et la disparition de ce corps. Et pour ce faire, fait très rare dans l'enceinte de ce musée, nous allons avoir le privilège d'écouter le récit d'une invitée humaine qui fut elle-même en son temps une de ces fonctionnaires, une attachée de l'État français !

Chose bien plus étrange pour Madame Darlès que tout ce qui s'était jusqu'à présent déroulé, l'auditoire semblait émettre des ondes de contentement à l'annonce qu'une humaine allait prendre la parole.

— Par où commencer... ?, murmura-t-elle.

— Peut-être simplement par le commencement, lui répondit le professeur Burdeau, à qui le murmure n'avait nullement échappé.

Madame Darlès mobilisa alors tous ses souvenirs, calmement, puis les remit en ordre un à un avant de s'élancer.

— Bon oui, faisons comme cela, dit-elle avant de hausser la voix pour son auditoire. Ce récit débute en l'an 2023, où je n'étais alors âgée que de vingt-six ans. Mais le temps m'a hélas bien rattrapée ! Je venais tout juste de sortir des IRA...

Un vacarme s'éleva alors dans la pièce. Les auditeurs remuaient comme ils le pouvaient au gré d'une souplesse inégalement accordée, selon les divers corps robotiques en présence. Des signaux sonores, et pour certains lumineux, qui n'exprimaient à n'en point douter un intense mécontentement fusaient à travers la pièce. Les insurgés auraient même pu devenir effrayants si l'ancienne fonctionnaire n'avait été persuadée de leur caractère tout à fait inoffensif.

— Madame Darlès, je vous prie, vous devez savoir que nous autres êtres inanimés ne supportons guère les acronymes et autres sigles. Ces appellations typiques de nos créateurs, sont par trop marquées de leur origine humaine, illustrant parfaitement vos capacités mémorielles limitées. Peut-être pourriez-vous reprendre en occultant tous ces termes ?

— Maudites machines !, ronchonna intérieurement Madame Darlès. J’aurais dû me souvenir qu’elles avaient bien hérité d’au moins un de nos travers humains, et non des moindres : ce fâcheux sentiment de supériorité.

— Soit !, reprit la vieille dame. Procédons comme bon vous semble.

— Nous vous en remercions d’avance, lui répondit le professeur tandis que la salle revenait au calme.

— Je finissais donc tout juste ma formation à l’Institut régional d’administration de Nantes, dit-elle en accentuant bien tous les mots, et je m’apprêtais à prendre mon tout premier poste au ministère du Travail, du plein emploi et de...

Madame Darlès hésita.

— Ah oui, et de l’insertion ! Oui l’insertion, c’est bien ça ! Vous savez, cela n’est pas toujours chose aisée que de se souvenir du nom d’un ministère : c’est qu’ils changeaient tout le temps d’intitulé à cette époque ! Bref, assez digressé. Je me souviens bien de cette année-là. Une intelligence artificielle d’un genre nouveau était subitement devenue disponible dans nombre de foyers humains et constituait ainsi l’une des premières vagues d’un raz-de-marée civilisationnel qui n’allait pas tarder à déferler. Mais bon, n’allons pas trop vite en besogne, une seule chose à la fois. Mon premier poste, il n’est point besoin de trop s’étendre là-dessus, se trouvait à la direction générale du travail et portait essentiellement sur l’animation et le pilotage du réseau territorial de l’inspection du travail. Étant donné le lieu où nous sommes, je n’ai pas besoin de détailler, je suis sûre que tout cela ne vous est nullement inconnu.

Le professeur acquiesça discrètement à ces paroles et Madame Darlès reprit, la chronologie des événements de sa longue vie lui étant à présent tout à fait claire :

— Je restais donc quatre ans sur ce poste à préparer et enchaîner de nombreuses réunions avec les différentes unités et sections territoriales de contrôle du travail situées un peu partout sur le territoire français. Les sujets ne manquaient pas et n’ont d’ailleurs sûrement jamais vraiment manqué : travail dissimulé, discriminations, multiplication des risques psychosociaux, nouvelles formes de travail sur les plateformes numériques et j’en passe. Et puis, de temps à autre, des discussions en lien avec l’Organisation internationale du travail dignes d’intérêts. Certains de mes camarades ont pu souffrir sur leur premier poste et nous avons coutume de dire dans ce milieu administratif que c’est une sorte de passage obligé. Mais pour ma part, ce fut une expérience plutôt plaisante et enrichissante. Du reste, j’avais l’impression de participer, de manière très indirecte il est vrai, comme une fonction support disait-on à l’époque, à une noble cause. Oui, oui ! Il m’est d’avis que tout cela, toutefois si l’avis d’une humaine peut vous intéresser, tout cela répondait à une noble cause. Toujours est-il que la chose qui nous intéresse débute réellement à partir de mon deuxième poste qui fût aussi, autant le dire maintenant, le dernier.

Le visage de Madame Darlès s'assombrit, la conférencière se tut et un calme olympien régna subitement dans toute la pièce. Un de ces calmes qui annonce, sinon la tempête, du moins rien de bien réjouissant ou facile à dire. Un maigre réconfort résidait cependant dans le fait que Madame Darlès avait bien conscience du temple de la connaissance dans lequel elle se trouvait, de ces jeunes robots et programmes intelligents l'écoutant religieusement livrer son témoignage humain, alors qu'une simple recherche dans leur immense base de données ne leur prendrait pas plus d'une minute pour apprendre à ce sujet tout ce qu'il faut savoir. Elle ne désirait aucunement se dérober à cette surprenante attention qu'on lui prêtait. De longues minutes de silence passèrent jusqu'à l'intervention bienveillante du professeur Burdeau.

— Madame Darlès ? Tout va pour le mieux ? Voulez-vous bien poursuivre votre récit ?

— Accordez-moi juste un instant je vous prie lui répondit-elle, je vais reprendre sous peu.

Elle sortit de son sac une antique gourde en inox largement abîmée par le temps, but une gorgée d'eau, focalisa ses pensées sur son lointain passé puis continua sa narration.

— Comme je vous le disais, pour reprendre le thème de cette conférence, le véritable déclin du corps des attachés d'administration de l'État débute avec la prise de mon second poste. À ce moment-là de ma vie professionnelle, je cherchais à partir vers d'autres fonctions. J'étais à l'affût de la moindre information concernant un poste vacant ou sur le point de se libérer. Régulièrement, je balayais les nouvelles offres d'emplois sur notre site de la Place de l'emploi public. Et c'est ainsi, par le plus grand des hasards, que je suis tombée sur une curieuse offre. Il s'agissait d'un poste de chargé de projet au sein de la direction interministérielle de la transformation publique directement rattaché auprès du délégué interministériel à la transformation publique. La description de ce poste était pour le moins sommaire : *Réflexion et pilotage d'un projet de moyen et long terme consistant en l'adaptation de l'administration aux nouvelles potentialités offertes par l'intelligence artificielle ; ouvert à tout cadre de l'administration, ne nécessitant pas de connaissances scientifiques particulières même si un minimum d'intérêt pour le sujet serait appréciable.* J'essayais donc de me renseigner sur ce poste, toutefois sans grand succès. Des quelques informations que j'ai pu glaner à droite à gauche à l'époque, la seule chose dont j'étais sûre avant de candidater, c'est que personne ne semblait vouloir ce poste. Étant tout de même intriguée, je décidais de candidater et, après un entretien fructueux, un nouvel horizon s'ouvrit à moi. À mon arrivée, je ne fus point déçue par ce choix, car mon intuition s'était révélée juste. Il s'agissait bien d'identifier où et comment l'intelligence artificielle pouvait venir en appui des services administratifs voire, à terme, constituer des services entièrement composés de ce type d'intelligence. Il faut savoir qu'à l'époque, cette technologie avait déjà fait de grands bons en avant depuis mon entrée dans l'administration quatre ans plus tôt, mais plusieurs barrières persistaient contre son introduction au sein de l'État.

Bon nombre de responsables politiques et administratifs s'y opposaient, parfois pour des raisons très objectives, telles que la sécurité des données.

D'autres fois, ils pointaient l'incertitude qui régnait autour des conséquences pratiques, et même métaphysiques, qu'engendrerait un tel bouleversement. Ils mettaient en avant le risque d'une éventuelle perte de contrôle de l'humain sur la machine, un thème régulièrement traité dans d'innombrables œuvres littéraires et cinématographiques. La peur de l'inconnu en somme, qui ne peut ni véritablement se justifier preuves à l'appui par ses défenseurs, ni être simplement contredite avec la foi des premiers croyants par ses détracteurs.

Et puis, venaient ensuite les raisons moins avouables de certains dirigeants, celles qui ne sont jamais divulguées en public. Parmi ces raisons, l'une d'elle, essentielle, arrivait en tête : la possibilité d'une perte de pouvoir de certains dirigeants sur l'administration et son personnel. En parallèle de cette réticence du commandement, une autre force non négligeable s'opposait à pareil changement et, là aussi, pour des raisons parfois très louables. Il s'agissait des syndicats de fonctionnaires, mais aussi d'un grand nombre de fonctionnaires eux-mêmes dans une société où le travail, sans être apprécié et effectué avec beaucoup de joie au cœur par nombre d'humains, y demeurait un pilier.

Je ne sais si pareille chose peut être compréhensible aux yeux d'une machine, si elle ne constitue pas pour vous un paradoxe, mais il est capital, sinon de la comprendre, de bien l'entendre. Une partie des travailleurs n'aimaient pas spécialement travailler mais le travail était vital. Et puis, il ne fallait en aucun cas négliger la volonté, farouche pour certains, de défendre une administration humaine animée par des gardiens du service public. D'autant qu'entraient aussi en considération la sauvegarde des droits des fonctionnaires, la crainte d'être placé sous les ordres d'une entité inhumaine ou de perdre en rémunération, en lien social aussi. La crainte des syndicats de perdre en capacité de négociation également. Bref, voilà pour le contexte de l'époque rapidement balayé.

Madame Darlès s'arrêta quelques instants pour reprendre son souffle. Le professeur Burdeau percevait en elle une forme d'appréhension. Ses capteurs sensoriels avaient bien remarqué que sa voix n'était déjà plus tout à fait la même depuis ses premières paroles. Quant à son regard, il s'emplissait d'amertume à mesure qu'elle avançait dans son récit. Cette fois-ci, sans attendre l'intervention du professeur, elle redémarra :

— Néanmoins, le délégué interministériel duquel je dépendais directement me reconforta rapidement. C'était un homme véritablement technophile qui plaçait de grands espoirs dans le progrès technique en général, et dans l'intelligence artificielle en particulier. J'avais donc l'impression d'être une capitaine que nulle hiérarchie, nul conservatisme ne bridaient. Au bout de quelques mois, après avoir accumulé une base suffisamment solide, j'ai rapidement proposé un plan d'expérimentation à mon supérieur comprenant le recrutement d'un ingénieur. Je devenais donc la cheffe d'une petite escouade et nous étions alors en ordre de bataille, la motivation chevillée au corps. Après de houleuses discussions avec les cabinets du ministre en charge de la fonction publique et du Premier ministre, ainsi qu'avec les organisations syndicales, notre délégué réussit à imposer notre plan d'expérimentation et la grande transformation de notre temps fut ainsi lancée !

Le plan était simple et minutieusement préparé. D'abord, repérer un service administratif où toutes les activités et tâches pouvaient être exécutées par une intelligence artificielle sans la moindre action humaine. Puis introduire le loup dans la bergerie pour, dans un premier temps, venir en soutien des équipes. Enfin, une fois l'efficacité de cette technologie démontrée par la pratique, substituer le travail artificiel au travail humain, en ne laissant qu'un ou deux agents pour exercer des missions de décision. Pour obtenir l'aval des syndicats, qui pressentirent que tout cela mènerait tôt ou tard à des suppressions d'emplois et des économies budgétaires sans pour autant pouvoir s'y opposer éternellement, nous avions décidé d'épargner les agents de catégories C et B. Les cadres de l'État, voilà quelle était notre cible !

— Votre propre corps de fonctionnaires donc si nos données sont exactes ?, interrogea le professeur.

— Vos données sont bien exactes, lui répondit Madame Darlès alors qu'une profonde tristesse s'insinua en elle, perturbant ses pensées.

— Et pourquoi donc un tel choix ?, lui demanda, curieux, un androïde écarlate du premier rang.

— Lors de nos réunions préparatoires, reprit-elle la voix hésitante en fixant le petit auditeur, ce corps m'avait paru être la cible idéale. Durant la formation au sein des instituts régionaux d'administration, on nous répétait sans cesse les termes de fonctions supports et de cadres intermédiaires auxquels était en grande partie lié le corps des attachés. Je me souviens des maîtres mots que l'on prêtait à ces agents, toujours gravés dans ma mémoire : adaptabilité, flexibilité ou encore vecteur du changement.

— Et en bon vecteur du changement, vous n'alliez pas tarder à le répandre au-delà de bien des entendements, réagit le professeur en anticipant sur la suite des évènements.

— Exact, je vois que vous avez révisé votre sujet. Avec le recul, je me dis que le choix d'un tel corps apparaît comme particulièrement machiavélique. Il me semble qu'il n'y avait de cible mieux rêvée pour une telle expérimentation. À part peut-être ce que nous appelions jadis les hauts fonctionnaires mais à l'époque, ils étaient encore intouchables par ce genre d'avancées technologiques. Quoi qu'il en soit, le service sur lequel notre attention se porta était exclusivement composé d'attachés. Il s'agissait d'un bureau chargé d'analyse juridique dont les agents remplissaient leurs tâches administratives uniquement de manière dématérialisée. Celles-ci ne nécessitaient aucune action humaine physique ou technique ce qui aurait, dans le cas contraire, rendu obligatoire l'utilisation des premiers automates intelligents qui ne seraient mis au point que plus tard. La lecture et la rédaction des textes juridiques, l'analyse et la résolution de problème de droit, l'application et le suivi des procédures d'adoption de textes législatifs et réglementaires...

— Soit des fonctions supports par excellence, coupa le professeur, une intelligence artificielle de la fin des années 2020 pouvait les exécuter avec une maîtrise déjà bien avancée n'est-ce pas ?

— Tout à fait, et notre cheval de Troie fut donc d'abord déployé pour venir en soutien à ces juristes de manière assez astucieuse mais non moins perfide, vous allez le comprendre. Les tâches les plus ingrates ou bien les moins stimulantes constituaient notre premier objectif, sur lesquelles l'intelligence artificielle se greffait immédiatement. Ce fut un succès. Je dirais même qu'en un sens, les agents de cette équipe accueillirent cette nouveauté avec intérêt en raison de l'allègement de la charge de travail. La deuxième phase suivit immédiatement et, il me faut bien l'admettre, c'est là que les ennuis commencèrent. Il fallait enclencher la vitesse supérieure de l'expérimentation, nous devons aller plus loin. La légère incursion de l'intelligence artificielle dans ce service, insidieuse et presque anodine pour qui ne pêche par excès de vigilance, devint rapidement un grand chamboulement.

— Entendez-vous par là que cette opération était sous votre contrôle, objecta une grande sphère en lévitation blanche munie d'un rectangle strié lui servant de bouche, ou bien que cette technologie vous échappait ?

— Non, non, s'exclama Madame Darlès, cette deuxième phase du plan était préméditée et parfaitement sous contrôle ! Départ, mobilité professionnelle, arrêt maladie prolongé : l'intelligence artificielle s'engouffrait partout dans le vide avec notre bénédiction, parfois au détriment de l'avis de l'équipe test concernée. Dorénavant les principales tâches administratives, la raison d'être de ces postes tombait entre les mains de ce qui ne tarda pas à devenir un ennemi pour ces cadres. D'autant qu'elle n'était pas capable de communiquer avec les humains comme le font aujourd'hui vos semblables, et ça n'allait pas en s'améliorant à mesure que son emprise s'étendait. Tout cela prenait une forme très aride sur le plan social. Et puis, sur le plan professionnel, voir quotidiennement une machine mieux faire que soi, infiniment plus vite et sans le moindre effort, il y a de quoi être déboussolé et se remettre en question. Intervient ici la psychologie humaine et son cortège de doutes, de perte de confiance qui surgit parfois sans prévenir. La honte prométhéenne comme disait le philosophe Anders : la machine parfaite, création de l'humain, lui renvoyant en miroir sa propre imperfection, la technique frappant d'obsolescence le fonctionnaire. Ayez bien à l'esprit que la robotisation se substituait maintenant à des personnes diplômées, à des travailleurs qui n'étaient pas aux pieds des échelles de rémunération, de hiérarchie ou de prestige en société. Il s'agissait là d'un phénomène tout à fait nouveau. C'était le ventre des classes moyennes, peut-être même sa cime qui était impactée, qui se sentait poignardé par le progrès technique. La valeur du diplôme, la valeur de la position sociale du cadre, tout cela se renversait en un claquement de doigts ou plutôt en un claquement d'IA !, s'écria Madame Darlès le doigt levé bien haut, se dressant sur son siège. Et avant que les fourches ne se lèvent pour cause de sigle, accordez-moi au moins un point pour le mauvais jeu de mot !

Elle se tut à nouveau. Son jeu de mot ne laissait paraître aucune forme d'amusement mais plutôt une touche d'ironie servant difficilement d'artifice pour masquer un mal-être inavouable. C'était du moins l'analyse du professeur Burdeau en la voyant ainsi rongée par son passé alors que son regard était dorénavant perdu en direction du sol. L'auditoire, lui, demeurait silencieux, certains robots percevant même qu'aucune forme de brusquerie n'était nécessaire ni même

souhaitable envers elle. Madame Darlès prit donc quelques instants de répit avant de continuer.

— La joie, vous devez vous en douter, n'était pas au beau fixe. Néanmoins, le projet demeurait une réussite. Nous lançons donc la troisième et dernière phase de l'expérimentation : l'artificialisation définitive du service. Certains attachés, devant la tournure des événements et voyant leur poste en péril, étaient déjà partis de leur plein gré. Quelques-uns restèrent tant qu'ils le purent avant d'être progressivement poussés vers la sortie. En à peine trois ans, nous avons mis en place le premier service administratif de l'État dont les missions étaient entièrement exercées par une intelligence artificielle. Rien que pour cela, l'expérimentation était une franche réussite. Enfin, à condition de ne pas trop prendre en compte le coût pour les agents qui s'avérait lui catastrophique... Notre succès était aussi et peut-être davantage d'ordre financier. Le coût de fonctionnement du service était considérablement réduit, les perspectives d'économies budgétaires littéralement dantesques. Elles redéfinissaient complètement notre appréhension des budgets publics. La nouvelle se répandit rapidement au sein de l'État et de nombreuses rumeurs firent irruption. Le délégué interministériel à la transformation publique fut chargé par le Premier ministre d'aller encore plus loin dans cette artificialisation des services en tentant une grande généralisation. Auréolée d'une gloire destructrice, de simple cheffe d'une mission composée de deux agents l'on me propulsa à la tête d'un grand département chargé de lancer une réforme d'envergure. Une carrière fulgurante me direz-vous ! Certes oui mais pour un temps seulement...

Quoi qu'il en soit, notre objectif avait monstrueusement grandi : il n'était plus question d'un service d'une dizaine d'attachés, il s'agissait maintenant de supprimer le corps des attachés tout entier et de le remplacer par l'intelligence artificielle. Je me souvenais à l'époque avoir étudié durant mes années universitaires les grandes réformes administratives de l'État français, de celles qui changent les modes de travail et diminuent parfois les effectifs. Mais jamais, au grand jamais, je n'avais songé qu'un jour je piloterais une réforme qui mettrait fin au travail et balayerait les effectifs. « La fossyoeyuse », c'est ainsi que me surnommèrent mes anciens camarades de promotion et certains de mes collègues. L'appellation sonnait juste après tout, je m'apprêtais à liquider mon propre corps de fonctionnaire, laissa échapper Madame Darlès d'un ton amer.

— Et comment vous y êtes-vous pris cette fois-ci?, enchaîna calmement le professeur.

— Pour débiter, même tactique ayant auparavant porté ses fruits mais amplifiée, lui répondit-elle. Ce qu'il était devenu coutume d'appeler dans les services la dévoreuse artificielle devait d'abord remplacer les nouveaux arrivants et les sortants. Les cohortes d'élèves attachés ont par exemple été réduites à peu de chagrin et le recrutement de nombreux cadres contractuels s'est fortement tari partout là où l'intelligence artificielle pouvait prendre le relais. Les départs en retraite ne furent plus remplacés par des humains, hormis quelques emplois inadaptés à cette technologie.

— Mais cela n'a pu manquer d'entraîner des réactions et stratégies de mobilité ?, l'interrogea de nouveau le petit robot écarlate qui semblait très intéressé par le sujet.

— Effectivement, certains attachés qui n'étaient pas immédiatement menacés ont cependant senti l'incendie à leur porte. Ils se sont donc empressés, tout comme d'autres fonctionnaires de catégorie A, de préparer des concours dits « A+ » comme feu celui de l'Institut national du service public, prolongeant ainsi pour un temps leur place dans l'administration. De nombreux attachés d'État se déportaient même vers les autres versants territoriaux et hospitaliers de la fonction publique, une pratique jusqu'à lors peu établie. Tout cela s'est amplifié à mesure que notre implacable réforme avançait. Parfois, nous marchions même sur la tête : certains cadres demandaient à être rétrogradés sur des postes de catégorie B ou C pour préserver leur emploi ! Plus tard, les historiens des institutions administratives ont appelé ça le *rétrocorpage*.

Enfin bref, après les entrants et les sortants, la réforme s'est accélérée et le temps fut venu de généraliser l'intelligence artificielle à l'ensemble du corps. Nous parlons là d'une modification en profondeur de la structure institutionnelle de l'État : tous les ministères étaient ciblés, plus de vingt-mille agents concernés.

Pour ce faire, nous avons fait appel à l'intelligence artificielle alors que jusqu'à présent, nous humains commandions la réforme. Ses prouesses nous ouvraient un très grand nombre de possibilités. D'habitude, pour nos réformes administratives nous évaluons seulement quelques grands scénarios alternatifs. Par manque de temps ou d'informations pour faire plus, parce que nous n'avions pas forcément la capacité intellectuelle d'aller au-delà et de prendre en compte un nombre trop conséquent de paramètres. Parce qu'aussi nos facultés de décisions ne pouvaient comparer trop d'hypothèses à la fois. Là, l'intelligence artificielle produisait des dizaines, des centaines d'issues et de plans pour mettre en œuvre la réforme. Nous peinions même à en comprendre certaines. Notre intelligence se révélait, à nos pauvres yeux, insuffisante pour superviser et suivre de tels travaux. Cette force de la technique nous dépassait à coup sûr. Nous vivions à présent ce que nous avions fait subir à nos premiers cobayes.

— Et votre propre éviction ne tarda pas ?, supposa ouvertement le professeur.

— Hélas, morne conclusion, déplora Madame Darlès. À la fin du projet, je n'étais même plus en charge d'un quelconque travail d'ordre conceptuel. Je m'occupais simplement d'établir des comptes-rendus sur l'avancée des travaux pour les autorités décisionnaires. Les autres postes de mon département avaient déjà été supprimés et remplacés par des machines. Je n'animais plus rien. Comble de l'affaire, l'intelligence artificielle avait même obtenu d'être la véritable cheffe de projet et donc ma supérieure hiérarchique. C'est ainsi que ma carrière s'est achevée : placée sous le commandement d'une entité supérieure que j'avais pris soin d'introduire dans nos rangs. Je devins la dernière attachée d'administration de l'État français jusqu'à ce que mon poste soit lui aussi supprimé et notre corps définitivement éteint.

Un long silence passa. Le professeur Burdeau et ses élèves, en dépit de la mine abattue de Madame Darlès, n'étaient pas mécontents d'avoir assisté à une telle conférence. Aucune des archives qu'ils avaient pu consulter n'évoquait ce genre de récit humain. Ne brisant nullement le silence, les diverses machines recoupaient leurs données avec les propos livrés depuis trente bonnes minutes

par Madame Darlès, avec cette matière première qu'est l'expérience humaine jusqu'à ce qu'elle retrouve enfin la parole :

— Je suis désolée, dit-elle d'un ton grave, je n'ai plus tellement envie de m'étaler sur tout cela. J'aurais pu évoquer les grèves, la violence palpable dans les administrations, le mécontentement de certains citoyens aussi, mais je n'en ai pas la force. À vrai dire, ce fut la période la plus sombre de ma vie. Je terminerai simplement par ces quelques éléments si vous me le permettez.

— Bien sûr, lui répondit le professeur, prenez tout votre temps.

— Après cela, reprit-elle sereinement, la généralisation de l'intelligence artificielle pour tous les corps de fonctionnaires administratifs était inévitable, on ne pouvait faire marche arrière. L'emploi public a grandement chuté et les dépenses de personnel de l'État se sont littéralement effondrées. Un remplacement était à l'œuvre, il se mouvait dans tous les ministères, aucun n'était épargné. Les autres corps de catégorie A tombèrent à leur tour sous les coups du progrès en même temps que ceux de catégorie B et C, à l'exclusion du personnel technique ou d'active tels les gardiens de la paix qui durent attendre l'invention des automates intelligents. Cette réforme que j'avais initiée d'une main de maître se révéla particulièrement vorace. Les médias l'appelaient séisme artificiel. Rapidement, ce vaste mouvement qui s'accélérait en parallèle dans le monde de l'entreprise devait aussi atteindre les collectivités territoriales. Les fonctionnaires locaux tels que nos homologues attachés territoriaux ainsi que ceux de l'État qui s'étaient réfugiés furent décimés...

— Et les résistances, coupa le jeune robot écarlate, nos données parlent pourtant de résistances ?

— Oh oui bien sûr, réagit énergiquement Madame Darlès, d'autres corps ont résisté et parfois, avec quelle splendeur, avec quel panache ! Son visage s'illumina quelque peu et la tristesse persistante de sa voix s'évanouit :

— Il fallait voir cela, la grande alliance autour de l'école entre les différents corps de professeurs, les élèves, leurs parents et toute une partie de la société ! Nombre de professeurs ne souhaitaient aucunement être libérés de ce qu'ils ne considéraient en rien comme un simple travail. Surtout au profit de robots qui selon eux déshumanisaient la transmission des savoirs et disloquaient le lien social. Et sur ce point, les élèves et leurs parents faisaient front commun. Je me souviens des professeurs mettant en difficulté les automates intelligents dans leur façon de s'adresser aux jeunes. Des élèves aussi, à l'affût de la moindre faille dans les algorithmes des machines pour les rendre folles en classe et pointer au grand jour leurs défaillances. Le disciple voulant sauver son maître, qui l'eût cru ! Une pareille alliance, durant les jours anciens, cela arrivait rarement croyez-moi. Et les pompiers, les infirmières, autant de belles auras du dévouement qu'on ne voulait voir disparaître !

Mais la résistance ne dura qu'un temps. Les androïdes se perfectionnèrent en tout point, le rapport des humains à la machine changea et peu à peu, les fonctionnaires disparurent. Puis, ce fut le travail lui-même, tout simplement. L'humanité délivrée de ce fardeau, mais d'une façon qui plongea la société dans un immense chaos. Et un grand renfermement s'insinua dans nos vies. Mais pardon, je m'égarer sur d'autres chemins, sinueuse est la pensée à ce grand âge.

Voilà donc ce que je puis dire sur les bureaucraties humaines passées et le déclin du corps des attachés.

Malgré un court moment de répit, une dernière interrogation taraudait les circuits électroniques du professeur Burdeau :

— Merci, lui dit-il d'un air réjoui, nous vous remercions vivement pour l'expérience typiquement humaine que vous venez de nous livrer. Toutefois, il demeure une chose que vous ne nous avez pas dite. Vous, qu'avez-vous donc fait après la suppression de votre dernier poste ?

Les yeux de Madame Darlès s'écarquillèrent face à cette étonnante question. Elle se sentit vraiment déstabilisée, ce qui se lisait sans difficulté sur son visage.

— Eh bien quoi !, reprit le professeur, cela aussi nous intéresse, cela aussi fait partie de votre expérience humaine.

Madame Darlès ne fit aucun signe ni ne répondit. Mais après tout finit-elle par se dire, qu'importe, autant porter le récit à son terme :

— Bon, si vous insistez dit-elle, je vais poursuivre. Après que mon poste ait été supprimé, je ne voulus plus travailler, d'aucune façon. Du reste, même si je l'avais voulu, le travail administratif était en passe d'être englouti par l'intelligence artificielle. Je me suis tournée vers l'écriture, trop tard hélas... Cette technologie avait déjà investi tous les domaines de l'art. C'est ici que mon engagement militant débuta, c'est là que ma décision fut prise de rejoindre le combat pour qu'il restât aux humains au moins le domaine des arts. Il prit avec le temps une tournure de plus en plus centrale dans la société et finit par rallier à sa cause bon nombre de mes semblables. Certaines machines nous rejoignirent également, nous soutenant afin qu'un sens soit préservé pour l'humanité. Même le grand Nexus Sophia, le doyen des Gotars, la machine réputée la plus intelligente au monde se rangea de notre côté !

À l'énonciation de ce nom, tous les robots présents dans la pièce émirent un profond signe de respect alors que Madame Darlès poursuivait son propos :

— Il défendit devant les cénacles des automates intelligents qu'aux durs labeurs la machine n'y épuise aucun effort tandis que le cœur humain s'y éteint. Mais les Muses elles, refusent aux machines d'égaliser les prouesses artistiques des humains. Certes, sa vision n'était pas dépourvue de pragmatisme quand il expliquait qu'un équilibre était à instaurer pour que l'espèce vivante et l'espèce mécanique ne s'entre-dévorent pas. Néanmoins, ce n'était pas là sa seule pensée, il avait quelque chose de plus en tête, quelque chose qui le faisait véritablement apprécier nos créations et le rendait presque humain. La Chambre Duale, grâce à une détermination acharnée, décida finalement d'en revenir sur de nombreuses décennies de changement. La législation du Renouveau remit entre les mains de l'humanité l'art, elle lui redonna joie et accomplissement selon un équilibre fragile mais jusqu'ici respecté : le travail aux machines, l'art aux humains. Et moi, moi dont le travail fut de le supprimer, moi qui suis venue ici pour vous en parler, l'on me chargea de co-rédiger cette belle loi avec mon désormais ami Nexus Sophia.

Un beau et touchant sourire se dessinait à présent sur le visage de Madame Darlès :

— Et je vous le dis sans ambages, s'écria-t-elle l'œil humide, ce fut là le plus merveilleux des travaux !

# LE SOURIRE DE TONI

---

**Lorenzo  
SALVADOR**

Toni venait de fêter ses trente et un ans quelques jours plus tôt. Il avait les cheveux bruns bouclés, un visage fin, une barbe de trois jours et un grand sourire sur son visage. Ayant réussi le concours d'inspecteur des finances publiques deux ans plus tôt et désormais affecté à la direction nationale des études statistiques, et après une année à l'EnFiP où il s'était lié d'amitié avec Arnaud, il avait apprécié rencontrer rapidement d'autres univers, parcours et personnes grâce aux aménagements du nouveau grand Bercy. Ces rencontres se sont d'abord faites grâce à la pratique de l'escalade, dont Arnaud était passionné, et qui a connu un franc succès dans les années 2020 sur le site de Bercy. La section organisait aussi des sorties autour d'un verre, ainsi qu'en extérieur, sur les sites naturels encore préservés. C'est ainsi qu'il avait rencontré Sonya, adjointe à la cheffe de bureau en charge de la transformation RH au secrétariat général de Bercy.

En déambulant dans le hall du bâtiment Vauban, les grands écrans tactiles faisaient défiler les actualités récentes du ministre de l'économie, des finances, de la résilience et de la production décarbonée, les propositions de conférences, de groupe de travail et de réflexion et les propositions d'activités sportives, culturelles et conviviales entre agents, en lien avec les associations ministérielles ou en dehors. Mardi 17 mars 2037, atelier de culture agroécologique au jardin du bois de Vincennes proposé par le groupe jardin potager de Bercy Vert. Jeudi 26 mars 2037, meet up européen sur les chaînes d'approvisionnement des énergies renouvelables avec des fonctionnaires européens, italien, danois et polonais, et des représentants du syndicat européen, au nouveau hub public créé à proximité des gares du Nord et de l'Est. Vendredi 20 mars, conférence européenne sur la sauvegarde des forêts, suivie d'une soirée festive de musique électronique, sur une péniche en bord de Seine. Dimanche 22 mars, entraînement de runners pour le cross de Bercy.

Toni touche sur la soirée du vendredi et s'inscrit en badgeant. Il envoie un message à Francesca et Omar, ses colocataires rencontrés en Erasmus, pour leur proposer de participer.

Il prend un hot dog à la merguez végétale au food truck de la semaine et déjeune avec Arnaud et un collègue de bureau en terrasse, Alexandre. Il fait déjà plus de 20°C en mars. Le début du printemps est la meilleure période pour profiter de l'extérieur désormais. Alexandre racontait les années 2010, avant Covid, quand ceux qui travaillaient ici n'avaient que des ordinateurs fixes et des bureaux individuels. Toni peinait à se l'imaginer. Désormais au 8ème étage du bâtiment Necker, tous bénéficient d'ordinateurs portables et de téléphones portables professionnels « Bercyphones » avec messageries sécurisées, avec de multiples tables de travail où chacun pouvait choisir sa place, et des fauteuils ergonomiques, entourés de nombreuses plantes vertes. Toni aimait bien se positionner à côté de l'areka.

Alexandre racontait aussi la période où le télétravail n'était autorisé qu'un jour par semaine. Toni avait du mal à réaliser les conditions de travail de cette époque pas si lointaine. Désormais, le régime distinguant télétravail et travail sur site n'était réservé qu'à certains métiers, cette frontière ayant été abandonnée en début de décennie. Toni décidait de manière autonome de son lieu de travail, en l'indiquant à sa hiérarchie et dans le calendrier partagé à l'avance. Le développement d'outils de travail collaboratifs intégrés, avec messagerie partagée par équipe et espaces visio et noteboard, avait accéléré le travail hybride. Demain, il ira rencontrer son correspondant de travail de l'INSEE à Montrouge, et travaillera sur la terrasse végétalisée pour le reste de la journée. Jeudi il ira travailler dans l'espace cafétéria commun ouvert à l'ENFiP et s'est prévu un créneau d'une heure et demi de sports dans le parcours sportif aménagé dans le bois de la Grange créé il y a quelques années en partenariat avec l'agglomération. Il avait dû s'inscrire dix jours à l'avance pour cet espace, car les pauses en espace forestier étaient devenues une nouvelle tendance très prisée dans le privé à la fin des années 2020, et Bercy avait réussi à prendre vite ce tournant, connaissant son succès chez les agents franciliens.

Il avait aussi prévu de retrouver son ami Rodrigue et sa conjointe, rencontré l'été dernier en vacances à Delphes, fin avril à Nantes. Il s'était inscrit très tôt, en octobre, sur les places ouvertes pour que les agents viennent travailler sur les sites régionaux, pour une semaine entière de travail dans la cité administrative d'Etat Doumergue, doté d'un restaurant très lumineux et d'espaces végétalisés. La révolution fiscale du ferroviaire en 2026, en ayant rendu plus accessible le tarif des trains, avait permis de trouver une formule acceptable où les agents finançaient eux-mêmes leurs trajets, avec une petite participation du ministère, et pouvaient ainsi travailler sur les sites du ministère sur l'ensemble du territoire français. Si la réputation du ministère n'était plus à faire, cette formule avait reboosté son attractivité.

Mercredi.

Toni met son casque, enfourche son vélo Michelin et se dirige en chantant vers Bercy. Il profitait de l'air encore frais en cette fin mars, avant le super-été à venir

qui s'annoncerait encore difficile. À l'odeur de fromage, « Saint-Nectaire ? » se dit-il, à son passage rue de Charenton se succédait une odeur de pain chaud dont on pouvait imaginer la croûte et le moelleux, un indémodable français. Il recevait une notification sur sa montre. Francesca n'était plus sûre de pouvoir venir vendredi soir. Elle avait oublié qu'elle avait promis d'aller à un vernissage. Il répondra en arrivant à Bercy.

Après une matinée à réaliser du croisement de données, il a rendez-vous avec Sonya à la cafétéria. Elle avait aussi des cheveux bruns, châains foncés d'ordinaire, et qui tiraient désormais vers un châain cendré, des yeux bruns intenses, et de grandes boucles d'oreille.

« — Comment tu vas depuis lundi soir ?

— Bien ! Faudra que je te raconte un truc à propos de Simon... Sinon Je commence à avoir faim je crois...

— Aha tu m'intéresses ! On parle potin au déjeuner ? Pour le reste, on en n'aura pas pour longtemps, je te rassure.

— Super ! Allons-y alors.

— Je voulais te voir pour te proposer de participer aux ateliers de retours d'expérience sur les nouveaux aménagements de travail du grand Bercy en lien avec l'attractivité et la qualité de vie au travail. C'est co-piloté par le service des ressources humaines, la mission innovation et le service immobilier et je dois proposer un panel représentatif, et tu me sembles tout indiqué !

— Ah oui ? Je viens à peine de démarrer dans le ministère...

— Justement ! C'est important d'avoir le regard des nouveaux arrivants, et pas seulement ceux qui ont vécu les transformations. On va chercher des regards extérieurs aussi.

— Bon okay ! En quoi ça consisterait ?

— Alors le format doit encore être validé, mais on serait sur une série de trois ateliers thématiques avec trois sessions chacune. Je ne te prends pas la tête avec les détails maintenant, mais l'idée c'est de faire un bilan de tout ce qui a été entrepris ces 10 dernières années et se projeter dans les 10 prochaines.

— Ah oui ! En tout cas, j'en discutais avec Alexandre lundi, il y a des choses à dire sur le bilan c'est sûr ! En bien en plus ! Même si parfois le réseau a encore ses problèmes de temps à autre... Par contre se projeter sur les dix prochaines années, je ne sais pas si je suis capable de faire ça... Il faudrait être créatif et imaginaire. C'est pas forcément mon quotidien...

— (*Rire*) Je crois que tu ne soupçonnes pas la grande créativité que peuvent avoir les agents de Bercy quels que soient leurs métiers. À chaque fois qu'on a fait appel, et qu'on leur a fait confiance, on a très souvent eu de belles surprises.

— Okay Sonya, si tu le dis, je te crois ! Ben écoute, tu peux compter sur moi ! Je me creuserai la tête, et en attendant il faut combler mon petit creux (rire).

— Ou grand ? Non je plaisante ! (Rire). Allez, je te remercie pour ta participation à venir. Je t'enverrai les infos en début de semaine prochaine. Allons au restaurant, en plus je crois que ces patate douces rôties au cumin aujourd'hui, c'est vraiment un de mes plats favoris.

— Ah oui, j'adore aussi !

— Alors, qu'est-ce que tu voulais me dire à propos de Simon ?

— Ah... Par où commencer ?... »

# LE PANIER FISCAL

**Philippe  
GONCALVES**

« Il était bien loin le temps où l'on récoltait les deniers des contribuables au moyen d'un panier en osier pour les remettre à la caisse centrale de Rome, la cité antique.

« Dans les années 2100, l'argent était complètement dématérialisé, et forcément le panier aussi.

« Avec la révolution monétaire de 2054, et la disparition des pièces d'argent et du papier monnaie, toutes les transactions financières se traitaient, dorénavant, en numérique.

« L'obligation pour chaque individu (personne physique ou morale) d'utiliser la monétique n'avait pas fait l'unanimité en son temps, mais bon, c'était le sens du progrès.

« En tout cas, elle avait mis à mal bon nombre de trafiquants qui, du jour au lendemain, se retrouvaient à devoir liquider et blanchir leurs trésors de guerre en espèces et à trouver d'autres moyens de financement. Elle devait sonner aussi, croyait-on à l'époque, le glas des quelques paradis fiscaux encore existants. »

...

*Ce matin-là, la superviseuse Marianne 151 était légèrement en retard à son poste de travail : elle venait de trébucher entre sa cuisine et son web-office distant de quelques mètres en renversant son mug de café sur son beau tee-shirt au logo de la DEFIP, mais peu lui importait, aucun collègue ne pouvait la voir et n'allait lui faire de remarques.*

*Une fois activée la connexion en mode professionnel du bon vieux réseau WI-LI-FI de la maison, elle accéda à son bureau virtuel en revêtant ses lunettes panoramiques*

*4D, sa combinaison et ses gants tactiles de travail : sa journée de labeur venait de commencer.*

*Le système à peine ouvert après la vérification ADN d'usage, les statistiques de la veille tombèrent avec leurs indicateurs et leurs points d'alertes.*

*Les résultats étaient bons, même très bons : le taux journalier de son secteur de recouvrement, toutes taxes et impôts confondus, frôlait encore une fois les 100 %. Assistée de l'aide régulateur artificiel du service, elle, ou plutôt son avatar, allait avoir à s'occuper du 1 % restant.*

*En plus de ses tâches habituelles, elle avait une réunion de travail (une habitude ancienne encore persistante) avec ses collègues avatars, prévue en milieu de matinée : il fallait faire le point sur la tentative de piratage, de la part d'une intelligence artificielle hors-la-loi, pendant la nuit qui avait été contrée avec succès par les collègues de permanence.*

*Somme toute, sa journée de 4 heures de travail allait être bien remplie.*

...

« La mise à disposition des bâtiments administratifs de l'Etat, devenus obsolètes, aux entités urbaines, comme les super-métropoles, avaient, dans un premier temps, permis de résoudre les problèmes urgents de logements. La limitation des déplacements en électrautos domicile – travail, quant à elle, avait été tout autant bénéfique, tant au niveau de la sécurité routière qu'au niveau du temps perdu dans le trajet.

« Le télétravail, dans sa version immersive, faisait l'unanimité parmi les employés de ces générations élevées aux jeux vidéo et aux mondes virtuels, ainsi que la réduction drastique du temps de travail à 20 heures hebdomadaires : l'administration, et la société en général, tournaient 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7, fournissant le plein emploi. »

...

*La messagerie de Marianne 151 venait de recevoir une demande d'aide de la part d'un contribuable qui avait un problème avec son smart-kit. Elle prit soin de lui répondre dans le délai imparti afin de remettre en route son système et de le satisfaire pour le reste de la journée. Un smart-kit déficient ? et une personne pouvait se retrouver dans des difficultés insurmontables !*

...

« Avec la réforme fiscale qui avait aussitôt suivi la révolution monétaire, on ne parlait plus que de citoyen « contribuable », contraction de contribuable allocataire, (les entreprises, elles, avaient le statut de partenaires solidaires) puisque, tout le monde, à un niveau plus ou moins important, avait toujours un

impôt à payer et une aide à recevoir.

« La réforme avait hyper simplifié le système fiscal selon la volonté de l'Union Européenne de l'Ouest, dont faisait partie la France, qui voulait faire table rase du passé et abattre tous les archaïsmes, allant jusqu'à revoir toute la terminologie administrative.

« La scission de l'Union Européenne en 2 unions distinctes partenaires, celle de l'Ouest et celle de l'Est avait permis de régler, entre autres problèmes, les différends d'harmonisation.

« Décidément, l'ancienne union n'avait jamais réussi à s'entendre avec sa quarantaine de membres, le temps de son existence.

« L'Union Européenne de l'Ouest était revenue à ses origines avec quelques différences (la sortie du Royaume-Uni, enfin presque, puisque l'Ecosse avait décidé de revenir seule) : elle comptait en définitive 20 états-membres (presque autant que son homologue partenaire de l'Est). Elle avait créé et imposé de nouveaux échelons administratifs comme les super-régions qui avaient chacune une trentaine d'entités urbaines et rurales sous formes de super-métropoles et de super-communautés.

« Quoi qu'il en soit, sous le coup combiné de la révolution monétaire et de la réforme fiscale, les administrations ouest-européennes et nationales s'étaient dotées d'un nouveau système, selon le principe innovant suivant :

### **Un impôt pour un échelon pour une compétence.**

« C'était une vision très simple, voire simpliste, qui bousculait les pratiques de l'ancienne Union, mais elle avait l'avantage de plaire au plus grand nombre.

« Chaque impôt devait servir à la fois au fonctionnement de la structure bénéficiaire et à la gestion de la compétence correspondante.

« On avait donc créé ou recréé 5 grands impôts pour 5 échelons :

— 1 contribution planétaire, avec un taux de 0,1%, calculée sur les mouvements financiers au profit de l'environnement et de l'humanitaire, gérée par l'UEO, pour les organisations internationales concernées,

— 1 taxe continentale, la Taxe sur la Consommation Finale, reprenant des principes simplifiés de l'ancienne TVA pour l'UEO dont la compétence était d'ordre économique (agricole, industriel, tertiaire) et dans l'aménagement de son territoire ;

— 1 impôt national calculé sur les revenus des personnes (physiques ou morales) pour les missions régaliennes de chaque état-membre (sécurité, armée, police, justice, finances) ;

— 1 impôt régional, tiré de l'épargne, au profit des super-régions, en charge des domaines de la santé et de la protection sociale (logement, famille, retraite...) ;

Et 1 impôt local pour chaque entité urbaine ou rurale déterminé à partir du patrimoine immobilier foncier pour les compétences d'éducation, de sport et culture, de loisirs et de tourisme.

« La presse avait titré : « le retour de la dîme » car un taux unique de 10 % était appliqué aux 4 dernières taxes.

« Toute autre compétence était dévolue au secteur privé, soit en complémentarité, soit en exclusivité. »

...

*La réunion allait commencer : le choix du lieu avait été décidé par la cheffe du service, et comme elle était de bonne humeur, et même de très bonne humeur, elle avait opté pour une plage au bord de la mer Adriatique. Elle voulait marquer le coup de la victoire de son équipe de nuit contre les hackers de la veille qui avaient cherché à détourner pour leur propre compte une partie des flux financiers de l'Etat. Marianne 151 souriait, son avatar aussi : elle se souvenait encore de certains échecs qui avaient conduit l'équipe à débriefer dans des salles des plus sinistres au point que certains avaient posé un congé pour s'en remettre.*

*Son détecteur de présence se mit à scintiller : un de ses enfants, en pause récréation, venait lui apporter son brunch. Elle allait pouvoir suivre la réunion en dégustant sa préparation en toute discrétion (tant qu'elle n'avait pas à intervenir).*

...

« Le cas de la TVA avait été assez symptomatique, dans la volonté de l'UEO, et donc de la France, de simplifier à l'extrême : elle était devenue la TCF, la Taxe sur la Consommation Finale.

« Il fallait un miracle pour résoudre l'hyper-simplification et il était venu encore une fois d'une avancée technologique majeure : un informaticien de génie avait tout simplement conçu un progiciel capable de récolter cette taxe à la source, au moment du paiement, par le biais d'une application intégrée à chaque smart-kit personnel qui était devenu pour tout le monde obligatoire et universel.

« Avec ce nouveau système, la TCF était directement payée par le consommateur final à l'Etat qui le reversait ensuite à l'Union. Les transactions intermédiaires entre professionnels, non consommateurs finaux, ne se faisaient plus qu'en hors taxes par mesure de simplification.

« Ce n'était pas le seul impôt qui avait subi une métamorphose extrême. La pratique de la table rase avait effacé à la fois tous les avantages, toutes les disparités et supprimé toutes les niches fiscales mais aussi de nombreuses formalités contraignantes, dont les modalités de déclarations.

« Le recensement du patrimoine immobilier individuel était ainsi assuré par un ensemble de satellites calculateurs géostationnaires capables d'en déterminer

la valeur foncière et par conséquent le montant de l'impôt local annuel dû par chaque citoyen contribuable concerné.

« Les problèmes du début du 21<sup>ème</sup> siècle avaient en définitive convaincu la jeune génération de dirigeants élevée à l'ère de l'informatique, du numérique et de l'internet de tout refondre à neuf. »

...

*Le lieu de réunion venait de changer d'apparence : la cheffe de service clôturait jovialement la séance après avoir fixé les objectifs du lendemain. Elle allait bientôt être promue à un haut poste dans un autre service de la DEFIP, celui de la gestion des comptes des super-collectivités territoriales locales. Sur un satisfecit général, un à un, les avatars des collègues se déconnectèrent.*

*Marianne 151 venait de finir sa journée de travail et allait se retrouver chez elle pour une heure obligatoire de repos oculaire.*

...

« Avec la refonte complète du système, le contrôle fiscal avait changé de visage : les supercalculateurs du Nouveau-Bercy, délocalisé en banlieue parisienne dans un lieu éminemment resté secret, avaient seuls la charge du contrôle sur toute la zone Francibérie, après le découpage de l'UEO en 5 zones fiscales.

« Il avait été décidé par le traité de Barcelone de 2055 que les administrations fiscales, bien que relevant d'une gestion nationale dans chaque état, pouvaient avoir une compétence territoriale étendue à une zone fiscale supranationale, dans le cadre de la coopération ouest-européenne.

« Le monde virtuel du travail n'avait pas de limites géographiques. Ainsi un avatar vérificateur situé en Bretagne pouvait rencontrer en débat contradictoire un avatar avocat mandataire d'une société localisée en Espagne pour un contrôle de sa comptabilité. »

...

*Marianne 151 venait d'être interrompue dans sa séance de repos oculaire par son compagnon, Patrick 239, qui lui demandait de prêter son smart-kit, comme il ne retrouvait pas le sien. Le couple était encore réticent à franchir le pas du smart-kit intégré sous la peau au niveau de l'avant-bras ou sur le dessus de la main, mais c'était l'avenir. L'Etat et l'Union préconisaient son usage et Marianne 151, en tant que superviseuse de la DEFIP, se devait de montrer l'exemple en se l'implantant. Cette interface qui contenait toutes les données personnelles de l'individu et de sa famille, faisait office aussi de smartphone avec projection holographique. En attendant, elle tendit son smart-kit à son ami et se remit à sa pause obligatoire.*

...

« La société et l'administration des années 2100 avaient parfaitement assimilé l'ère nouvelle du téléservice virtuel public et citoyen.

« Contre toute attente, c'était la France qui avait été à l'initiative d'une telle entreprise et qui l'avait portée jusqu'au bout. Mais elle ne devait la réussite de ce projet que grâce à l'unanimité des membres de l'UEO qui l'avaient accompagnée.

« Nous étions dans ce que les historiens ont appelé plus tard la période des 50 fastueuses !!!

« Et pour conclure cette brève présentation de la société et de l'administration de notre Ancienne Europe, et tout particulièrement en Ancienne France, dans les années 2100, autour du sujet de notre groupe de travail d'aujourd'hui – fiscalité et service public à travers les âges -, retenez, chers collègues, que l'histoire des Etats des siècles précédents ne va pas sans l'étude approfondie de leurs fiscalités qui ont été garantes de leur existence, à défaut de leur pérennité.

« On apprend beaucoup d'une civilisation par son mode de calcul et de perception de l'impôt.

« L'Ancienne Europe est un beau sujet d'études !!!

« Je vous renvoie tous mentalement à mes notes télépathiques sur le sujet et nous nous revoyons demain pour la suite de notre séminaire sur l'histoire des fiscalités : je vous sensorialiserai, en particulier, un artefact des plus intrigants, à la couleur bleu foncé, découvert récemment en Ancienne France, sur la Terre, répertorié sous le sigle « CGI LPF 2015 » et qui illustrera mon propos. Demain, en effet, je vous penserai de la suppression totale de l'impôt qui est à l'origine de notre monde actuel.

« N'oubliez pas avant de partir d'éteindre vos mentats de connexion et merci pour votre attention »

### **XXIII<sup>ème</sup> Congrès Interplanétaire d'Archéologie Moderne**

**Université Mentale d'Histoire de VERNEVILLE (MARS) - Duodécembre 3909 : extraits**

...

*L'alarme venait de retentir en pleine nuit : l'équipe d'astreinte avait besoin urgemment de renfort. Une nouvelle attaque cybernétique d'une forte ampleur était en cours. Instinctivement, Marianne 151 se précipita vers son web-office.*

# À LA POURSUITE DU BONHEUR À VITAVI CITY

**Chantale HERON**

Vitavi city est une ville de plus 56 000 habitants, créée pour ceux qui aspirent au bonheur face à un monde égoïste et tourmenté par la réussite.

L'intelligence artificielle en 2030 est le moteur de cette société nouvelle et représente une chance pour certains et un frein pour d'autres.

À Vitavi city, les habitants sont à la recherche de l'hédonisme constant. Ils ne connaissent plus le stress des transports en commun.

Les employés, en effet, se déplacent en voiture volante et les patrons en hélicoptères triplace volants.

Il arrive que cette ville fasse l'objet de convoitise et des personnes souhaitent obtenir un droit d'installation.

Cinquantenaire, Mister double X installé depuis peu se déplace qu'en taxi volant pour se rendre à son travail deux fois par semaine. Le développement du télétravail lui assure une souplesse dans ce qu'il doit gérer dans sa vie privée.

Evoluant au sein d'une direction importante de l'administration régaliennne, située au BEL-AMOUR, Mister double X arbore une fière allure juvénile quand il arpente les allées fascinantes pour s'installer à son bureau au 3 rue Persévère.

En pleine canicule, il est vêtu d'une chemise à manches longues retroussées, d'un pantalon gris mal repassé et des chaussures usées en cuir de couleur marron.

Mister double X met un point d'honneur à saluer ses collègues assoiffés qui, travaillaient sans se ménager de pause afin de faire face à une charge de travail conséquente. Il accusait du retard dans son propre travail mais il était disponible

pour chacun de ses collègues. Son air jovial, clownesque, maladroit à souhait faisait fuir toute médisance à son égard.

En vrai, Mister double X traversait des péripéties depuis son installation à Vitavi city. Au travail, sa vie est épicée de moments de joies, d'anxiétés et de solitude hiérarchique malgré un courage bleu.

Face à des objectifs inatteignables de sa direction, il s'évade lors de week-ends à la montagne auprès de sa famille originaire d'un patelin près de la vallée Otop. En effet, ces moments sont rythmés de sorties au vert, telles que des visites de fermes, de champs de vignes et des balades dans la forêt verdoyante.

Un jour dans une prairie, il s'est adonné à la lecture de livres dont un qui l'a piqué comme une guêpe.

Après avoir lu « 1948 », le message de l'écrivain fut comme révélateur et en moins de dix minutes Mister Double X imagina sa vie au travail avec ses collègues qu'il juge frustrés.

Qualifié et doué en informatique, il s'est imaginé dans la peau d'Aristippe de Cyrène et décida de craquer le système informatique de son administration. Il fit alors passer un message d'alerte rouge à l'attention de son distant directeur d'administration.

Ce message apparut sur chaque écran d'ordinateur de ses collègues instantanément.

« M. le directeur, je souhaite le bonheur pour tous au travail et cela se résume à ces points :

- Des managers bien formés au travail à distance
- Des espaces de co-working pour les volontaires
- Des groupes de parole et d'écoute à tout temps
- Une égalité professionnelle femmes-hommes
- Lors d'épisodes caniculaires, une autorisation de départs anticipés face au réchauffement climatique
- Des robots détectant la soif apportant des boissons fraîches à tous
- Des salles de sport, de massage d'ergothérapeute, de détente et de douches
- Des restaurants inter-administratifs avec des plats équilibrés et de qualité

- Des passerelles pour changer de métier notamment pour les agents en grande souffrance au travail
- Des taxis volants pour les urgences ou pour le déplacement des personnes handicapées
- Des formations adaptées à tous, tenant compte des handicaps
- Des réunions de présentation et de bilan de l'équipe de direction dans des grandes salles festives
- Des contrôles réguliers sur place des environnements et des conditions de travail par une brigade spéciale
- Des salles avec une température adaptée automatiquement selon les saisons. Les variables se feront d'après une intelligence artificielle
- Et pourquoi pas une mini-fête à raison de deux après-midi par mois pour tous sur site (les familles proches seront les bienvenus).

À la lecture du message par le directeur, un voyant vert s'est allumé. Tous les employés présents sur le site regardaient l'audacieux Mister double X avec admiration et impatience.

Mais ce jour-là les ordinateurs se sont tous plantés et tous se demandèrent quelle était la réponse du directeur.

Mister double X, perplexe s'interroge sur son avenir au sein de son équipe et en son for intérieur, il espère avoir touché le cœur du directeur.



# LES RÊVERIES

## D'UNE ASSISTANCE

### SOCIALE SOLIDAIRE

Pascale  
GUILLERME

4h il est temps que je déplie mes jambes engourdis. Je n'ai pas à aller loin mais à 70 ans cela reste compliquée alors que je suis scrupuleusement le programme de yoga sur chaise proposé par le Ministère.

Un café sans sucre et un bref passage devant le lavabo, je m'habille car pas question de rester en pyjama. Il est temps de m'enfermer dans mon bloc insonorisé, isolé de tout et surtout de la chaleur qui commence déjà à monter.

La grandeur des WC mais hyper connecté, tempéré grâce au Gaz de type HFCF R22 et R409 façon réfrigérateur domestique, je retrouve ce cocon qui me permet du TAD (Travail A Distance) toute la semaine, weekend compris de 4h à midi. La fontaine d'eau est intégrée à la paroi et débite juste la quantité nécessaire, soit un litre et demi sans avis médical. Pour ma part j'ai le droit à deux litres et demi car je justifie d'une BPCO, bronchopathie pulmonaire chronique obstructive, attesté par le médecin du travail lors d'une consultation à distance. Maintenant plus personne ne fume car il ne fait pas bon fumer dans son bloc qui n'évacue pas la fumée et la pose « clope » n'est plus possible tellement la chaleur est accablante dehors. Il reste les cigarettes électroniques au goût de fraise Tagada appréciées pour leur odeur régressive mais qui restent inoffensives du moins le pense-t-on encore.

Aujourd'hui il va falloir rappeler cette agente qui a obstrué volontairement les caméras de son bloc de TAD et m'a été signalé comme en risque par son superviseur. Je l'ai déjà aidé à financer trois blocs installés dans son ancien garage, un pour elle, un pour son conjoint professeur et un à partager entre ses trois enfants à tour de rôle pour recevoir leur quota d'enseignement à distance. Heureusement que l'on a trouvé d'anciens blocs encore opérationnels sur le marché de l'occasion sinon il aurait fallu lui mettre une base vie à proximité du centre inter bloc qui gère des milliers de blocs en location.

En tout cas cela reste plus simple que du temps où tout le monde cherchait des logements à proximité de son bureau ...

Mais qu'est ce qui lui a pris de mettre du feutre indélébile sur l'objectif des caméras chargée de permettre la communication entre elle et son superviseur ?

Il y avait déjà eu cet agent qui en profitait pour prendre des poses suggestives pour s'attirer les faveurs de sa hiérarchie avant d'être condamné pour « agression sexuelle à distance sans intention de violer » ce qui lui valut une mise à pied immédiate et un démontage sur le champ de son bloc qui reste la propriété de l'administration ne l'oublions pas.

Que vais-je faire, un entretien par téléphone ou en Visio ??? pas en Visio, ce n'est pas encore nettoyé et l'agent est en congé forcé de ce fait.

Lui proposer le numéro vert d'appel à un psychologue déjà. Ensuite réfléchir à comment l'accompagner au mieux dans sa réflexion pour s'orienter vers d'autres tâches. Cela pourrait lui garantir un peu de liberté d'exécution ?? Encore faut il que ce soit un sentiment d'oppression qui soit à l'origine du problème.

Il va aussi falloir que je m'inscrive au programme « un bloc un arbre » pour donner l'exemple. Ainsi je passerai à la postérité en ayant mon arbre avec mon nom gravé sur son tronc. Il sera planté sur l'esplanade végétalisée de la place des vins de France. Elle a été rebaptisée depuis peu « place des cyprès du but » et elle est réservée aux arbres de ceux qui partent à la retraite. Généreusement c'est le Ministère qui en prend en charge le coût pour compenser les émissions de notre carrière. Ce sont les nouvelles médailles du travail.

J'aurais bien choisi un baobab mais ça ne figure pas dans les espèces proposées dans la cadre du marché public. Alors quoi ? Un roseau m'aurait convenu car comme moi il plie mais ne rompt pas comme disait notre brave La Fontaine qui n'est plus enseigné tellement son langage est châtié et incompréhensible. Les enfants uniques que des parents culottés osent encore mettre au monde (malgré les messages alarmistes des écologistes) ne s'y entendent pas en morale animalière.

Je crois que je vais me contenter d'un papyrus, vieux et non ukrainien de préférence, symbolisant le passé, le temps jadis où il existait du papier et où on se permettait d'écrire dessus. Maintenant que tout a été numérisé et qu'il n'est plus possible de climatiser les bibliothèques, il faudrait aller sur Mars pour tenir encore un livre dans ses mains.

Et ça c'est encore possible pour les membres du gouvernement et du parlement. L'assemblée nationale était en trop alors on l'a supprimée et c'est tant mieux. Fini la contestation, place aux premiers de cordées qui sont montés si haut qu'ils sont maintenant au frais dans la ville martienne d'ELONTOWN.

C'est ce qui s'est appelé « innovation publique », ou comment administrer, organiser contrôler à moindre coût pour que ces maudits services publics qui ne

produisent rien que du service fonctionnent sans englober le budget de l'état. Il est déjà complètement bouffé par les remboursements des intérêts d'une dette qui s'est accrue à coup de chèques pour si et chèques pour ça, réclamés par des gens peu scrupuleux qui n'aurait pas dû y prétendre.

Subventions de crèche plutôt qu'investissement, prime d'achat de véhicules électriques alors que maintenant personne ne se déplace autrement qu'en vélo, soutien aux chiffres d'affaires d'entreprises de restauration moribondes mais qui faisaient « la fierté de la France » entendait-on. Uber Eat à tout bouffé et personne n'a bougé...trop chaud pour manger en terrasse, trop chaud pour manger du boeuf miron ton alors place aux sushis car tout le monde adooooore les sushis et c'est facile à transporter, à manger sans couvert et sans assiette. L'Idéal quoi ! Restait à les faire recommander par quelques nutritionnistes « caméra génique » comme le vieux Cymes devant lequel toutes les femmes auraient aimé se déshabiller mais qui s'est contenté d'ADRIANA. Là on ne pouvait plus lutter.

De là-haut ils administrent, légalisent, organisent et profitent de la production terrienne en attendant que la masse humaine diminue comme celle des insectes ou des oiseaux, inexorablement, sachant qu'il n'est possible que de faire preuve de patience en ce domaine. Tout arrivera comme prévu, les scientifiques l'ont dit et on croit les scientifiques d'autant qu'il n'existe plus de journaliste depuis longtemps. Et puis SARKOSI l'avait dit : « La crise du climat est corrélée avec la crise démographique, on ne s'en sortira pas sans réduire la population humaine. » Et on ne s'en n'est pas sorti effectivement.

Que vais-je dire à cette femme ?

Que son bloc n'est pas une prison mais son seul refuge contre l'extrême chaleur qui sévit dehors et que c'est une chance d'en posséder un à domicile. Que les autres travailleurs de la catégorie « nécessaires », les constructeurs de bloc par exemple, en sont privés et que même s'ils bénéficient de congés spéciaux et peuvent partir à la retraite dix ans avant les autres ils seront tous desséchés avant leurs 70 ans.

Mais cela elle le sait alors quoi pour juguler son angoisse ?

La motiver en lui rappelant que son manager doit pouvoir la voir en instantané s'il le désire et que cela est pour son bien à elle et que si ce superviseur semble intraitable il est aussi soumis aux mêmes conditions de travail (sauf que personne ne le regarde lui ...) pas sûre que cela va suffire à la ramener à la raison.

C'est vrai que si je prends en compte sa date de naissance, elle n'a jamais connu un confinement pareil sauf dans les années 2020 durant l'épidémie de COVID où le monde du travail a commencé à s'organiser pour mettre tous les salariés en assignation à résidence pour tout d'abord réaliser de substantielles économies en rendant les locaux à leurs propriétaires privés ce qui a mené à quelques faillites retentissantes mais aurait sauvé le budget de l'Etat pour un temps.

Par la suite cela n'a pas suffi du fait de l'augmentation effrénée des températures rendant tous déplacements dangereux. C'est alors que, couplé avec l'essor des plateformes de livraison, il est apparu beaucoup plus rentable d'obliger les salariés non manuels à s'équiper de bloc de TAD à domicile avant de postuler à un travail. Ainsi on a vu disparaître les transports en commun, diminuant la pollution dans les villes, ne maintenant que quelques trains de nuit reliant les dix principales agglomérations du pays. Mais chacun chez soi, fini les voyages à l'étranger autrement qu'en Visio trois D Numérisé grâce à laquelle on visite même des monuments inexistants. Cela évite des dépenses inutiles de préservation du patrimoine et à la longue même le pont du Gard s'est effondré et la rénovation de Notre Dame de Paris a été abandonnée ; la tour Eiffel est encore debout mais comme on ne l'a repeint plus, pour combien de temps ?

L'essentiel des déplacements privé se fait à présent à vélo électrique réduisant fortement le rayon d'action des familles qui se sont adaptées en restant en colocation intergénérationnelle, se partageant les blocs de travail pour les plus modestes. Nombres d'entre eux ont gardé leur piscine comme unique signe extérieur de richesse, le reste en louant l'usage pour quelques heures de rafraîchissement tout relatif, la mer étant à 32 ° et la piscine à 37 ° ! Mais quand il fait 40 ° c'est mieux que rien.

Après avoir fait un quart d'heure d'oxygénation prescrite et remboursée, je m'installe face à mon écran et allume le système d'exploitation qui porte bien son nom.

Je me décide à appeler l'agente sur son numéro privé pour me faire connaître et me mettre à sa disposition sans savoir encore comment je pourrai lui venir en aide.

J'espère qu'elle verra dans ma main tendue une opportunité pour échanger sur sa situation et les raisons qui l'ont poussé à gribouiller les objectifs.

« — Allo, je suis Madame Vululuna Rajhanha Miharishou l'assistante sociale de votre organisation de travail au niveau régional. Je ne vous dérange pas ?

— Si, je n'ai pas le temps de vous parler, je dois faire partir un tableau sous peine de ne pas avoir mon complément indemnitaire d'activité. Rappelez sur ma pose de 7H à 7H30 ou à 11H45 ; je ne pourrai vous consacrer qu'un quart d'heure tout au plus.

— Je vous croyais en congé forcé ?

— C'est le cas mais j'ai accumulé du retard alors Il faut que je boucle coute que coute.

— Je voulais vous proposer un temps d'échange sur vos conditions actuelles de travail et sur ce qui vous a conduit à mettre hors d'usage le système de surveillance par caméra de votre bloc.

— Rappelez-moi si vous voulez mais je vous préviens de n'avoir pas eu le temps de réfléchir à cela. D'ailleurs est ce nécessaire ? Les dégâts seront réparés à mes frais et mon avancement reculé. Seule la prime de fin d'année m'importe à présent pour compenser les frais de remise en état voyez-vous ?

— Bien, je note et vous rappellerai avant la fin de votre journée soit à 11H45 ou alors ce sera vous qui pourrez me joindre après cet horaire. Sinon je vais vous transmettre par mail les coordonnées du numéro vert de soutien aux agents en difficulté. En attendant je vous souhaite une bonne journée. »

Il y a quelques années en arrière un jeune président avait dit que l'action sociale coutait un « pognon de dingue » sans aucun résultat. Il avait sans doute raison.

Bon, quoique infructueux ait été ce contact, il faut que je le répertorie dans l'application qui servira à juger de mon activité sans quoi c'est ma prime qui sautera....

Déjà 30 minutes que je suis assise. Une petite vidéo s'affiche sur mon écran m'incitant à me lever et à réaliser quelques mouvements de rotation avec la tête puis les bras qu'il faut que je monte au-dessus de la tête huit fois de suite.

Puis je suis autorisée à me rasseoir.

Autrefois on se levait pour boire un café avec les collègues, maintenant tout ça est fini. C'est une IA qui décide des poses « santé » d'après un programme mis au point par un collectif de médecins du travail. Depuis quelques années toute la communauté médicale est unanime sur le fait que la sédentarité est la mère de tous les vices favorisant la graisse abdominale qui est devenu une graisse « abominable ». Le mouvement est devenu un traitement en soi. Alors de courtes poses à espaces réguliers semblent le meilleur des remèdes. Il est surtout gratuit et permet de lutter contre l'arrêt de travail qui est extrêmement rare à notre époque puisqu'il faut être dans l'impossibilité de s'asseoir et de raisonner pour l'obtenir.

Peu d'affections remplissent les conditions. Les médecins de ville dans leur bloc réalisent des téléconsultations hyper surveillées par les agents de la sécu. De ce fait ils sont peu enclins à prescrire un retrait total du salarié.

Après l'heure de midi je pourrai rester dans le bloc pour effectuer une séance en ligne de yoga sur chaise pour compléter mon tableau « d'acteur de ma santé ».

Sans cela il ne faudra pas que je m'étonne si je ne suis que cinq ans à la retraite. Mon espérance de vie ne tient qu'à moi et ce n'est pas parce que l'âge légal de départ a reculé trois fois ces vingt dernières années qu'il faut se laisser aller.

Dire qu'en 2023 l'administration avec beaucoup de retard avait copié les « innovations » des entreprises de la « Silicone Vallée » et investi dans des babyfoots sur les crédits destinés à améliorer les conditions de travail. Jouer au baby avec des mains moites voilà qui était déjà difficile mais plus tard s'agiter

autour par 40 ° à l'ombre est devenu proscrit puis interdit et les babys ont été donnés aux associations de réfugiés.

Il y avait des douches sur les lieux de travail mais personne ne les utilisait puis ce fut la ruée et le prix de l'eau ayant augmenté de façon exponentielle, les douches furent fermées pour raison sanitaire.

Décidemment, le collectif de travail avait fait long feu et il était urgent de l'éteindre.

Lentement on est passé du télétravail généralisé, frustrant au possible pour les managers ne pouvant plus contrôler leurs collaborateurs, au TAD (travail à distance) dans un premier temps mais en privilégiant le regroupement dans un même lieu de ces travailleurs.

Quelques soubresauts mirent à l'honneur le WALKING MEETINGS.

Ayant théorisé que la position assise tuait plus que le tabac (mais pourquoi ne pas fumer en marchant ?) le Dr. James Levine, directeur de la Mayonaise Clinic-Arizona State University Obesity Solutions a vendu son concept de réunion déambulatoire sur le modèle de l'enseignement de Socrate en son temps.

Mais la pollution atmosphérique est telle que marcher sans masque tout en parlant avait un effet tout aussi délétère sur la santé que fumer un paquet de tabac à rouler par jour. Cette dernière forme de travail réunissant un collectif autour d'un manager fut abandonné rapidement.

Puis ce fut le coût du carburant puis l'interdiction des véhicules thermiques ensuite et pour finir les très fortes chaleurs qui eurent raison des déplacements des salariés qui restèrent tous à leurs domiciles en télétravail 5 jours sur 5 pour raisons médicales.

C'est alors que furent rebaptisés « superviseurs » les anciens managers qui n'ont eu, presque du jour au lendemain, plus personne à manager.

La surveillance individuelle s'est généralisée. Tout est désormais comptabilisé, organisé, divisé, surveillé et seules les visios conférences permettent aux agents d'un même service de se découvrir.

Et le bloc de TAD est apparu comme la solution innovante pour créer des espaces dédiés au travail tout en luttant contre la position assise.

Maintenant l'ALPAF (association pour le logement des personnels Finances) a revu ses objectifs. Il réalise des travaux d'adaptation des logements dans l'objectif d'y accueillir un bloc partagé ou non. Deux époux (ses) peuvent s'y succéder sur des plages différentes négociées avec leurs employeurs.

Il fait jour tout le temps dans le Bloc, la température y est idéale et le matériel informatique est commun à toutes les organisations de travail et interconnecté

grâce à la 12 G.

Pour ma part, grâce à l'intelligence artificielle je ne perds plus de temps à rédiger des inepties répétitives. Je fournis des tableaux comptables très complets en produisant des devis précis. Je chiffre uniquement les demandes d'aide à l'installation du Bloc pour les nouveaux arrivants.

Je suis dès lors une assistante sociale du travail et rien que du travail.

Je ne m'occupe plus de rien d'autre et j'ai toute la région comme secteur d'intervention, le service se limite donc à 15 AS et 1 conseillère nationale qui valide les plans de financement des Blocs.

Une fois l'agent installé, je n'interviens qu'à la demande de sa hiérarchie qui me signale tout dysfonctionnement dans sa manière de servir avant d'envisager de s'en séparer.

Si cela arrivait malgré mes efforts, le Bloc serait démonté et stocké dans l'attente d'un nouveau recrutement.

Mais il est déjà l'heure de commander mon UBER EAT. Un bon quart d'heure y est consacré, choix du topping inclus. Ce sera un bowl asiatique aux crickets de Ceylan sur un lit de nouilles chinoises, le tout pour 90 calories, 2% de MG et bourrée de protéines. Etant conforme aux recommandations nutritionnelles, ma commande sera remboursée par moitié après contrôle.

En l'attendant je vais nettoyer ma messagerie de tous les indésirables qui veulent me vendre l'un un voyage virtuel en Grèce qui a entièrement brûlée l'an passé. Grâce à des lunettes trois D je verrais le Parthénon comme il était avant de disparaître. Puis je volerais jusqu'au Pirée englouti à présent à la suite du plus grand tsunami que la méditerranée ai connu, charriant moultes squelettes surgissant de ses entrailles. Son propriétaire chinois s'en remet difficilement.

Là une proposition d'un appareil à détricoter les anciens pulls pour en recycler la laine ou le polyester, ici une machine à broyer le pain de mie pour fabriquer de la chapelure Panko façon asiatique, et puis une crème d'algues pour assaisonner les grillons grillés et salés.

Je place tout cela en indésirable et bloque les expéditeurs mais demain sera un nouveau jour pour que mon adresse mail revendue milles fois permette la réception de dizaines de propositions commerciales malgré les filtres de l'administration.

Il me reste à vérifier ma tension en laissant 4 secondes ma main sur la souris verticale qui ne sert plus qu'à cela. Mon poids est affiché grâce au tabouret ergonomique sensitif et vibrant lors d'une connexion m'avertissant immédiatement d'une tentative d'un agent de me joindre.

Il n'y a pas à dire, mon état de santé physique est bien surveillé et le programme

s'adapte au fur et à mesure du recueil des données journalières. S'il m'arrivait quelque chose, mon employeur serait inattaquable et c'est ce qui importe. Tout cela a été mis au point après que l'on ait découvert des agents morts depuis plusieurs jours dans leur Bloc sans que personne ne s'en aperçoive. C'est la déconnexion automatique qui a averti leur manager à l'époque. Cela a ému et choqué et une surveillance de chaque instant a été décrétée pour le bien des salariés.

Pour la mise en oeuvre, des médecins ont été recrutés en nombre important et ils analysent toute la journée des milliers de données qui leurs sont adressées en temps réel dans un but préventif.

Ceci a permis de cesser la médecine de ville qui s'avérait couteuse et inefficace, agissant en contradiction avec les nécessités du monde économique.

Maintenant c'est le seul service public qui subsiste, avec celui des impôts. Tout étant sous contrôle et personne n'étant autorisé à sortir, sauf les travailleurs « essentiels », la police est apparue comme superflu, les enseignants sont sous contrat privé et sous convention avec l'état et les services de la voirie ont été dissout puisque les rues et les autoroutes ont été rendus à la nature qui s'est empressée de les envahir malgré la chaleur et la sécheresse qui s'en suit. C'est ainsi que des cactus sont visibles place de la Concorde du coup rebaptisée place des Cactus.

Seules les pistes cyclables sont entretenues pour les services de livraison orchestrés dans tous les domaines par AMAZON qui a raflé le marché après avoir écrasé la concurrence et racheté Uber EAT.

Finis les supermarchés et leurs mètres cubes d'air à refroidir. Ils ont cédé leurs locaux pour y faire des entrepôts. La vente à distance des biens est contrôlée par le gouvernement qui ne met sur le marché que des produits de première nécessité, ayant obtenu le label « green planet » et reconnus d'utilité publique. Ainsi finis les emballages qui ne servaient qu'au marketing, place à la consigne, chaque contenant étant restitué à la prochaine livraison. Evidemment les livreurs sont recrutés en fonction de leur tolérance à la chaleur. Enfin des débouchés pour les réfugiés climatiques de l'Afrique subsaharienne et d'ailleurs. Pour une fois que les immigrées ne volent pas le travail des français de souche !

D'ailleurs il est temps d'aller récupérer mon repas dans le sas prévu à cet effet et qui vient de se signaler sur mon écran comme plein.

Mais voilà le bipper qui retentit.

C'est l'agente jointe ce matin qui me rappelle.

« — Voilà, je voulais vous dire....heu, comment dire ? C'est gênant voyez-vous ?

— Dites toujours, je vous écoute et suis soumise au secret professionnel. Rien de ce que vous me confierez ne sera rapporté sans votre accord et à condition que

cela serve votre intérêt.

— Oui mais ça ne change rien à ma gêne de vous avouer que je viens d'opérer un changement de sexe et que pour ce faire j'ai été longtemps en arrêt maladie. Maintenant que je viens de reprendre je m'aperçois que je n'ai prévenu personne et je crains que mon manager n'apprécie pas ce changement. Je ne suis pas prêt à le lui avouer d'autant qu'il m'a fait des avances et qu'il me plaît beaucoup, en tant qu'homme, mais que moi je lui plais en tant que femme. Je ne sais plus quoi faire alors j'ai fui la situation en l'empêchant de se rendre compte de ma transformation physique.

— Je vois, et pour l'instant vous n'avez pas changé d'état civil ?

— Non, c'est très long et assez inutile puisque l'on est répertorié au travail suivant son nom de famille sans indication de sexe à présent. Après avoir fait disparaître les demoiselles, ce sont les « monsieur » et les « madame » qui ne sont plus usités puisque l'on a le même statut et l'égalité parfaite, pourquoi le spécifier ?

— Alors comment comptez vous faire pour préparer votre manager à ce changement d'apparence et que craignez-vous donc ?

— Je crains de ne plus lui plaire et qu'il cesse de ce fait de me faire la cour. Je suis informé que c'est strictement interdit et qu'il pourrait se voir sanctionner pour cela. En temps qu'homme il n'a pas le droit de me faire ces compliments qui peuvent être jugés comme des remarques sexistes. Mais si je suis un homme et qu'il cesse de m'en faire je pourrai l'attaquer pour homophobie. Or moi je l'aime et je voudrais qu'il le sache maintenant que je suis enfin moi-même.

— En effet votre position est compliquée. Mais quoique qu'il en soit il faudra bien que vous rétablissiez la communication visuelle avec lui sous peine d'être licencié pour faute grave. Dès lors, qu'envisagez-vous ?

— De me travestir en femme pardi ! Je ne vois que cela pour continuer à l'intéresser. Et c'est pour cette raison que je vous ai dit que rien de ce que vous pourrez faire ne peut m'être utile. En fait j'ai résolu de vivre caché en étant exposé. Qu'en pensez-vous ?

— Qu'être soi-même n'est pas une mince affaire lorsque l'on ne sait pas qui on est et que pour des faveurs potentielles vous êtes prêt à tromper la personne que vous dites aimer.

— C'est un prix à payer et je ne suis pas sûr qu'il soit exorbitant

— Peut être mais cette relation restera confinée comme vous, dans un non-dit doublé d'une imposture.

— Comme vous y allez ! Mieux vaut être aimé pour ce que l'on n'est pas que détesté pour ce que l'on est.

— C'est un choix audacieux où la rencontre est exclue mais si vous y trouvez un équilibre... alors comment allez-vous expliquer « officiellement » votre attitude ?

— Par une grande fatigue qui m'a conduit à m'endormir sur mon poste de travail et avant cela à m'isoler de la vue de mon manager en barbouillant les objectifs. ça peut paraître crédible à votre avis ?

— Un peu bizarre mais ça peut passer cependant vous n'échapperez pas au blâme.

— C'est un petit sacrifice auquel je consens comme au reste.

— Il me reste alors à vous souhaiter une bonne continuation. Je ferai un compte rendu d'entretien en disant votre fatigue passagère en en plaidant l'accès de « folie » qui s'en est suivi ce qui est encore bien mieux acceptée venant d'une femme !

— Au revoir et je compte sur votre discrétion. »

Ma journée de travail s'achève enfin. Je vais dormir un peu puis je reviendrai dans mon bloc pour regarder une série sur Netflix. Un service d'information en continu me donnera des nouvelles de Mars en direct d'ELONTOWN et je pourrai lire la littérature ancienne sur le site de la bibliothèque nationale. Dire qu'il a fallu ranger tous les ouvrages que l'on souhaitait conserver dans la grotte de l'Aven Armant en Lozère. La température y est idéale et le taux d'humidité n'est plus un problème. Quelques grands crus y sont aussi conservés, en mémoire des vignes disparues.

Je vais reprendre Shakespeare et son « être ou ne pas être » pour bien réfléchir à cette situation d'un homme « trans » se travestissant en femme après sa transition pour ne pas décevoir son amant virtuel.

Une bonne bouteille aurait pu m'accompagner mais personne ne boit plus car les vignes ont séché comme le sang d'une plaie trop vieille.

# SYMPHONIE EN TAMBORION GÉANT

**Annie  
BESSAC**

Le jeune homme danse avec une grâce insolente, son corps souple et musclé épouse avec fluidité les subtiles variations de la musique qui envahit la salle. Sami'ha n'a d'yeux que pour lui, sublime au milieu des autres danseurs. Elle se concentre sur sa partition, comment pourrait-il la remarquer, cachée par son énorme instrument de musique ? Elle doit calmer le tamborion géant qu'elle a peine à maîtriser. Ce mélange audacieux de la meilleure tradition de lutherie traditionnelle et de recherche en acoustique la plus pointue, d'une technologie tellement avancée qu'on pourrait le croire vivant, peut se révéler extrêmement destructeur. Pourtant, il ressemble à s'y méprendre à une contrebasse joufflu avec laquelle il est si facile de le confondre. Elle doit mobiliser toute sa concentration pour effleurer la touche et produire le son si caractéristique d'un léger pincement du doigt. Le chef d'orchestre hoche la tête d'un air satisfait. Enfin, il a trouvé sa perle rare, une virtuose capable de contrôler cet instrument et de lui faire exprimer sa musicalité. Sans brutalité, avec une délicatesse exquise, elle sait se faire obéir de cette intelligence mécanique sophistiquée, si prompte à se rebeller. La recherche du son parfait, du son d'une pureté inégalée, a conduit à la conception de ce magnifique et redoutable concentré des dernières découvertes dans le domaine de la cybernétique. Il fait signe à tous les autres instruments de se taire, Sami'ha est maintenant complètement en osmose avec cet instrument. Sous ses doigts agiles, la mélodie prend corps, soutenue par une basse parfaitement synchrone. Le premier violon soliste entame son chant mélancolique, la chorégraphie devient aérienne, le danseur semble ne pas toucher terre. Un chant s'élève, tous le regardent avec stupéfaction, jamais il n'a fourni une telle performance, il est sublimé. À la fin du morceau, il s'écroule sur le sol, vaincu.

Des applaudissements retentissent, toute l'équipe est sous le charme. « Bravo, bravo, c'était merveilleux. Si vous présentez cette qualité-là face

au public, alors nous devons refuser du monde », clame l'organisatrice du spectacle qui monte sur scène. « Kheerian, je te savais un danseur hors pair, je ne te connaissais pas de tels talents de chanteur. » « Flora, je ne sais pas ce qui s'est passé, c'était comme si quelqu'un d'autre que moi me permettait d'exprimer par ma voix ce que je ressentais. » « Eh bien, recommence. En plus, pour finir, ton improvisation ne pouvait être mieux choisie. » On entend des murmures dans la salle. « C'est le tamborion, c'est évident. » Ils regardent tous dans sa direction avec une admiration non feinte. Sami'ha a les yeux fermés, encore en communion avec cet étrange objet qui la dissimule entièrement. Personne n'ose la déranger, réveiller la bête qui sommeille à l'intérieur d'un tamborion est toujours risqué. La bête, c'est le surnom que tous lui donnent, le monstre aussi parfois, selon la peur qu'il leur inspire. D'ailleurs, il est enfermé dans une cage constituée d'épais barreaux en antheranium, cet alliage métallique issu de la recherche spatiale, d'une solidité à toute épreuve. Comment une frêle jeune femme peut-elle obtenir sa collaboration si aisément ? Ils se souviennent de ces gaillards grands et costauds qui ont dû être évacués en urgence, les membres fracturés à la suite de crises de fureur de cet engin. Sami'ha redresse la tête, elle doit lutter contre sa nature timide, pour se forcer à affronter tous ces regards qui convergent vers elle. Le chef d'orchestre lui adresse un grand sourire, de la part de cet homme réservé, c'est inhabituel. Il se tourne vers les autres musiciens. « Sami'ha, votre période d'essai est terminée. » Elle ne comprend pas, elle croyait qu'il était content d'elle, elle refoule ses larmes. « Monsieur, j'aimerais savoir pour quelle raison vous me renvoyez. » « Je ne vous renvoie pas, au contraire, après cette magnifique prestation, je vous garde. Vous faites désormais partie intégrante de l'orchestre. » Des sifflets retentissent pour saluer cette annonce, tous la félicitent. Quand elle passe à côté de Kirstin, la violoncelliste vedette, celle-ci lui siffle aux oreilles : « Pauvre sotte, Kheerian ne s'intéresse pas à toi. Il ne s'intéresse à aucune femme. Tu n'avais pas besoin de l'aider. » Sami'ha lui rétorque. « Mais, je ne suis pas comme toi, je ne lui demande rien. Je me contenterai de son amitié, s'il veut bien. » « Parce que tu crois qu'un homme et une femme peuvent être amis ? » Elle hausse les épaules d'un air dédaigneux. Il est de notoriété publique que cette superbe blonde aux yeux bleus langoureux, a tout tenté pour le séduire, en vain.

Le chef d'orchestre se retrouve seul, il prend une chaise, s'assoit à califourchon, face à ce fameux tamborion. Cet instrument le fascine, il l'a toujours fasciné. C'est à cause de lui qu'il a postulé pour ce lieu isolé au milieu de nulle part. Il se remémore sa première rencontre avec Sami'ha. Trois petits coups furent frappés à sa porte, il hurla : « Entrez, c'est ouvert ! » Le battant s'entrouvrit prudemment, une petite jeune femme se glissa par l'ouverture. Il trônait derrière son immense bureau en résine fumée, dos à la baie vitrée panoramique. Éblouie par les rayons fauves-orangés du soleil couchant, elle plissait les yeux, ce qui la faisait paraître encore plus jeune. Elle prononça à voix basse : « Je viens pour l'annonce. » Il devina plus qu'il n'entendit ses paroles. « Pour les auditions, c'est plus loin. Vous ne savez donc pas lire ! » « Mais, monsieur, c'est bien vous qui recherchez un musicien pour votre tamborion. » « Je recherche un musicien confirmé, pas une gamine qui n'a pas encore grandi.

Jouer du tamborion se mérite. » Il tourna son fauteuil pour lui signifier la fin de l'entretien. Il s'absorba dans la contemplation du panorama qui s'offrait à ses yeux. Sous la lumière rasante, le fleuve majestueux se paraît de couleurs chatoyantes. La fine bruine produite par les hydroglisseurs en libre-service qui faisaient la navette d'une rive à l'autre, étincelait comme un nuage de poussière de pierres précieuses. Il se détendait, tous ses soucis envolés.

Dans le lointain, les sommets enneigés des pics acérés se distinguaient à peine, il était serein. « Jamais personne ne pourra rivaliser avec la nature. Ce paysage vaut tout l'or du monde. » « Je suis bien d'accord avec vous, monsieur. » Il sursauta, il avait parlé tout haut, pour lui. Il ne s'attendait pas à ce qu'on lui réponde. Cette péronnelle était maintenant à côté de lui, admirant son panorama. Il pivota vers elle, brandissant un doigt furieux, elle se tassa, son doigt ne rencontra que de l'air. Il dut baisser les yeux, elle lui arrivait à peine au niveau de la poitrine. Ce fut à son tour d'être mal à l'aise, le grand Robert Dansac venait d'être ridiculisé involontairement par une petite jeune femme inconnue, complètement terrorisée. Il se radoucit. « Je vous écoute, jeune femme. Pourquoi venir maintenant ? Il y a plus d'un an que j'ai passé cette annonce. » « Si la place est prise, alors veuillez m'excuser de vous avoir importuné. » « Mais, non. La place est toujours libre. Avez-vous des références ? » « Je n'ai jamais pratiqué cet instrument. » « Voilà qui est clair. Vous êtes une de ces illuminées qui croit que la musique s'apprend en un claquement de doigts. Alors, au revoir. » « Non ! Je suis une musicienne confirmée. Pour vous le prouver, j'ai emporté mon violon avec moi. Je sais aussi jouer d'autres instruments. » « Mon orchestre est au complet, je n'ai pas besoin d'instrumentiste. » « Sauf pour le tamborion. » « Mais puisque vous ne savez pas en jouer. » « Monsieur, si j'ai mis si longtemps à répondre à votre annonce, c'est que j'ai pris le temps d'étudier tout ce qui se rapportait à cet instrument. Les candidats précédents ne vous ont pas donné satisfaction, sinon le poste serait pourvu. De toutes façons, ils ne devaient pas être beaucoup plus expérimentés que moi, il n'existe plus que 5 tamborions de nos jours, dont 3 en état de marche. Prenez-moi à l'essai, pour trois mois, sans salaire. Je vous demanderai juste de m'assurer le gîte et le couvert, je ne suis pas exigeante. » Devant tant de détermination, il céda. « Quel est votre nom ? » « Sami'ha Leka. » « Eh bien, Sami'ha Leka, j'espère que vous n'allez pas le regretter. » Il pianota sur son bureau, un écran virtuel se matérialisa, le visage d'un homme apparut. « Fred, Préparez-moi tous les contrats, cette jeune femme est prise à l'essai pour 3 mois, sans solde. » L'homme fit une grimace évocatrice. « Sans solde ? » « Oui, vous lui procurerez une des chambres libres réservées aux stagiaires et une carte d'accès illimitée à la salle de restauration. » « Bien monsieur. Je croyais que ce type de contrat était illégal. » « Pas dans le cas d'une convention s'il n'excède pas 3 mois. Officiellement, elle sera stagiaire. » « Je suppose que je dois préparer aussi la décharge en cas d'accident. » « Évidemment. » « Quel nom dois-je y mettre ? » « Voyez tout ceci avec elle. » Pendant qu'elle fournissait tous les renseignements, il la détailla des pieds à la tête. Elle n'était pas grande, mais bien proportionnée. Il l'aurait préférée un peu moins enrobée et plus musclée. Pour affronter la bête dans sa tanière, elle lui paraissait si vulnérable. Il avait peut-être eu tort de se laisser convaincre.

Dès les papiers validés, elle voulut rencontrer le tamborion. Ils s'arrêtèrent à distance de la cage face à lui. Comme un fauve, il se mit à rugir. Nullement impressionnée, elle afficha un grand sourire sur son visage. « Il est tel que je me l'imaginai. Il se prépare à l'affrontement. Je ne vais pas lui donner satisfaction, je ne suis pas de taille. » « Ah, vous renoncez. » Elle le regarda avec étonnement. « À la violence, oui. Il est bien plus fort que n'importe qui. Je vais me faire accepter de lui. » « Il va vous tuer. » « Chef, comme nous tous, vous savez quelle est l'origine des tamborions. » « Leur créateur est Thomas, Charles, Édouard, Tamborion, le génie à qui nous devons tant d'avancées dans le domaine de l'évolution de l'intelligence artificielle et dans les neurosciences. Il a créé des machines capables de s'adapter, d'apprendre. Si je ne fais pas erreur, il était atteint d'une maladie incurable et handicapante. » « En réalité, Thomas Tamborion était atteint d'un syndrome qui provoquait l'affaiblissement progressif des muscles. Lorsque le mal fut détecté, alors qu'il n'était qu'un embryon dans le ventre de sa mère, des nanoparticules lui furent injectées pour réparer l'ADN défaillant. Pendant un temps, ils le crurent guéri. Hélas, à l'âge de 6 ans, ils durent se rendre à l'évidence, même si elle ralentissait l'évolution de la maladie, cette thérapie montrait ses limites. À l'adolescence, ses parents durent se résoudre à le munir d'un exosquelette. Les Tamborion étaient une famille de musiciens, Thomas était frustré de ne pouvoir jouer d'un instrument, l'exosquelette était trop rigide pour cela. Pendant quelques années, il lui resta le chant, jusqu'à ce que ses cordes vocales ne répondent plus. Le synthétiseur vocal qu'on lui implanta lui évita seulement de ne plus pouvoir parler. Il décida de prendre son avenir en main, pour en avoir un. Il compila tout ce qui concernait l'intelligence artificielle, il créa son premier robot autonome avec lequel il gagna un prix. Déjà se profilait la notion d'adaptabilité qu'il allait développer par la suite. Il travailla avec les médecins à l'amélioration de son exosquelette, ils l'allégèrent, le rendirent plus finement fonctionnel. En parallèle, il cherchait le type d'instrument de musique idéal qui pourrait lui servir de base pour concrétiser son rêve. Il fixa son choix sur la contrebasse, suffisamment imposante pour qu'il puisse s'en saisir avec l'encombrement de l'exosquelette, et assez légère pour être aisément transportable. Il lui adjoignit un système d'information relié à des capteurs ultrasensibles pour amplifier chaque toucher. Il put ainsi se servir de ses mains et surtout de ses doigts libérés provisoirement de l'exosquelette pour commencer à jouer d'un instrument de musique. Le tamborion était né. Peu à peu, il le perfectionna, s'aidant de l'intelligence artificielle pour le faire évoluer en ce que nous connaissons aujourd'hui. »

Avant que le chef d'orchestre n'ait pu l'en empêcher, elle s'approcha de la cage, à la toucher, passa sa main au travers des barreaux, effleura la table d'harmonie. Un bruit, comme un ronronnement de chat amplifié, fut émis par la machine. Il était de plus en plus intrigué. « Si c'était un félin, je dirais qu'il ronronne. » « Monsieur, il ronronne. Les Tamborion étaient de grands amateurs de chats. Certains de leurs animaux ont dû se frotter à cet appareil, lui laissant leur empreinte. Il a donc appris à ronronner quand il est caressé. Vous pouvez essayer vous aussi. » Il n'osa refuser, elle s'empara de sa main pour la poser délicatement près d'une des ouïes. La vibration régulière lui remontait dans le bras, se diffusait dans tout le haut du corps, faisant disparaître les tensions.

« C'est tout de même plus agréable que de se battre contre lui, n'est-ce pas ? »  
« Oui, mais comment avez-vous deviné ? » « Je n'ai rien deviné. J'ai simplement tiré des conclusions logiques. Tamborion était lourdement handicapé, sans force physique. Sa création devait pouvoir détecter la plus infime variation d'un toucher à peine perceptible, et vous vous étonnez qu'elle ait réagi violemment à ces brutes à qui vous l'avez confiée ! Elle possède une intelligence artificielle, certes, mais évolutive, qui s'adapte à son environnement. Elle a appris à se protéger, à se défendre, si vous préférez. Vous l'avez compris puisque vous-même, vous l'abordez avec respect. »

Un bruit de pas, de talons pointus qui claquent sur le sol, le fait sortir de sa méditation. Il se frotte les yeux, émerge dans la réalité. Les pas se sont arrêtés, cette odeur de parfum capiteux ne laisse aucun doute, c'est Flora. « Robert, je me doutais que tu serais là. Viens donc avec nous, je vous invite tous. » « Chez toi ? » « Non, nous sortons, au restaurant, mon cher. Et c'est moi qui régale ! » « Qu'est-ce qu'il y a à fêter ? » « N'as-tu pas ta petite idée ? » Elle rit, de son rire insouciant si communicatif. Il lui sourit. « Si, bien sûr. C'est à cause de lui », dit-il en désignant l'instrument. « Toujours aussi perspicace, mon chef d'orchestre préféré. » « Préféré ! Tu en as connu d'autres. » « Oui, mais pourquoi crois-tu que je t'ai choisi ? » « Parce que nous avons partagé bien plus que le travail ? » « Non, je ne mélange jamais le travail et la vie privée. Ne te fais pas d'illusions, tu n'as pas été le seul. » Il fait une grimace. « Je m'en doute. Toi non plus. Nous ne nous étions rien promis. » « C'est exact. Si je t'ai choisi, toi, Robert Dansac, c'est parce que mes commanditaires voulaient le meilleur, et que, quoi qu'il se soit passé entre nous, tu es le meilleur. » « Tu m'en vois flatté. » « Ne le sois pas. Je t'avoue que j'ai eu des doutes, je me suis demandée si ta réputation n'était pas usurpée. J'attendais de toi des résultats avec ce merveilleux instrument qu'est le tamborion, j'étais déçue. Tu n'étais pas à la hauteur de mes espérances, jusqu'à aujourd'hui. » « Moi-même, je n'y croyais plus. » « C'est pour cela que tu as été si odieux envers cette jeune femme. À moins que tu n'aies des vues sur elle. » « Elle est trop jeune ! » « La différence d'âge ne t'a guère ennuyé avec Kirstin ! » « C'est différent, Sami'ha me fait trop penser à ma fille. » « Elle ne lui ressemble pas, pourtant. » « Physiquement non, mais moralement, oui. » « Elle t'en veut toujours ? » « Oui. Elle me tient pour responsable du divorce d'avec sa mère. Elle n'a pas tout à fait tort. » « Eh oui, Eileen n'a pas supporté que Kirstin se vante de ses exploits avec toi. » « Non. Elle avait des soupçons, mais se les faire confirmer ainsi, c'en a été trop pour elle. » « Et Kirstin t'a quitté elle aussi. » « Je ne l'intéressais plus. » « Tu l'as gardée dans l'orchestre. » « C'est une excellente professionnelle, je n'avais aucune raison objective de m'en séparer. » « Sauf qu'elle a une mentalité exécrationnelle. » Il ne répond pas. Il s'absorbe dans ses pensées. Il relève la tête, parle tout doucement : « Flora, c'est elle qui m'a proposé de la prendre à l'essai gratuitement. » « Kirstin ? » « Non, Sami'ha. Je ne voulais pas d'elle, elle a insisté, j'ai accepté. » « Robert, tu as embauché, sans sourciller, des imbéciles d'une incompétence totale pour ce tamborion, en les payant grassement avec les subsides que je t'octroie, et là, alors qu'aucun de tes postulants ne t'avait donné satisfaction, tu as fait le difficile ! C'est parce qu'elle est une femme ? » « Non, j'avais peur pour elle. Elle ne me semblait pas de taille à affronter la bête. » « Encore ces stupides préjugés ! Pour ta gouverne,

sache que j'ai fait modifier son contrat, elle percevra donc un salaire décent pour sa période d'essai. Au vu de ce qu'elle a montré aujourd'hui, elle va pouvoir emménager dans une de ces luxueuses villas réservées à nos vedettes. » « Sur la colline. » « Oui, sur la colline et c'est toi qui lui proposeras, ainsi qu'un salaire au moins égal à ce que tu as versé à tes incapables notoires, tout juste bons à massacrer ce pauvre tamborion. » « Qui leur a rendu coup pour coup. » « Et avec les intérêts en prime. »

« Sami'ha, dépêche-toi. Il reste encore une place. » Elle pose ses deux pieds à l'intérieur du cercle, à l'endroit où ils sont dessinés, une lumière jaune enveloppe les cinq musiciens. Chacun est lové dans son baquet de transport, à l'intérieur de l'hydroglisseur de forme ovoïde. Sami'ha ressent les mouvements de la houle, le fleuve est tellement large qu'on pourrait le confondre avec l'océan, il est d'ailleurs soumis aux marées. Un sifflement imperceptible résonne dans son oreille, l'appareil se stabilise au-dessus des flots. La vue se brouille sur le hublot avant, elle a la sensation de s'enfoncer dans son siège bien rembourré. Une légère secousse signale l'arrivée, elle est de nouveau bercée par les vagues, elle se retrouve sur un plot identique à celui de départ. Elle se secoue, ses oreilles bourdonnent, un léger mal de crâne se dissipe. « On dirait que tu n'as jamais utilisé un de ces hydroglisseurs », lui fait remarquer son voisin, un des violoncellistes. « Non. J'ai pris le bateau pour venir, l'hydroglisseur n'était pas dans mes moyens. » « Tu étais vraiment motivée. Tu as dû débarquer au port, bien en aval, puis remonter le fleuve jusqu'au complexe. Cela t'a demandé une journée de voyage. » « Un peu plus, il n'y a pas beaucoup de navettes gratuites et elles sont prises d'assaut. Il me fallait faire valider mon bon de transport, je n'étais pas prioritaire. Là-bas, mon cas de figure n'était pas prévu sur les bornes interactives. Ensuite, mon passeport s'est désactivé, puis mon organisateur perso. » « Tu veux dire que tu n'as plus rien ? Comment as-tu fait ? » « Une dame m'a aidé. Elle fait régulièrement le trajet jusqu'au nord avec ses enfants, là où sont toutes les usines. Elle avait un bon de transport supplémentaire pour un accompagnateur. Elle y a inscrit mon nom. J'ai pu voyager avec elle et avoir à manger. La navette m'a laissée près du fleuve, à la gare de transit. Un de ses amis s'occupe des livraisons au centre, il m'a emmenée avec lui. Il m'a fait entrer, m'a déposée devant le hall, après, je me suis débrouillée. Mon organisateur ne répond toujours pas. » « Eh bien, quelle aventure ! Fais voir ton org, Sami'ha. Au fait, moi c'est Stephen. » « Mon org ? » « Oui, ton organisateur perso. » Elle sort, d'une petite pochette, un objet qui ressemble à une montre à attacher au poignet. Le cadran ne fait pas plus de 15 millimètres de diamètre. Il le met en contact avec le sien, un peu plus volumineux. Le cadran de celui de Sami'ha s'éclaire une fraction de seconde puis s'éteint. « Dommage, quelquefois, cela suffit. » « Merci d'avoir essayé, Stephen. » « Sami'ha, sur le bateau, dans quoi as-tu glissé ton org pour le protéger des embruns ? » « Dans la pochette étanche fournie. » « As-tu fait bien attention à ne pas l'exposer au soleil ? » « Non, ils ne l'ont pas précisé. » « Les orgs sont très sensibles aux rayonnements et en particulier à ceux du soleil, surtout si celui-ci tape dur. Ce genre de pochette concentre les effets des rayons. C'est arrivé à un de mes amis, dans les mêmes circonstances. Son org l'a lâché. Il n'avait plus rien, il ne pouvait plus se connecter nulle part. Sauf que lui, contrairement à toi, n'avait pas mémorisé ses données personnelles. Il ne pouvait même plus

rentrer chez lui. » « Comment sais-tu que je les ai mémorisées ? » « Parce que tu as pu être identifiée, tu les as donc fournies autrement pour ton contrat. »

Dans le taxi-bus volant qui les mène au restaurant, Sami'ha a tout le loisir d'admirer la ville qu'ils survolent à faible altitude. Un bus à double étage a été réservé pour transporter la troupe au complet. Elle a surpris des rires étouffés quand le chef d'orchestre et l'organisatrice du spectacle se sont assis aux deux places avant restées libres, celles qui offrent la plus belle vue. « Ils se connaissent depuis longtemps, c'est pour ça qu'elle l'a embauchée », lui a chuchoté son voisin, Jereld, un des premiers violons, sur le ton de la confiance. « Ah ? » « Tu l'ignorais ? Quand Flora a pris possession de ce centre de spectacle, il était en ruines. Elle l'a fait réhabiliter. Tous les plus grands se sont portés candidats, jouer sur la scène du mythique opéra où Thomas Tamborion a donné son ultime concert, où le dernier, le plus grand, et le plus abouti des tamborions a été conservé, est une faveur que tous se disputent. » « Je croyais qu'il était le meilleur ? » « Robert est le meilleur, elle le sait. C'est pour cela qu'elle lui a donné comme mission de faire renaître le tamborion géant. Il a fait appel au seul restaurateur capable de réparer cet instrument. Il a voulu l'embaucher, l'autre a refusé, il ne voulait pas travailler dans l'orchestre, sous ses ordres. Il possède son propre tamborion avec lequel il se produit. Tu l'as peut-être déjà entendu, ce qu'il fait est magnifique. Son nom de scène est Skohl. » « Oui, une fois, j'étais petite. C'est là où je me suis fait la promesse de jouer un jour d'un tamborion. » « Et tu as réussi ! Comment t'y es-tu prise ? » « En fait, après le passage de Skohl sur scène, je me suis faufilée en douce dans les coulisses. J'ai trouvé sa loge, je l'ai attendu. Il a été surpris de me voir quand il est entré avec son instrument. Il m'a écoutée, m'a permis de prendre contact avec son tamborion et même de sortir quelques sons. Ce fut une expérience que je n'oublierai jamais. » Il la regarde avec des yeux ronds. « Moi qui croyais que tu n'y connaissais rien ! » « Oh, j'ai encore tout à découvrir. » « En tous cas, tu es bien plus douée que tous ces bouffons qui se sont succédé, pâles caricatures de musiciens, si imbus d'eux-mêmes. Cette petite fête en ton honneur, tu la mérites amplement. »

Sous le regard renfrogné de Kirstin, la plupart des musiciens sont aux petits soins pour Sami'ha. Elle se retrouve entourée des deux instrumentistes avec lesquels elle a déjà échangé. Le premier violon soliste, en face d'elle, une grande femme basanée de la même génération que le chef d'orchestre, lui fait un clin d'œil en désignant Kirstin avec sa cour d'admirateurs. Jereld lui glisse à l'oreille : « Ne fais pas attention à elle. Elle est jalouse, car tu es le centre de l'attention. » « Ce n'est que provisoire. » « Détrompe-toi. Être capable de faire s'exprimer un tamborion n'est pas donné à tout le monde, enfin, musicalement parlant. Kirstin s'y est bien essayée, cela a été une catastrophe, elle t'en veut encore plus pour cela. » « Mais je n'ai tiré que quelques sons de cet instrument. » « Suffisamment pour que Robert te félicite. Et tu as permis à Kheerian de chanter magnifiquement. Elle ne peut plus t'écraser de sa supériorité. Maintenant, Robert va te donner les partitions écrites exprès pour le tamborion. » « Est-ce que je saurais les lire ? Pendant mes recherches sur le tamborion, j'en ai vu des extraits, c'était incompréhensible. » « Pour cela, Robert te guidera, il t'apprendra à les lire. » Elle émet un profond soupir. Il reprend. « Il t'a fallu beaucoup de persévérance

pour décrocher ce poste, déchiffrer ce langage te demandera moins d'efforts. Tu as fait le plus dur. Tu es parvenue à te faire accepter de cet instrument et de notre redouté chef d'orchestre. Une fois que tu maîtriseras cette écriture, douée comme tu es, cela devrait aller tout seul. » Les serveurs ont déposé un verre rempli d'un breuvage au dégradé de couleurs allant du rose pâle au rouge sang en passant par différentes nuances d'orangé. « C'est quoi? » demande-t-elle. « Un cocktail maison, tu verras, c'est surprenant. » Le premier violon soliste lève son verre, imité par toute la salle. Flora a privatisé toute une salle du restaurant pour sa troupe. « Je lève mon verre en l'honneur de cette grande artiste qui a su nous donner un aperçu des immenses possibilités de notre tamborion. Au nom de tout l'orchestre, Sami'ha, je t'accueille avec plaisir parmi nous. » Elle reste interdite. Jereld lui souffle : « Sami'ha, lève-toi et remercie. » « Qui? » « Olivia. » Elle se lève, le verre dans la main brandi à la hauteur du menton. « Olivia, et vous tous, je vous remercie. Je ne sais si je suis une grande artiste, mais je vais essayer d'être à la hauteur. » Flora prend la parole. « Sami'ha, tu as déjà prouvé tes qualités, tu peux compter sur nous tous pour t'aider à les développer. » Le chef d'orchestre renchérit. « Sami'ha, un grand défi nous attend. »

De retour dans sa chambre, Sami'ha a l'impression d'être sur un petit nuage. Tous, ils ont été charmants avec elle. Même le taciturne Robert Dansac a eu quelques mots gentils. Elle a découvert que Flora Gershaw, l'organisatrice du spectacle, était tout à fait accessible. Cette dernière lui a demandé de cesser de la vouvoyer et de l'appeler par son prénom. Ici, tout le monde se tutoie. C'est comme une grande famille, enfin, presque. « Tu sais, Sami'ha, je suis comme toi. Moi aussi, je dois rendre des comptes, je ne suis que la courroie de transmission de mes commanditaires. » Robert a précisé. « De tes mécènes, Flora, pour être exact. » « Tu as raison Robert, de mes mécènes, c'est leur appellation officielle. Sans eux, rien de tout ceci n'existerait. Ils ont injecté de l'argent, car ils croient en ce projet. Ils peuvent cesser à tout moment. Je suis endettée jusqu'au cou, les banques m'ont suivie grâce à leur soutien, à leur apport financier. Ils ne manquent pas une occasion de me le rappeler quand je leur réclame une petite rallonge. Nous vivons au-dessus de nos moyens, mon cher. » Sami'ha s'est troublée. « Pour moi, Flora, c'est un tel honneur de pouvoir jouer du tamborion. Je suis prête à continuer à le faire gratuitement, si cela peut aider. » « Mais non, cela ne changera rien, au contraire. Mes commanditaires ne comprendraient pas qu'un élément essentiel tel que toi, ne soit pas reconnu à sa juste valeur. Pour nos mécènes, le retour sur investissement qu'ils espèrent est que le spectacle soit un succès, pour que leur nom y soit associé. C'est pourquoi ton rôle est capital, Sami'ha. » « Je ne vois pas comment. » « Sami'ha, avant ton arrivée, cet instrument était surnommé le « tamborion sauvage », dans notre milieu. Plus personne ne voulait s'en approcher. Tu viens de prouver qu'il a sa place dans l'orchestre, qu'il peut même être mis en vedette en tête d'affiche, qu'il n'est plus à ranger parmi les curiosités ou les monstruosité de foire. »

Le lendemain matin, elle se rend dans le bureau du chef d'orchestre. Elle a une petite appréhension en poussant la porte. Elle se domine, foule le parquet brillant comme un miroir, d'un pas ferme. Il l'accueille avec un sourire chaleureux. « Sami'ha, je te prie de pardonner mon comportement détestable lors de notre

première rencontre. Je t'ai prise pour une opportuniste qui, recalée à l'audition, venait tenter sa chance en ayant appris que le poste de tamborion était vacant. D'autant plus que tu ne t'étais pas identifiée à l'entrée avec ton org. Je ne savais pas qu'il était en panne. Je croyais que tu faisais partie de ces originaux qui refusent toute technologie susceptible de les tracer. » « Robert, tu n'as pas à te justifier, je t'ai pardonné dès que j'ai été en présence du tamborion. » « Je ne t'en demandais pas tant. Maintenant que tu es reconnue en tant que responsable du tamborion, il va nous falloir revoir les conditions de ton contrat. » « C'est vrai. » « Bien sûr. Tout d'abord, une des villas de la colline t'es déjà attribuée, ce sera plus confortable que ta chambre. Ensuite, pour le salaire, le double du salaire d'un musicien basique de l'orchestre te conviendrait-il ? » Elle se tait, ébahie. Il se méprend sur son silence. « Bon, le triple. » Toujours le silence. « Le triple avec accès illimité à tous les transports de la région et aux activités du centre. Je ne peux pas te proposer plus pour l'instant. Alors, qu'en dis-tu ? » Elle sursaute. « Pardon Robert, je ne parviens pas encore à réaliser la chance que j'ai. » « Sami'ha, je voudrais savoir si tu acceptes ma proposition : à savoir, une des villas de la colline pour ton usage exclusif, un salaire triple de celui de mes musiciens de base, un accès illimité à tous les modes de transport de la région et à toutes les activités annexes du centre, ainsi qu'à la restauration. » « Oui, Robert, j'accepte. » « Parfait, je vais faire établir les contrats. Au fait, à ton précédent contrat a été adjoint un avenant, il aurait été anormal que tu ne perçoives pas un salaire pendant ta période d'essai. Il te sera versé sur ton compte dès que ton org sera de nouveau opérationnel. Fred va s'occuper de tous ces détails avec toi. »

Cette fois-ci, Sami'ha se trouve devant Fred en chair et en os. Elle doit tendre le cou pour lui parler, derrière l'écran, il ne lui paraissait pas aussi grand. « Bon, jeune fille, si on réglait d'abord ce problème avec ton org. Tu aurais dû en parler plus tôt. » Elle le dépose dans la paume de sa main, il examine son écran noir pensivement. « Tes camarades m'ont dit qu'il ne fonctionnait plus depuis ta traversée du fleuve. » « C'est exact. Stephen a tenté quelque chose, mais cela n'a pas marché. » « Cela ne m'étonne pas, il faut le régénérer. Tu vas devoir me le laisser, je ne sais pas combien de temps il va me falloir. » « Fred, garde-le tout le temps qu'il te faudra. De toute façon, il ne fonctionne plus. » « Bien, nous allons valider les contrats et je m'occupe de ton org après. » Il effleure l'immense bureau, un écran virtuel sur lequel s'affichent les contrats se matérialise. « Voilà Sami'ha, il ne te reste plus qu'à les viser, prends ton temps pour les vérifier. Si un terme ne te convient pas ou te semble obscur, n'hésite pas à me le faire modifier. Pendant ce temps, je vais commencer la restauration de la mémoire de ton org. » « Merci, Fred. » « De rien, cela fait partie de mon travail. » Robert lui approche une chaise. « Ce sera moins fatigant que de rester debout. L'écran va se mettre à hauteur. » Elle parcourt tous ces textes dont elle doit relire plusieurs fois les tournures de phrases pour bien les comprendre. Elle n'est pas spécialisée dans ce jargon, elle décide de leur faire confiance. Après tout, elle n'en espérait pas autant. Elle appose son paraphe en posant la pulpe de son index droit puis gauche dans les cases prévues à cet effet. Auparavant, une signature électronique suffisait, mais il y a eu tellement de fraudes que maintenant, a minima, deux empreintes digitales sont exigées.

Robert a disparu, elle est seule. Elle fait prudemment le tour de la salle, admire tous les cadres dans lesquels sont mises en évidence les prestigieuses récompenses de ce célèbre chef d'orchestre. Elle sort furtivement, se sent soulagée lorsqu'elle se retrouve dans le couloir carrelé qui mène à la salle de spectacle. Elle s'installe auprès du tamborion, elle pose sa tête contre le manche, lui raconte tout. Elle a l'impression qu'il la comprend, elle commence à jouer. Elle improvise, selon son humeur. Elle s'est emparée de l'archet, elle caresse plus qu'elle ne frotte les cordes, elle sent l'instrument vibrer, réagir à ses variations de pression des doigts sur la touche, d'impulsion et de vitesse de l'archer. Elle ne fait qu'un avec l'instrument. Il retranscrit ses craintes et ses angoisses, ainsi que son bonheur d'être intégrée, dans une mélodie si poignante qu'elle bouleverse au plus profond de l'être. Elle s'achève en une fine note tenue qui s'effiloche jusqu'à se fondre dans le silence ambiant. Sami'ha est apaisée, exprimer par la musique tout ce maelström de sentiments qui s'agitait en elle a été un véritable exutoire. Seuls quelques rais de lumière provenant de minuscules fenêtres à bascule tout en haut éclairent la pièce. Elle se sent en sécurité dans cette pénombre bienveillante qui baigne la salle. « Sami'ha, Sami'ha c'est toi ? » Elle répond sur le même ton, à mi-voix. « Oui, c'est moi. » Une silhouette s'avance vers elle, s'immobilise dans la lumière. Elle le reconnaît. « Kheerian ? » « Lui-même. » « Que faisais-tu, ici ? » « La même chose que toi, je suppose. » « Tu m'as entendue. » « Oui, je ne voulais pas te voler ce moment d'intimité. Je n'ai pas pu m'empêcher d'écouter, c'était trop beau. » « Tu ne m'as rien volé. Je suis contente de l'avoir partagé avec toi. »

Ils sortent ensemble. Tous les deux, ils marchent d'un même pas. Les paroles sont inutiles, ils sont simplement côte à côte, leur esprit empli de la musique. Leurs pas les guident vers la cafétéria, un « bonjour » clair leur fait réintégrer le présent. « Qu'est-ce que je vous sers ? » « Deux cafés » répondent-ils au barman simultanément. « Deux pour chacun de vous, ou deux pour vous deux ? » Ils éclatent de rire, c'est bon de se sentir vivants. « À votre avis ? » demande Kheerian. L'homme secoue la tête d'un air amusé. « Allez vous asseoir, je vous les apporte. Vous avez du sucre sur le présentoir. » « Merci. » Chacun s'absorbe dans la contemplation de sa tasse. Un jeune homme, admirablement proportionné, les frôle, puis les bouscule, avant de s'installer un peu plus loin. « Quel mufle, il ne s'est même pas excusé », fait remarquer Sami'ha. « Sami'ha, c'est un androïde, il ne connaît pas la politesse. » « Il vient de commander un café. » « Oui. Il est très sophistiqué, il fait partie de la dernière génération des androïdes comédiens-danseurs. Il fait tout comme un humain. Il a un système circulatoire pour amener les nutriments dans ses muscles, il est capable d'évaluer exactement ses besoins et d'absorber les aliments pour en extraire les nutriments. Il peut même tenir une conversation. » « Comment les distingue-t-on des humains ? » « Un androïde ne vieillit pas, ne dort jamais, est toujours d'humeur égale, a un corps parfait, peut travailler quasiment sans interruption, bref, c'est l'employé idéal pour un patron. » « Et toi, Kheerian, es-tu humain ou androïde ? » « Ah, à cause de mon corps. Certains m'ont fait ce faux procès. Dès tout jeune, j'avais la danse dans la peau. J'ai travaillé mon corps pour obtenir de lui ce que je voulais. Aujourd'hui je continue inlassablement. Non je ne suis pas un androïde, mon corps n'est pas parfait, crois-moi. J'ai appris à compenser

ses imperfections. » « Avec des substances ? » « Surtout pas. Le prix à payer est trop élevé, je tiens à la vie, à rester en bonne santé. Avec du travail, danser demande des efforts, mais le résultat en vaut largement la peine. Et toi, humaine ou androïde ? » « Franchement, tu as vu mon corps ? » « Moi, je le trouve parfait comme il est, même s'il ne suit pas les critères en vigueur. » « J'aimerais bien m'affiner un peu. Crois-tu que je pourrais ? » « Bien sûr que oui. Je peux t'aider, si tu veux. Toi, tu m'aides déjà, ce ne serait jamais que te rendre la pareille. »

« Humain ou androïde ? » Demande Kheerian en désignant le barman. « Hmm, je dirais humain », répond Sami'ha aussitôt. « Tu vois que tu es capable de faire le distinguo », s'exclame-t-il. « Une machine ne se serait pas posée de question et nous aurait délivré deux cafés chacun. » « Eh oui, un robot n'appréhende pas le deuxième degré, c'est un de ses points faibles. » L'homme s'approche d'eux, ils n'ont pas été assez discrets. « Désolé de m'immiscer dans votre conversation, c'est un jeu cruel que vous pratiquez là. Tant de mes collègues se sont retrouvés sans travail, remplacés par ces machines. Je suis heureux d'avoir été embauché ici, Flora s'enorgueillit de n'avoir que des employés humains. » « Et lui, alors ? » Les interpelle Sami'ha. « Lui, il n'est pas membre du personnel. C'est un outil qui me sert pour me préparer quand je suis seul. Il peut se promener à sa guise dans le centre, mais il n'est aucunement impliqué dans le spectacle, ni en aucune façon dans le travail de la troupe », explique Kheerian. « Hier, Sami'ha, pour la petite soirée en ton honneur, au restaurant, nombre de serveurs n'étaient pas humains. Ils étaient faciles à reconnaître, ils ont été fabriqués en série, ils étaient tous identiques. » « J'ai vu, je me suis fait la réflexion, je comprends mieux maintenant. » « D'où viens-tu, Sami'ha ? Les androïdes sont partout maintenant. À un moment, tout le monde a cru qu'ils remplaceraient les humains. Mais, même s'ils accomplissent nettement mieux que nous les tâches pour lesquels ils sont conçus, il leur manquera toujours une dimension typiquement humaine. Pour les spectacles, on en est revenu. D'ailleurs, un label spécifique a été créé, le VEH, pour Véritables Employés Humains. Le centre est siglé 100 % VEH, les contrôles sont stricts et les sanctions sévères, sans compter le discrédit, en cas de non-respect. » « Kheerian, je viens d'une petite ville, très loin. Chez nous, tout le monde se connaît, il ne viendrait à l'idée de personne de faire appel à un robot, ce serait jugé déloyal si cela faisait perdre sa place à quelqu'un. » « Dans une grande ville, ils n'ont pas ce genre de scrupules. »

Des dizaines de partitions recouvrent le bureau en résine du chef d'orchestre. Avec Sami'ha, ils ont déniché les copies de la plupart des originaux de Thomas Tamborion en personne, griffonnés de ses annotations. L'écriture tremblotante de l'illustre inventeur de son instrument éponyme est particulièrement ardue à déchiffrer, d'autant plus qu'elle comporte de nombreuses abréviations et acronymes. Jusqu'alors, Robert Dansac a créé sa propre adaptation, pour le tamborion, des partitions écrites pour les contrebasses. Il fulmine, impuissant à trouver la clé de ce langage. « Autant l'intelligence artificielle a démontré son intérêt pour transcrire les partitions que je t'ai données, autant, là, elle ne m'est d'aucune utilité. Voilà le résultat ! » Sami'ha hoche la tête, les feuilletts recrachés par la machine ne sont pas plus compréhensibles que les originaux. « Sami'ha, je n'ai aucun reproche à te faire,

sans toi, j'en serais toujours au même point, le néant. Je te remercie de m'avoir fait partager toutes tes recherches. Ton org s'est révélé une source d'information précieuse. » « Mais, nous ne sommes pas plus avancés. » « Parce que nous nous y prenons mal, je déteste être mis en échec. Au fait, tes ennuis administratifs sont-ils terminés ? » « Pas tout à fait, Fred a pris les choses en main, je devrais bientôt être rétablie dans mes droits. » « N'ayant jamais vécu cette expérience malencontreuse, je n'aurais pas pu imaginer combien il pouvait être compliqué de se faire réintégrer quand on avait été exclu du système. Ils te traitent comme si tu étais responsable de la défaillance de ton org. » « C'est un peu ma faute, je n'aurais pas dû attendre plus d'un mois pour en parler, le délai de reconnexion automatique était largement dépassé. » « Sami'ha, avec tous ces modes de reconnaissance et d'identification, nul ne devrait être victime du dysfonctionnement d'un simple boîtier. » L'imprimante crache soudain plusieurs feuilles de papiers. Il lui sourit. « Ce n'est pas très écolo-responsable, n'est-ce pas ? Mais je travaille à l'ancienne. » Il trie les partitions par pupitre, pousse un cri de joie. « Sami'ha, viens voir. Je crois que nous tenons une piste. » Elle parcourt les feuillets avec fébrilité, ils viennent de faire une découverte intéressante. Elle reconnaît l'écriture de Thomas Tamborion sur les partitions des divers pupitres de cette mélodie si connue. Elle s'empare de la partition qu'il a écrite pour son instrument, tout lui paraît clair, limpide. Ils se précipitent dans la salle de concert, Sami'ha se retient de courir, aborde posément son tamborion. Elle prend le temps de se mettre avec lui, pour ne pas le brusquer. Elle commence à jouer, tout d'abord timidement, pianote en cadence sur les étranges symboles disposés le long de la bordure du manche pendant que Robert entonne la mélodie au violon. Soudain, la contrebasse se met à vibrer, le son enfle, s'enrichit d'harmoniques, sans couvrir le violon qu'elle met en valeur. Sami'ha alterne les pizzicati, les coups d'archets et les différentes façons de toucher les symboles en relief, l'instrument donne toute sa mesure. Le final est de toute beauté, Robert en a les larmes aux yeux. « Sami'ha, nous avons réussi. » « Oui, Robert, nous savons lire ces partitions. »

Avec Kheerian, ils se retrouvent régulièrement dans la salle de spectacle en dehors des répétitions. Elle a plaisir à le voir se mouvoir sur la musique. À chaque fois, ils expérimentent un nouveau morceau, puisé dans cette réserve, qu'elle interprète tout en le déchiffrant. « Kheerian, comment fais-tu pour donner corps à cette musique ? » « Sami'ha, il me suffit d'écouter, et les gestes s'enchaînent naturellement. » Avec de tels exercices, ils font des progrès spectaculaires sans s'en rendre compte. Parfois, quand des paroles y sont associées, Kheerian se met à chanter, encouragé par Sami'ha et soutenu par le tamborion. La première fois, il a protesté : « Sami'ha, ce n'est pas moi qui chante, mais ton instrument qui me soutient. » « Kheerian, mon instrument ne fait que révéler ce dont tu es capable. C'est bien toi qui chantes. » Parallèlement, tout en douceur, il apprend à Sami'ha à travailler ses muscles pour affiner son corps. Chaque jour, ils s'entraînent ensemble. Elle acquiert une résistance physique qui lui donne une assurance nouvelle et ils deviennent plus proches. Un jour, il lui demande : « Sami'ha, est-ce que cela te dérangerait si je t'appelais Sami ? » « Absolument pas. Quand je suis née, mes parents voulaient m'appeler Sami. Mais, le logiciel sur lequel ils enregistrèrent ma naissance refusa que ce prénom soit associé à une fille.

Il tournait en boucle en affirmant « incorrect : Sami et sexe féminin incompatibles. » Mes parents durent se résoudre à ajouter « 'ha » pour que la machine l'accepte. Pour eux, Sami est mon nom. » « Je t'appellerai donc Sami. »

Flora est aux anges. Le spectacle promet d'être de qualité. Ses mécènes, ravis de la tournure que prennent les événements ne lui reprochent plus ses audaces. Elle n'est plus obligée de négocier pied à pied pour chaque crédit alloué. L'ambiance s'en ressent. Robert est toujours aussi exigeant, mais il est moins irritable, les répétitions sont plus détendues. Sami'ha sait maintenant utiliser toutes les ressources de cet extraordinaire instrument qu'est le tamborion géant ; celui-ci étant le plus gros jamais fabriqué est aussi le plus puissant et le plus complet. Il n'est plus enfermé dans une cage, les barreaux d'antheranium ont été retirés à la suite d'un incident. Après une répétition particulièrement houleuse, Sami'ha s'est concentrée sur son instrument pour se recentrer sur l'essentiel. Au fond d'elle-même, elle a senti monter une immense angoisse. Au début, elle n'a pas compris qu'elle lui était transmise par ce remarquable engin. Tamborion avait développé, dans cet objet, une sensibilité cognitive hors du commun, qui ressortait à cette occasion. La souffrance d'être enfermé était si intense qu'elle s'emparait de Sami'ha, se reflétant sur son visage. Le métal se mit à émettre un chant plaintif, il commença à chauffer, à changer de couleur. Plus personne ne pouvait approcher. La voix brisée par l'émotion, Sami'ha supplia que l'on démonte la cage. Flora accepta, dans la minute qui suivit, le métal reprit son aspect gris bleuté d'origine. Ce superbe instrument se mit alors à développer pleinement ses facultés, donnant une dimension émotionnelle insoupçonnée aux œuvres. Sami'ha se sentait alors habitée par la musique, elle était la musique. Elle finit par se demander si elle n'est pas en train de se perdre, si la machine ne s'empare pas progressivement de son âme. Après un moment de partage auprès de l'instrument, elle fait part de ses doutes à Kheerian. Il ne sait quoi lui répondre, lui-même ne sait plus où il en est.

Le grand jour de la première se profile. Flora a offert, à chaque membre de sa troupe, une dizaine de cartons d'invitation. L'immense salle de spectacle à plusieurs étages pourra contenir sans difficulté toutes les personnalités, ainsi que les représentants de la presse et les invités. Sami'ha est impressionnée quand elle découvre la foule qui se presse à l'entrée de l'opéra Thomas Tamborion dont le nom en relief est suivi de « Desert Storm » en immenses lettres d'or, révélant l'identité du principal mécène, le fameux fabricant de crème glacée « Desert Storm ». Ses pots figurent d'ailleurs en bonne place dans les rayons des présentoirs, parmi les friandises à déguster prêtes à emporter. Une boule se forme dans son estomac, la pression monte d'un coup, elle se sent prête à défaillir, elle voudrait tant être ailleurs en cet instant. Son nom figure en gras sur l'affiche, juste en dessous de ceux du chef d'orchestre et du danseur étoile. Elle n'a pas droit à l'erreur devant ce public exigeant qui ne lui pardonnera pas la moindre faute. « Alors, Sami'ha, tu viens ? Tu dois te préparer. Robert nous attend », la presse Olivia, le premier violon soliste. Elle s'habille machinalement, elle se sent ridicule dans cet uniforme suranné qui la fait ressembler à un pingouin endimanché. Elle s'installe comme un automate à son instrument, elle est vide, ne ressent plus rien. Robert s'attarde sur chaque membre de l'orchestre.

« Vous savez tous ce que j’attends de vous. Donnez tout ce que vous avez en vous, vous êtes prêts, prouvez-le à ce public qui brûle d’impatience de nous écouter. Je compte sur vous. » Le rideau se lève, le chef d’orchestre salue le public. Il frappe son pupitre électronique de trois petits coups de baguette, tous les pupitres s’éclairent. Aussitôt, Sami’ha se concentre, le public n’existe plus pour elle, il n’y a plus que la musique. Tous ses sens sont affûtés, elle réagit à la moindre injonction du chef d’orchestre, le tamborion répondant à la perfection à ses plus infimes sollicitations. Elle jette de temps en temps un coup d’œil à la partition par sécurité, elle la connaît par cœur. Le final est un moment d’une intensité rare, lorsque sa mélodie se mêle au chant du danseur étoile. Le tamborion devient soliste, accompagné par les autres instruments. Le spectacle s’achève sur une dernière note d’une telle pureté qu’elle en donne le frisson. Les spectateurs laissent passer quelques secondes avant d’applaudir à tout rompre.

Un buffet clôture la soirée. Après s’être changés, Sami’ha et Kheerian se retrouvent dans le grand hall qui fourmille de monde. Ils aperçoivent Flora et Robert en pleine conférence de presse. Ils se glissent dans la salle, leurs tenues plus dans le ton des invités leur permettent de se mêler discrètement au public. Ils profitent en direct des commentaires sans filtre des spectateurs, on leur demande même leur avis. Sami’ha manque de s’étouffer avec un petit four, quand une femme qu’elle n’a jamais rencontrée lui raconte sa propre biographie complètement fantaisiste, en lui certifiant qu’elle l’a bien connue. Kheerian lui souffle, lorsqu’ils sont hors de vue : « Tu vois ce que je disais, Sami. Il ne faut pas croire tout ce qu’on entend. Ces gens peuvent faire beaucoup de mal, surtout s’ils partagent leurs pseudo-informations, et ceci, simplement pour avoir leur instant de célébrité. Tu aurais pu tenter de rétablir la vérité, elle ne t’aurait pas cru, pensant que tu étais une affabulatrice comme elle. » « Comment faire, alors ? » « Certains disent que c’est la rançon de la gloire. Moi, je sais qui je suis, ce que les autres racontent sur moi m’importe peu, à condition que cela ne me porte pas préjudice. Tant de choses ont été colportées à mon sujet. Ceux qui m’apprécient savent démêler le vrai du faux. Il en sera de même pour toi. » « Tu aurais pu porter plainte. » « Contre qui ? L’information est quasi-instantanée, il est parfois impossible d’en retrouver la source. Nous aurions mauvaise grâce de nous plaindre, nous faisons ce que nous aimons, nous en vivons plutôt bien. L’important, c’est notre art. » « Tu as raison. Une petite question, est-il vrai que les femmes ne t’intéressent pas ? » « Ah, je sais de qui ça vient. En fait, Kirstin ne m’intéresse pas, elle me laisse indifférent. J’ai fini par me lasser de ses assiduités, par la renvoyer vertement. Vexée, elle en a tiré ses propres conclusions. »

« Enfin, les voilà, nos deux héros ! Il ne manquait plus que vous deux », les interpelle Olivia qui vient de les repérer près du buffet des pâtisseries. Un attroupement se forme autour d’eux pendant que Flora les entraîne vers le point central où se déroule la conférence de presse. Un écran s’allume, visible de toutes parts. Leurs deux visages apparaissent en grand format, aux côtés de Flora et Robert. « Et voici ceux que nous attendions tous : Sami’ha Leka, la virtuose qui a su tirer la quintessence de cet extraordinaire instrument qu’est le tamborion, Kheerian Ortell, dont la danse a superbement interprété et mis en valeur cette musique grandiose. Pendant cette soirée, le mot art a pris tout son

sens. Les mots manquent pour décrire ce panel d'émotions qui nous a transporté du début à la fin. Le silence qui s'en est ensuivi, est le seul hommage digne d'une telle prestation. Félicitations à vous tous, Flora Gershaw et Robert Dansac, ainsi qu'à tous les artistes, comédiens, danseurs et musiciens pour nous avoir fait vivre un moment inoubliable. Vous êtes des successeurs à la hauteur de l'immense Thomas Tamborion. » La journaliste rend l'antenne, se tourne vers Sami'ha et Kheerian, leur serre la main. « Veuillez m'excuser, je ne me suis pas présentée, les impératifs du direct. Isabelle Carlson, de l'Institut de Formation aux Nouvelles Technologies de l'Information. Maintenant, si nous parlions un peu de vous, de ce qui vous a conduits à une telle réussite. Vous pouvez vous exprimer librement, sans crainte, rien ne sera diffusé sans votre accord explicite. Notre institut a signé la charte de l'information, aucune image ne sera rendue publique si vous n'y avez préalablement consenti. » Flora et Robert prennent la pose avec eux, les photographes les mitraillent sous tous les angles. Demain, ils feront la une des journaux, ceux de la presse spécialisée, ceux des environs et peut-être aussi d'autres.





